

ISAIE BITON KOULIBALY

Le sang, l'amour et la puissance



L'harmattan / Collection Encres noires

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**LE SANG, L'AMOUR
ET
LA PUISSANCE**

Du même auteur

Livres pour la jeunesse :

La légende de Sadjo, éditions Ceda.

Le destin de Bakary, éditions Ceda.

Nouvelles

Les deux amis, Nouvelles Éditions Africaines.

Le domestique du Président, éditions Ceda.

Ab ! Les femmes..., éditions Aho.

Roman :

La joie en lui, Nouvelles Éditions Africaines.

L'Harmattan, 1989
ISBN : 2-7384-0257-7

Isaïe Biton Koulibaly

LE SANG, L'AMOUR
ET
LA PUISSANCE

Editions L'Harmattan
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique
75005 Paris

P.U.S.A.F.
Université d'Abidjan
B.P. 43
08 Abidjan (C.I.)

CHAPITRE I

Il est deux heures. Je ne dors pas. Et pourtant, depuis dix heures du soir, nous avons regagné le dortoir. J'entends mes camarades ronfler. Un coq chante. A deux heures du matin ! J'essaie de fermer les yeux. Impossible. Ils demeurent ouverts. L'insomnie ? je ne crois pas l'avoir. D'habitude, tous les soirs, je rêve déjà avant onze heures du soir.

Une seule ampoule éclaire faiblement le vaste dortoir. Des insectes l'assaillent. Des souris traversent de long en large notre vétuste demeure. Cherchent-elles de la nourriture ? Dans ce dortoir, elles resteront toujours affamées. Aucune miette de pain ne tombe sur notre sol. Peut-être des cafards. Les souris et les cafards ! tristes ménages. Soudain, une envie me prend. Comprendre le langage des souris. Que se disent-elles, cette nuit-là ? Des propos d'amour ? Et pourquoi pas !

Etrange sexualité. Aucun être n'y échappe. Sauf les papillons.

Dans deux heures, la trompette sonnera. Tous les soldats vont se lever précipitamment. Ainsi va commencer une autre journée, semblable à celle d'hier et celle de demain à venir.

En attendant, j'imagine un dialogue entre deux souris.

- Chérie. Un soldat ne dort pas. Il nous regarde. Est-il malade ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Les militaires ignorent la maladie. Ils sont tués ou ils tuent. Mais jamais malades.

- Ils nous tuent également.

- Avec des poisons. Seulement. Sans le fusil.

- Pourquoi nous tuent-ils ?

- Parce que nous sommes des rongeurs. Nous détruisons leurs affaires. Alors, ils nous éliminent.

- Ne savent-ils donc pas que des souris dans une maison apportent le succès et la prospérité aux habitants ?

- Comment peuvent-ils le savoir ? D'ailleurs, arrêtons ce dialogue. Viens te mettre sous moi. Commençons à préparer de futurs enfants.

- Tu es infatigable chérie.

J'éclate de rire. Mon voisin, de gauche, se réveille. Il m'insulte. Et ronfle aussitôt. Un malheureux. Nous sommes tous misérables dans cette caserne. Elle contient cinquante soldats. Tous de deuxième classe.

Depuis deux ans, je porte l'uniforme militaire. Auparavant je suis resté sans travail après trois tentatives malheureuses au certificat d'études primaires. Et dire que j'avais envisagé la carrière médicale !

A vingt-deux ans, l'espoir d'améliorer ma situation matérielle diminue. La désolation envahit toutes les casernes du pays. Aucune chance d'obtenir des galons. Plus d'avancement. Crise économique oblige ! Nos chaussures, notre seule paire, sont trouées ou inutilisables. Au dernier défilé. En l'honneur d'un monarque arabe. Certains soldats portèrent des sandalettes.

Je possède deux pantalons kaki. La plupart des soldats de ma caserne s'habillent de vêtements rapiécés. Et pourtant, le pouvoir appartient aux militaires dans ce pays.

Depuis dix ans, des jeunes capitaines dirigent le pays. Un comité militaire composé de quinze officiers devenus, qui président de la République, qui ministres. Leurs prédécesseurs, commandants et colonels, avaient renversé des lieutenants, lieutenants-colonels, généraux.

En dix-huit ans d'indépendance, l'armée prit trois fois le pouvoir. Jamais par le suffrage universel. Toujours par la force. Les plus forts du moment s'emparent du pouvoir, tuent leurs « adversaires ». Quelques années après ils connaissent le châtiment du nouveau pouvoir. Et ainsi de suite. En Afrique, l'armée marche vers le pouvoir.

L'origine des soulèvements et des crimes perpétrés par l'armée se trouve dans l'ennui qu'offre la vie en caserne. Dans le tome XVI de ses œuvres, Lénine écrivait : « La vie en caserne, la sévérité de la surveillance, la rareté des sorties font obstacle aux relations avec le monde extérieur ; la discipline militaire est un dressage imbécile, terrorise les hommes, le commandement se met en quatre pour faire perdre aux "capotes grises" le goût de toute pensée vivante, de tout sentiment humain, pour leur inculquer le réflexe de l'obéissance aveugle, de la haine brutale et irréfléchie pour tout ennemi "extérieur" et "intérieur". »

Nos frères au pouvoir font la honte de l'humanité. Ils se conduisent comme des enfants ou des adolescents. De véritables empereurs romains. Dès leur installation au pouvoir, par la force, ils courent vers les belles voitures. Des officiers en possèdent quatre ou cinq. Très luxueuses. Pour la femme. Les enfants, le ou les domestiques. La maîtresse ou les maîtresses.

Nos frères au pouvoir et les femmes ! un beau sujet de thèse. Ils prennent le pouvoir rien que pour séduire les femmes. Rapidement, les plus timides décident de prendre une seconde ou une troisième épouse. Ou des maîtresses. Les plus audacieux, les anciens voyous de quartier, s'emparent des épouses honorables. Les femmes de civils. Les belles. Celles qui les avaient séduits avant leur arrivée au pouvoir.

En compagnie de leurs nouvelles conquêtes, les voyages se multiplient à l'étranger. Les frais de mission aussi. De la caserne à la Côte d'Azur ! le rêve de nos chefs.

A ses disciples Bouddha disait : « La femme est la source de tous nos maux. » Aujourd'hui, cette phrase sonne juste. Malheureusement. La femme, sous le charme et l'influence du diable, continue de tendre à l'homme le fruit défendu. Dans le conte de la fille d'Alexandre un auteur écrit : « Vous voyez maintenant quel est notre ennemi commun. Et sache à l'avenir que si tu veux faire pénitence, ne perds pas de temps. Evite, homme, de parler aux femmes, de céder à leurs instances, car mal t'en prendrait : le cœur meurtri, tu te croirais changé en bête, tu gémirais et pleurerais. Ne te fie pas aux propos de la femme : elle pousse de gros soupirs pour t'appâter, mais elle te regarde avec concupiscence. Si tu te laisses faire, tu seras bientôt mort. Tout animal démasque ses desseins, tandis que la femme dissimule jusqu'à son der-

nier jour. Frères, n'essayez pas de jouer au plus fin avec la femme, elle vous anéantirait comme un brin de roseau exposé à la flamme. L'homme peut prendre, de deux décisions l'une : faire quelque chose ou ne pas le faire, la femme en prend quinze par jour, ou davantage. »

Combien de millions de francs dilapidés pour les femmes ? Plusieurs dizaines. Pour en jouir quelques secondes. Les masses croupissent dans la misère. La faim les tenaille. Les impôts augmentent. Les fonds recueillis pour aider les victimes de la sécheresse tombent dans les sacs des femmes. Nos chefs ne connaissent que le plaisir. La jouissance. Les affaires de l'Etat sont devenues les affaires du sexe.

Dans les rues, dans les stades de football, partout parmi les civils la honte m'écrase. Des coups d'Etat militaires pour jeter le discrédit sur toute une corporation.

Les soldats de première et deuxième classes abusent. Tout dans le pays est gratuit pour nous. Heureusement nous sortons peu. Le commerce déjà agonisant serait achevé. Devant les prestations gratuites des militaires, nombreuses sont les prostituées qui trouvèrent refuge sous d'autres cieux.

Il est trois heures du matin. Ce 9 janvier. Encore une heure avant le réveil obligatoire. Les autres dorment. Mais je n'entends plus ronfler. Je veux lire. La lumière est faible. Impossible de m'installer, sous l'éclairage, en dehors du dortoir. Surtout pour lire. Dans l'armée, nos chefs n'aiment pas ceux qui lisent. Pourtant, nous avons une grande bibliothèque. Cinq mille livres. Interdite aux soldats. Notamment les première et deuxième classes. Uniquement réservée aux officiers. Ils n'y vont jamais. Pour eux, la lecture c'est de l'abstrait. Le concret c'est une heure en compagnie d'une femme aux seins fermes. Merci officiers africains !

Dès ma prime enfance, je pris goût à la lecture. Renvoyé de l'école, avant de m'engager volontairement dans l'armée, je passai toutes mes journées dans les bibliothèques. J'aime les livres. J'adore les livres. Tout comme Napoléon : « Toujours seul dans ma petite chambre, avec mes livres, alors mes seuls amis. Ah ! ces livres ! par quelles dures économies, faites sur le nécessaire, achetai-je cette jouissance ! Quand à force d'abstinence, j'avais amassé deux écus, je m'acheminai avec une joie d'enfant vers la boutique d'un libraire qui demeurerait près de l'évêché. Souvent j'allais visiter ses rayons avec le péché d'envie : je convoitais longtemps avant que ma

bourse me permit d'acheter. Telles ont été les joies et les débauches de ma jeunesse. »

Dans mon dortoir, suis-je le seul à lire les romans, les essais et les journaux ? Tous se moquent de ma passion. Mes maigres sous vont dans la caisse des libraires. Mon livre de chevet s'intitule *le Prince* de Machiavel. Je le cache sous mon oreiller. Je le médite chaque jour.

Le Pouvoir, comment l'obtenir ? Comment s'en servir ? Voilà ma préoccupation constante. Le pays ne peut plus continuer sur la voie tracée par nos chefs militaires. Le chaos est atteint. En politique, en économie. Dans le domaine social et culturel. Dans un régime médiocre, le peuple subit la dictature. Ses difficultés s'accroissent. Un nouveau coup d'Etat paraît inévitable. Mais de tous les officiers, supérieurs et subalternes, susceptibles de s'emparer du pouvoir, aucun ne répond aux critères d'intelligence, et d'efficacité. Tous usés par l'alcool, le sexe et la violence. Uniquement obsédés par le vol, la corruption et les détournements. De biens et de mineures.

Pour redonner au pays la prospérité et la dignité, je ne vois qu'un seul homme. Un seul. Dans un pays de plusieurs millions d'habitants. Il s'agit du soldat de 2^e classe Da Monzon. Moi-même. Le peuple souffre de ses dirigeants. Le mal se propage dangereusement. Le sauveur, le guérisseur, c'est moi. Le règne de la jouissance, le pouvoir du plaisir doivent prendre fin. Bientôt, le peuple bénéficiera des fruits de son effort. J'effacerai quinze ans d'humiliation et de privations. Le sourire va renaître sur le visage de l'enfant et de sa mère.

L'Armée a trahi. L'Armée a volé. L'Armée a déshonoré toute la Nation. Et cette même armée effacera l'image du cauchemar. Elle redeviendra la conscience et la gloire du peuple. Elle respectera les femmes d'autrui et travaillera dans la transformation des fusils en daba. Les automitrailleuses en tracteurs. Construire des barrages et non plus l'achat des chars de guerre. Pour tout cela, un seul homme : Da Monzon.

Comment puis-je alors dormir ? La case brûle. Tous dorment. Je reste le seul éveillé. Les seaux d'eau dans mes bras et à ma disposition pour empêcher l'incendie de se propager.

Devant mes résultats scolaires décevants, mon père prophétisa : Da Monzon, tu ne réussiras jamais dans la vie. Tu tireras ta nourriture des poubelles. Bientôt, papa connaîtra

la paix du cœur, de l'esprit et du corps : son vaurien de fils sera président de la République.

Mon père a été fonctionnaire. Planton. Aujourd'hui à la retraite au village, il cultive un champ d'arachide. Il vit de sa pension qu'il reçoit avec beaucoup de retards. Il ne s'en plaint pas. Mon grand frère, instituteur, lui envoie de l'argent. Tous les mois.

Notre mère ne vit plus. Décédée le jour de notre indépendance. L'ancien planton vit, depuis, avec sa seconde femme, mère de cinq enfants. Aux dernières nouvelles, il prépare un autre mariage avec une femme récemment divorcée.

Je séjourne rarement au village. Deux mille kilomètres le séparent de mon camp militaire. Et puis, l'état de la route demeure mauvais depuis la colonisation. Des tronçons font déraiper les véhicules. Une dizaine d'accidents par mois. Le voyage dure une semaine. Dans l'armée, je bénéficie d'une seule journée de permission. Dans quelques mois, je procéderai à l'inauguration de l'autoroute menant du camp militaire à mon village.

Tout mon village est animiste. Aucun chrétien, aucun musulman, les deux religions dominantes du pays. Les anciens racontent que le premier prêtre blanc qui tenta l'évangélisation mourut emprisonné. Quant au premier marabout et son talibé, des adolescents les assassinèrent.

Au village, tous adorent un fétiche. Celui de ma famille comprend trois statuettes en bois, selon mon grand-frère. Je ne les ai pas encore vues ni adorées. Je ne crois en rien. Les chrétiens, les musulmans, les protestants ont tous le même comportement au pouvoir : voler, voler, voler le peuple.

Au village m'attend ma fiancée choisie par ma mère avant sa mort. La fille de sa meilleure amie. On la dit très belle. Je ne l'ai encore jamais vue. Je ne veux pas et je ne peux pas l'épouser. Je suis sans salaire. Et puis, sur le chemin du pouvoir, la femme constitue un frein. Je réserve toute mon énergie au but suprême : la prise du pouvoir. La famille réduit la combativité, tant elle soumet aux plaisirs de la vie. Peut-être, quand je serai au palais.

Il est quatre heures du matin. La trompette sonne. Nous nous levons tous dans la précipitation. La journée va ainsi commencer avec les 10.000 mètres. Chaque matin, nous cou-

rons 10 kilomètres. Dans l'enceinte du camp militaire. Après des exercices physiques, nous prenons un bain froid.

A la cantine, le déjeuner demeure médiocre. Une vraie merde. Une fois par mois, le beurre s'étale sur nos pains. Gare aux protestataires. La bastonnade ou la prison. Pour une semaine.

Le soldat obéit toute sa vie. Tout subir sans faire aucune observation, ni proposition. Au pouvoir, l'armée impose la même orthodoxie. Le peuple obéit et se tait. De nombreux civils ont rempli et continuent de remplir les prisons. Libérés après chaque nouveau coup d'Etat, la plupart d'entre eux retourneront encore en prison. Le civil ignore l'âme militaire. La démocratie ne figure pas dans nos manuels. Nos chefs vénèrent la dictature, la violence, la haine.

Quand je deviendrai chef soldat de deuxième classe, j'aurai encore plusieurs étapes à franchir. Soldat de première classe, caporal, caporal-chef. Sergent, sergent-chef. Adjudant, adjudant-chef. Aspirant. Sous-lieutenant. Lieutenant. Capitaine, commandant. Lieutenant-colonel. Colonel-général de brigade, de division, de corps d'armée. Maréchal. Ouf ! Jamais je n'atteindrai le rang de capitaine si je continue de me plier à une soumission aveugle. Dans ce pays, les galons se conquièrent par la force ou le népotisme et le marchandage. J'ai choisi la force.

Ce 9 janvier. Il est neuf heures. Comme tous les jeudis, nous participons à des manœuvres militaires sous la direction du sergent-chef Tonkui. Cent soldats, debout, écoutent le sergent-chef, assis : « Mes enfants, aujourd'hui, reposons sous les arbres. Désormais, rêvons. Je suis fatigué et dégoûté de tout. Chaque semaine, depuis quinze ans, j'instruis les soldats au maniement des armes, aux diverses techniques de combat. Quinze ans de théorie. Jamais de pratique véritable. Nos responsables ont peur de la guerre. Toujours le dialogue pour résoudre les petits et grands conflits. Moi j'aurais souhaité, même trois jours de guerre, pour voir de quoi vous êtes capables. Quinze ans de paix ! j'en ai ras-le-bol. Je suis militaire ou je ne le suis pas. Ce n'est pas étonnant que nos chefs préfèrent les voyages à l'étranger, la grande réception en smoking, les femmes, le vol et les rapines. Quel pays de merde ! j'en ai marre. Je me fous de tout et de rien. D'ailleurs, courez répéter mes propos à ces fils de chiennes exerçant actuellement le pouvoir. Vous êtes tous des espions. Mais

je n'ai peur de personne. Je peux vous tuer tous, tas de civils déguisés en militaires. Avez-vous des couilles ? Non, je ne le crois pas. Vous êtes des femmes en pantalon. Vos sexes ont disparu pour laisser la place à des fentes. Moi je n'ai peur de rien. Vivre ? Mourir ? Aucune différence pour moi dans ce pays foutu dirigé par des incirconsis. Eh, toi qui me regardes fixement, es-tu excisé ? Femelle. Rien que des femelles. »

Le sergent-chef Tonkui plonge ainsi dans un profond sommeil.

Mon ami Kilimandjaro s'avance vers moi. Il me prend par la main. Nous nous éloignons des autres.

- Da Monzon !

- Kilimandjaro !

- Rien ne va plus dans ce pays. Le peuple est mécontent. Dans son cœur, il réclame la recolonisation du pays par l'ancienne puissance colonisatrice.

- Le Peuple doit prendre le pouvoir.

- Il a peur des fusils. Dans un pays voisin, le peuple s'est révolté. La foule se précipita sur la radiodiffusion. Pour dire la vérité. Car, partout, la radio ment. Nos frères en armes, défenseurs du pouvoir tirèrent dans le tas. Cent morts. Chiffre officiel. Seuls des soldats patriotes pourraient arracher le pouvoir à des officiers corrompus. Mao Tsé-Toung disait : « Le pouvoir se trouve au bout du fusil. »

- Le sergent-chef Tonkui est un aigri notoire.

- C'est normal. Tous les membres, militaires, du gouvernement, sont de sa promotion. Ils vivent dans de belles demeures. Par contre, lui, il réside toujours au camp militaire, dans un deux-pièces. Polygame, avec cinq enfants.

- Qu'il prenne aussi le pouvoir pour profiter de ses délices !

- Quoi ! Un sergent-chef, président de la République ! Impossible.

- Pourquoi pas ! des cow-boys, des chanteurs de cabaret ont été des hommes d'Etat. Alors, pourquoi pas lui ? Bientôt, en Afrique, nous verrons des hommes de troupe au pouvoir. Certains comités militaires comprennent, déjà des soldats de première et deuxième classes. D'ailleurs, c'est nous qui faisons tout le travail. Nos anciens rois, nos empereurs passés avaient quels doctorats ? Samory avait-il une licence ? Ba Bemba, le Certificat d'études primaires ? Non, mon ami.

Diriger le peuple exige la force, la ruse, l'intelligence, la douceur. Toutes ces qualités ne s'enseignent pas dans une école. On les acquiert par le don, la patience ou l'observation de la vie. Alors, pourquoi nous, hommes de troupe, ne prendrions-nous pas le pouvoir ?

- L'opinion publique va éclater de rire.

- Quelle opinion publique ? Seul le résultat positif compte pour ton opinion. Devant le succès, la masse applaudit. Elle se croit au cinéma. Le brave écrase les mauvais. On ne demande pas le niveau d'un gagnant. On l'adore. Le pouvoir se trouve au bout du fusil. Tu commandes, les autres exécutent. Même les discours sont rédigés par des experts.

- Arrêtons cette conversation subversive. Des soldats arrivent vers nous.

- Quoiqu'il en soit, je demeure persuadé d'une chose : notre pays retrouvera ses vertus ancestrales que sont la pureté, la force et la franchise.

Le capitaine Nimba, chef d'état-major des forces armées nationales venait d'arriver. Plusieurs soldats, une centaine, l'accompagnent. Avant de s'exprimer, il nous demande à chacun de bien ouvrir nos oreilles. « D'ailleurs, tous à genoux devant moi. » Son discours commence. « Notre comité militaire a été informé du coup d'Etat contre-révolutionnaire que vous projetez sous la direction de l'aveugle sergent-chef Tonkui. Vous vous épuisez inutilement. Notre comité militaire ne sera jamais renversé. Nous avons pris le pouvoir pour toujours. Jamais, nos noms ne disparaîtront. Après nous, ce seront nos fils. Ensuite, nos petits-fils. Nos arrière-petits-fils, et ainsi de suite. Où étiez-vous le jour de notre coup d'Etat contre le régime décadent et moribond ? Où étiez-vous quand nous risquions nos vies pour vous sortir des affres du régime défunt ? Oui, je sais où vous étiez. Dans le sexe de vos prostituées. Le pouvoir ne tombera jamais dans vos mains, vous fils de putes. Djantra. Inconscients, malheureux, lâches, imbéciles, tarés. Tous je vous encule. Tas d'homosexuels. »

Il fait signe à des soldats de sa suite. Ils saisissent le sergent-chef Tonkui et l'attachent à un arbre.

- Fils de pute, voilà la fin de tes jours, vécus dans la médiocrité et la trahison. Dans quelques instants, je vais t'abattre comme un chien. Toutefois, conformément aux vœux du chef de l'Etat je t'écoute pendant trente secondes.

- Je vous emmerde tous. Cocus.

- Faites venir ses femmes. Il doit mourir sous leurs yeux après les avoir vues violées par cinq conspirateurs comme toi.

Dans nos rangs, il désigne, effectivement, cinq militaires ; chaque femme, sous la menace des armes et devant les yeux de leur mari, se voit pénétrer par les cinq soldats à tour de rôle. Au moment où le dernier achève de jouir, le capitaine tire, de cinq balles, sur la poitrine du sergent-chef. Les cinq soldats, également, reçoivent des rafales dans leur ventre.

- Chers frères, en armes, reprend le capitaine. Voilà comment nous traitons nos adversaires. Nous ne pardonnons jamais. Nous tuons sans aucune pitié. Ces corps, je l'exige, resteront sous le soleil, le froid et la pluie. Bonne fête aux charognards, aux vautours et aux bêtes sauvages ! Vous autres, traîtres survivants, je vous accorde, au nom de notre responsable suprême, la clémence pour la première et la dernière fois. A la prochaine tentative de complot contre notre régime éternel, je vous jetterai dans un four crématoire. Néanmoins, pendant trois jours aucun repas ne sera servi à votre compagnie. Levez-vous et rompez, fils de chiennes galeuses.

Il est vingt heures, ce 9 janvier, quand nous pénétrons dans notre dortoir. Une fois de plus, mes yeux ne se ferment pas. Tout en moi réclame la vengeance. Les soldats murmurent. Mon voisin de gauche psalmodie. Pour moi, plus que jamais, Dieu n'existe pas. Devant l'injustice, la cruauté, la corruption, les abus, Dieu ferme les yeux. Dieu ne punit pas. Depuis dix ans. Non, ce n'est pas possible, Dieu ne peut pas exister et il n'existe pas.

La voix de mon voisin, la Bible entre les mains, se fait de plus en plus forte. « Ô Seigneur, accuse mes accusateurs, attaque ceux qui m'attaquent ! Saisis bouclier et cuirasse, et lève-toi pour me secourir. Dégaine la lance, barre la route à mes poursuivants, et dis-moi : « Je suis ton salut ! » Qu'ils soient déchus et déshonorés, ceux qui en veulent à ma vie ! Qu'ils reculent couverts de honte, ceux qui préméditent mon malheur ! Qu'ils soient comme la balle en plein vent quand l'ange du Seigneur les refoulera ! Que leur chemin soit sombre et glissant quand l'ange du Seigneur les poursuivra sans motif, ils ont caché une fosse sous un filet, sans motif, ils l'ont creusée pour moi ; qu'un désastre sans précédent les surprenne, que le filet caché par eux les attrape, et qu'ils succombent dans ce désastre ! »

Il s'arrête de lire et pleure. Je prends pitié de lui. Dieu ne l'entend pas. Il doit le savoir. Dans un monde de loup pourquoi se transformer en agneau ? Fais-toi Da Monzon loup avec les loups. Œil pour œil. Dent pour dent. A moi, le pouvoir !

CHAPITRE II

Durant trois jours, nous resterons enfermés dans nos dortoirs. Sans aucune nourriture. Deux militaires tombèrent évanouis. Pourtant je suis enchanté par cette situation. Je lis et relis *le Prince* de Machiavel. Je leur apprend des passages par cœur.

« ... C'est que celui qui est cause qu'un autre devienne puissant va à la ruine, car il suscite cette puissance ou par habileté ou par force, et de ces deux-là, l'une et l'autre est suspecte à qui est devenu puissant. »

Au bout du troisième jour, les portes sont ouvertes. C'est la ruée vers les douches. Une heure après, tous les « prisonniers » sont embarqués de force dans des véhicules. Destination inconnue. Le voyage dure des jours. Placés sous une surveillance étroite, personne parmi nous n'exprime ses véritables pensées. La haine se lit sur tous nos visages. Même nos surveillants.

Enfin, le dixième jour. Les véhicules pénètrent dans une grande enceinte. Destination finale. Un officier supérieur de l'armée nous apostrophe ainsi : « Fils de chiennes, écoutez-moi. J'ai été désigné par le comité militaire pour vous conduire ici. Très loin de la capitale, pour vous punir de votre tentative avortée de coup d'État. Aucun de vous ne doit quitter cette région avant un mois. Partez dans les campements, les villages, restez si vous le voulez dans cette ville. Mais ne vous « aventurez » jamais vers la capitale. Compris ? D'ail-

leurs, vos portraits et vos identités sont à la disposition de tous les responsables politiques et militaires de cette région et de la nation. En outre, on ne doit jamais vous voir à deux. Toujours seuls. Gare à ceux qui ne respecteront pas cette décision.

Dans ce pays la subversion ne passera pas. Nous maintiendrons notre régime contre vents et marées. Si notre survie dépend de votre élimination physique, de celle de vos parents, nous n'hésiterons pas à vous tuer. Vous êtes tous des punaises et des cafards. Vous nuisez. Nous devrions vous détruire. Mais le responsable suprême de la nation vous laisse encore une chance. Remerciez-le toutes les heures de votre vie. C'est votre Dieu. Bref, je vous donne à tous rendez-vous ici le 14 février. Les absents, les fugitifs connaissent d'ores et déjà leur sort. En plus, leurs parents seront enterrés vivants dans une fosse commune. Bâtards, rompez ! »

Que dire de plus ? Rien, sauf attendre mon jour. Nous sortons, calmement, un par un, je reconnais la ville principale de ma région. Mon village est à quinze kilomètres.

Dans toutes les régions de ce pays, la tenue militaire effraie les paysans. Tous se cachent en me voyant. Hommes, femmes et même les enfants. Je suis conspué par certains. Tous détestent les militaires. Leur mécontentement contre l'armée nationale s'explique. Les promesses démagogiques, la misère dans les foyers, les maladies contagieuses, les vols, les viols, les assassinats, etc. Pour eux, et ils n'ont pas tort, l'armée est responsable de tous leurs maux et déboires.

Sur mon parcours, je suis surpris par le désastre de la sécheresse qu'on imagine difficilement à travers les films de la télévision ou des discours politiques. La pluie ne tombant plus, ou de manière irrégulière, depuis l'arrivée de ces petits voyous de quartier, je ne suis nullement surpris par l'étendue du désastre. Je vois des enfants courant après des rats et des chiens. Pour les manger.

Comment résoudre le problème de l'alimentation dans un pays frappé par la sécheresse ? Les paysans détiennent, certainement, la réponse. Mais, ils sont bâillonnés. L'insécurité, la peur deviennent leur constante préoccupation. La peur de réfléchir les habite. Je dois les aider. Tous les ruraux du pays savent que, dans la capitale, le lobby militaire dilapide les fonds publics. Nos supérieurs dans le comité militaire, dans le gouvernement ou les sociétés publiques, possèdent

des dizaines de voitures, de villas. D'aucuns des avions et des yachts. Et pourtant, la réalité du pays se découvre aux portes de la ville. Pour nos gouvernants militaires, pour mieux vivre, il faut fermer les yeux et ne rien entendre. Tout simplement, il faut jouir jusqu'à l'extase. Et continuellement. Mais j'arrive.

Il est dix-huit heures. Je rentre dans mon village sous les huées des enfants. Des vieillards me regardent médusés. L'un d'eux m'indique la maison du représentant du gouvernement. Il en existe dans tous les villages du pays. Le nôtre est un militaire. Sergent de notre armée. Il m'ignore superbement. Sur ses genoux une jeune fille, de moins de treize ans, l'occupe. Je retrouve notre maison familiale. Car le village s'est beaucoup agrandi. Après quelques années d'absence, c'est maintenant une petite ville africaine.

Mon père m'accueille chaleureusement. Sa femme boude. Les enfants, mes demi-frères et sœurs, me regardent avec curiosité. Après avoir relaté les événements qui m'ont conduit au village, mon père, à ma grande surprise, pleure ; je tente de le consoler. « Père, ne pleure pas. La nuit est avancée. L'aube viendra. Le jour de notre délivrance approche.

- Pourquoi sommes-nous les plus malheureux de la terre ? Qu'avons-nous fait contre les puissances de la terre pour connaître un tel régime ? »

Après le dîner, cinq jeunes villageois pénètrent dans ma chambre de fortune. Fatigués de la vie dans la capitale, à cause du chômage, ils sont revenus au village où ils vivent dans l'oisiveté. Ils m'admirent, je suis un membre actif de l'armée nationale. Par conséquent, je mange et dors gratuitement. Ils désirent aussi, grâce à mon coup de pouce, revêtir la tenue militaire. Rapidement, la discussion tourne sur la sorcellerie. Tous me parlent avec extase de Takoundi, le plus grand sorcier de la région. Seuls les hommes riches et puissants le fréquentent. Les chefs d'Etat ou leurs commissionnaires viennent de toute l'Afrique pour le consulter. « Ses honoraires sont excessivement élevés mais il peut t'aider à réaliser tes rêves les plus insensés. Il ne trompe et ne se trompe jamais. »

Merci, chers amis, j'irai voir Takoundi. Cette nuit-là, je rêve. Je suis président de la République. Je distribue, gratuitement, des vivres aux paysans. La pluie tombe, les fem-

mes et les enfants dansent de joie. Les hommes croulent sous l'abondance et la prospérité. Le peuple m'adule.

Le matin, je me retrouve dans mon état de soldat de première classe. Mon père, étendu dans un hamac, lit un journal, je ne vois ni sa femme ni ses enfants. Je ne réclame pas le petit déjeuner. Ici, dans ce village comme dans des milliers d'autres, personne n'en prend. Avoir un véritable repas par jour relève de la chance.

Je discute longuement avec mon père. Il me prodigue de nombreux conseils. Je l'écoute attentivement. Il me semble satisfait de moi.

Deux camarades de la nuit dernière, Fodio et Dior, arrivent et m'invitent à visiter le village. Sur le chemin, ils ne tarissent pas d'éloges sur les mérites de Takoundi. De nombreuses précisions me sont données sur le grand sorcier. J'enregistre mentalement.

Au marché, et quel marché, je redécouvre l'ampleur du désastre. Les produits de première nécessité manquent. Pas de tomates, ni d'huile, ni de mil ou de riz. Par contre des gris-gris, des peaux de caïman. Les bouchers discutent de la drogue. Elle se vend librement, au marché. Fodio et Dior en consomment. A défaut de la viande de mouton, celle du chien est très demandée par une clientèle pauvre.

Je me rends, ensuite, chez le chef du village qui remarque ma ressemblance avec mon père.

- Que faites-vous du pouvoir ? me demande-t-il, les salutations d'usage terminées.

- Nous l'exerçons.

- Vous l'exercez mal. Les anciens, nos dirigeants légendaires, savaient commander. Mais votre pouvoir, c'est le blakoroya. Nous sommes sous le pouvoir des blakoros, des incirconcis.

Son griot présent continue : « Nous avons honte de vous. Comment pouvez-vous diriger ce pays, ce grand pays, en pensant aux femmes ? Notre pays connaît aujourd'hui la famine à cause des militaires. Dites à vos dirigeants de quitter le pouvoir. Nous sommes fatigués de ce pouvoir. »

- Pourtant, vous les chantez.

- Les vrais griots, les purs, ne chantent jamais les blakoros. Moi, je chante ceux qui ont fait l'honneur de leur peuple. Je chante les héros. Dans l'Afrique d'aujourd'hui, il

n'existe plus de héros. Les héros sont déjà morts. Les dirigeants actuels mentent et jouissent. Quelle honte !

Toujours en compagnie de mes camarades j'arrive chez ma tante. Elle dort dans son vestibule. J'entends les enfants de sa voisine pleurer de faim. Les parents absents. Chez Fodio, personne dans la cour. Il me montre sa chambre. Il dort sur un matelas usé. Le mur est tapissé de papier journal.

Au village, la nuit est encore plus triste. Très peu d'habitants peuvent allumer leur lampe. Le pétrole coûte cher. Les bougies durent peu et provoquent des incendies. On s'habitue à tout, même à vivre, la nuit, dans l'obscurité. Malheureusement les brigands sillonnent la région. A défaut d'emporter des biens, ils assassinent. Le mois dernier cinq vieillards ont été tués pour avoir résisté aux malfaiteurs.

Ce mois, deux adultes vigoureux ont mis fin à leurs jours. A l'horizon, aucun espoir pour eux. Alors pourquoi rester dans ce monde, dans ce village et subir la misère ? Maintenant, au lieu où ils se trouvent, ils n'entendent plus les enfants pleurer de faim. Quand la mort devient une délivrance, l'espoir est détruit. Et que jubilent les vautours !

Mon village s'ennuie. Aucune salle de spectacle. Ni de bibliothèque. Il existe un terrain de football, de fortune. Mais le seul salon usé ne peut plus servir. Les jeunes prennent de la drogue. Pour oublier. Si la pluie tombait, peut-être que les choses évolueraient autrement.

Devant mon village malade, estropié, mon seul recours demeure Takoundi. Il doit m'aider et m'écouter. Mon peuple souffre, gémit et pleure. Je dois sécher ses larmes. A nous deux, Takoundi.

Je suis habité par un grand espoir quand j'arrive chez Takoundi un jeudi matin, jupiter, le jour de la chance. Les difficultés du peuple vont bientôt prendre fin.

A la réception, deux hommes, l'un corpulent, l'autre maigre. Tous deux portant un uniforme. Ils m'installent dans une grande maison en banco. D'ailleurs, toutes les maisons de ce campement sont en terre cuite. Le seul propriétaire, Takoundi, en a voulu ainsi. Le village compte une dizaine d'habitants totalement soumis au plus grand sorcier de l'Afrique. Le village ne compte aucune femme, aucun enfant. Ce matin-là, au moment de mon arrivée, un chef d'Etat africain après

un séjour privé et discret de trois jours, repartait vers son pays.

- Mon cher ami, commence l'homme maigre, nous aimerions savoir le but de votre visite dans le domaine de Takoundi, notre maître. Celui qui par sa science domine Blancs et Noirs.

- Grand-frère, je désire rencontrer le maître afin d'obtenir ses bénédictions.

- Petit-frère, répond le corpulent, tu es jeune, trop jeune pour rencontrer notre maître. Néanmoins, la décision de vous recevoir lui appartient. Nous partons le consulter.

Ils se dirigent vers une grande maison. La consultation dure. Je tremble. Je suis désespéré. Mes rêves s'envolent. Après une heure d'attente, ils reviennent. Leur maître va me recevoir. Je suis introduit dans le grand salon où trône Takoundi. Je suis déçu. Son aspect, son physique sont ceux de tout citoyen moyen. Il ne ressemble point au sorcier de mes livres de lecture et de mon imagination. Je m'attendais à quelqu'un d'effrayant. Takoundi est habillé ce jour-là d'une belle chemise blanche. Un tissu rayé bleu pour son pantalon. Ses chaussures portent une griffe.

Son salon force l'admiration, le respect. On se croirait chez un ministre. Tout est luxueux. La colère et l'envie s'emparent de moi. Après les salutations d'usage, il demande :

« Da Monzon, quel est le but de ta visite chez moi ? »

Enfin, la question. Depuis des jours, je la redoute et l'espère. Maintenant, je ne sais plus quoi répondre. Peut-être que la présence de six autres personnes m'étouffe. Au lieu de répondre, je regarde les portes de trois pièces. Takoundi, certainement, dans ces chambres se transforme en véritable sorcier. Rien qu'à y penser, mon courage me revient.

- Grand maître Takoundi. Je veux le pouvoir !

- Quel pouvoir ?

- Le pouvoir suprême.

- Le pouvoir suprême ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

- Voilà, ma seule ambition serait de devenir président de la République afin de soulager le peuple de ses maux.

- Mon fils, tu es bien jeune pour le pouvoir.

- Les Blancs disent que la valeur n'attend point le nombre des années.

- Les Blancs et les Noirs ont une conception différente de la vie.

- Je le sais, grand maître. Mais je supporte difficilement de voir mon peuple souffrir. Je veux le guérir.

- Je pourrai te faire obtenir le pouvoir.

- Enfin, vous me soulagez grand maître.

- Attention, jeune homme. Le pouvoir est un feu dans la main d'un enfant. Il va te brûler rapidement.

- Je veux le pouvoir, rien que le pouvoir. A mes risques et périls.

- Les conditions sont difficiles. Ils sont nombreux à s'être désistés. Très peu parviennent au pouvoir à cause des difficultés, des sacrifices que cela nécessite.

- J'affronterai le pire, le diable pour m'installer à la tête du pays.

- Tu vas donc commencer par me remettre la somme d'un million de francs. Ensuite, je te livrerai des informations utiles. Tu as trois jours pour me rapporter cette somme. Ce délai dépassé, je ne pourrai plus rien pour toi. Lève-toi et file. Mes bénédictions t'accompagnent. Tu es courageux verbalement. Reste maintenant à te voir dans les actes.

Je reprends la route de mon village. Je marche rapidement, obsédé. Comment me procurer ce million de francs ? Je dois voler cette importante somme. La banque de notre ville ! elle se trouve protégée par des mesures électroniques de sécurité.

Je contemple les oiseaux. J'en découvre de beaux. Le paon avec son long plumage me fascine. Le toucan et le calao. Quelles laideurs ! la grue couronnée et le serpentaire chanteront dans mon palais présidentiel. J'aime les couleurs de l'ara. Je m'étonne de voir toutes ces variétés dans notre région. Deux pélicans me regardent avec une grande curiosité. J'imagine leur propos.

« Où va-t-il rapidement cet animal à deux pieds ?

- Tu ne connais donc pas les hommes ! Celui-là, je parie sur la tête de ma mère, va à la rencontre d'une femme. Ils ne vivent que pour les femmes.

- Pour l'argent aussi.

- Ils cherchent d'ailleurs l'argent rien que pour faire plaisir aux femmes.

- Tristes individus.

- Etes infâmes.

- Egoïstes de naissance. »

Je les dépasse. Je vois des papillons sur un arbuste. Quelles beautés ! Je crois reconnaître « Formoise », un genre de papillon introuvable en Afrique.

De loin, mon village, quel charme ! Quelle élégance ! Toutes ces maisons en blanc se dressent fièrement.

Ma belle-mère s'étonne de ma longue absence et me gronde, affectueusement. La nuit, je mange mon maigre plat et je rentre me coucher. La nuit porte conseil.

Le lendemain, je reprends le chemin de la ville. Mais cette fois, dans un véhicule de transport en commun. Habillé comme un civil, les passagers ne se méfient pas de moi. Ils critiquent notre régime avec férocité. Soudain, la voiture d'un riche commerçant nous dépasse. Tous le louent. Un brave type. Un homme généreux. Un dévoué serviteur de la région, même les représentants du régime le craignent. Ce riche, appelé Moussa, vient en aide à tous les nécessiteux de la ville. Son argent, disent-ils, augmente considérablement tous les soirs. Ses nombreuses activités commerciales rentables lui procurent quotidiennement des bénéfices que viennent déclarer tous les soirs ses collaborateurs. Mon imagination travaille. En ville, grâce à des enfants, je repère rapidement son domicile, dans un quartier résidentiel. J'étudie les lieux. Je prends rendez-vous avec le crime et le vol pour minuit.

Rassuré, je repars vers le centre de la ville, je visite les magasins, regarde le spectacle de la rue. Devant les bureaux de la poste, je remarque une vendeuse de beignets. Incontinent, l'amour s'empare de moi. Pour la première fois, j'aime, je remarque qu'elle est enceinte. Je l'aime encore plus. Quelle chose bizarre que l'amour ! Il vous attend au coin de la rue. Il vous surprend et s'impose. Il vous domine. Qu'est-ce que l'amour ? Personne ne le saura jamais.

L'amour me conduit vers la femme d'autrui. Anormal. L'amour, lui-même, est anormal. Je regarde cette femme de loin et de près, je la contemple sous tous les angles. Oui, je souhaiterais lier mon destin au sien. Lui donner la moitié de ma chair afin que nous soyons un. Je m'approche de très près. J'achète un beignet. A ce moment-là, il est douze heures. Le soleil éclate au zénith.

- Pourquoi me regardez-vous depuis des heures ?

Je suis muet d'émotion, hypnotisé par la personne assise en face de moi.

- Vous ne savez pas parler ?

Je paie et je quitte les lieux. Je sais que je vais y revenir un jour. Non plus en soldat de première classe, mais en tant que président de la République et chef d'état-major des forces armées. Elle sera la première dame du pays. Son enfant deviendra le mien.

Je repasse devant cette grande cour où les camions militaires nous avaient débarqués. Dans une vingtaine de jours, ils nous ramèneront vers la capitale. Et moi, j'aurai alors en ma possession le secret pour obtenir le pouvoir.

Fatigué de me promener et surtout épuisé physiquement, je m'assois sur une banquette dans un semblant de jardin public. A proximité, derrière moi, deux personnes discutent. Un homme et une femme.

- Alors, ma chérie dis-moi quels sont les vrais problèmes du pays ?

- Cesse de faire de l'humour. Tu connais bien les vrais problèmes.

- Non, je te jure, au nom du véritable amour que je te porte, je ne sais pas les vrais problèmes.

- Tu parles d'amour comme si tu pouvais le connaître, toi l'instable sentimental notoire. Eh bien, aujourd'hui les véritables problèmes du pays résident dans la désolation que nous offrent les hôpitaux où tout manque. Des comprimés aux seringues en passant par les infirmiers, les sages-femmes et les médecins.

- Mon amour, tu exagères.

- Vous autres journalistes au lieu de parler ou d'écrire sur les autres pays, vous feriez mieux de vous pencher sur les maux qui vont emporter ce pays de merde.

- Vraiment, tu exagères, ma chérie. Tu vois bien que dans nos journaux, l'actualité nationale tient une grande place.

- Tu me fais rire mon pauvre gars. Vous n'abordez jamais les vrais problèmes. Vos nouvelles nationales s'intéressent essentiellement aux décorations des traîtres et des lâches ainsi qu'aux matchs de football. Pourquoi nous mourons de faim ? Vous n'en parlez pas. Par contre, vous êtes prolifiques sur la famine chez les autres, tandis que dans votre propre pays la faim tue quotidiennement des dizaines de gens.

- Tu es contre le parti.

- Quel réflexe.

Ulcéré, je me lève et continue ma promenade. J'arrive devant la mairie. Une foule immense y est amassée.

- Que se passe-t-il ici ?

- N'es-tu pas un citoyen de ce pays ?

- Je le suis.

- Alors, tu dois savoir qu'aujourd'hui se déroule le plus grand mariage de l'année dans notre région. Un haut fonctionnaire, au secrétariat d'Etat aux Affaires étrangères, neveu du Premier ministre épouse une étudiante, fille du ministre des Transports.

- C'est vraiment...

- C'est vraiment injuste, coupe un spectateur. Chaque samedi, nous n'assistons qu'aux mariages des nantis. Nous autres, rêvons difficilement à un tel mariage. La vie se montre assez dure pour nous. On ne s'en sort pas, dans ce pays, même avec un salaire acceptable qui s'épuise au bout de vingt jours. Je suis célibataire, imaginez-moi avec une femme sous mon toit. Dès le dixième jour du mois, je serais obligé de me rendre chez un usurier. Même les plus hauts diplômés ont du mal à se marier.

- Ecoutez mon frère, j'ai un frère licencié en lettres. Il souffre énormément. Son salaire suffit tout juste pour son loyer, sa nourriture et la traite de sa voiture. C'est effrayant. Et pourtant, la famille tend la main chaque fin de mois. Le pauvre, il abandonne notre mère affamée. Que voulez-vous, avec toutes ses dépenses, il ne vit plus. Or, il est célibataire comme moi. Imaginez un couple avec des enfants. C'est de la véritable merde. Aucune solution aux problèmes. Tout cela parce qu'il n'existe dans notre pays aucune politique sociale bien définie pour la masse. Seule la haute bourgeoisie profite de la relative prospérité du pays, la cour du roi Louis XIV a été ressuscitée. Dans cette république des militaires, nous approchons de la catastrophe. Rien ne va plus, tout tremble. Quand la maison est sale, il faut la balayer au risque de périr dans la putréfaction.

- Monsieur...

- Dis plutôt camarade !

- Camarade, vous êtes très intéressant mais je vous prie de parler moins fort. Des oreilles indiscretes pourraient vous nuire.

- Camarade, je n'ai pas peur. Tous ceux qui nous écoutent pensent la même chose que moi. Tous sont écœurés de

voir une minorité d'incapables tirer profit de nos ressources agricoles et énergétiques. La vaillante et laborieuse masse croupit dans la misère chaque mois, les prix des condiments et des articles de première nécessité augmentent. Les loyers, tous les six mois. Les médecins ne savent plus qu'établir les ordonnances.

- Chut, mon ami. Vous risquez l'arrestation et la pendaison.

- Je suis disposé à me laisser pendre ! Je serais, alors, un martyr de la vérité et de la cause du peuple. Qu'on me tue donc ; je suis candidat à ce genre de pendaison. Car tant que les conditions qui ont suscité ma révolte ne changeront pas, la lutte contre le pouvoir ne prendra jamais fin.

- De quelle lutte ?

- La lutte pour la libération de notre pays des griffes des rapaces. Je me nomme Karfa. Bientôt vous entendrez parler de moi. Soyez patients. L'orage qui se prépare ne tardera pas à éclater. Par la parole et le verbe, lutez contre la domination kaki. La Bible dit : « Au commencement était le verbe, et la parole était avec Dieu, et la parole était Dieu. Toutes ces choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. » Mon maître à penser, Nietzsche, écrivait dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Parlons, ô Sage parmi les sages que ce soit terrible. Se taire est pire : toutes les vérités deviennent venimeuses. Et que se brise tout ce qui peut se briser contre nos vérités ! Il y a encore bien des maisons à bâtir. »

Je m'éloigne de la mairie et surtout de Karfa, je me trouve maintenant devant le fleuve. Des femmes et des jeunes filles, aux seins nus et fermes, lavent des vêtements et des ustensiles de cuisine. Curieux ménage ! Elles chantent, rigolent et jacassent. Le physique d'une toute jeune fille réveille mes sens.

Je m'éloigne pour éviter la tentation de violer. Plus loin, j'aperçois un groupe de baigneurs enthousiastes. Je me déshabille et je plonge dans le fleuve. Des pêcheurs, pensifs, nous regardent et ne tardent pas à nous signaler qu'un hippopotame arrive vers nous. Nous nous précipitons tous sur le banc de sable. C'était une fausse alerte. Néanmoins, je reste étendu à l'ombre, sous un arbre.

Le crépuscule s'étend sur la ville quand je me réveille. Après quelques mouvements physiques, je me dirige vers le

domicile du riche commerçant. Avant d'y arriver, je le vois, assis, dans son magasin d'articles de luxe. Il compte la recette du jour. Je le regarde sous tous les angles. Ses employés l'entourent et l'admirent.

A vingt heures, il quitte le magasin. Je rentre dans un cinéma en face. Avant la projection des films, deux spectateurs, derrière moi, parlent de Moussa.

J'apprends alors qu'il est polygame. Quatre femmes, dix-huit enfants. Propriétaire de plusieurs immeubles dans sa ville et dans la capitale. Monsieur Moussa suscite le respect chez les autorités municipales, religieuses, militaires et gouvernementales. Lors de son dernier pèlerinage à La Mecque, les Arabes le baptisèrent Kankan Moussa. Ce célèbre empereur du Mali du XIV^e siècle dont le souvenir reste vivant à la Mecque.

Le premier film : un western-spaghetti ; le second, la pornographie.

La nuit, je pénètre dans le quartier résidentiel où doit dormir Moussa. Les chiens aboient sur mon passage. Ils ne m'approchent pas. Devant la villa du riche commerçant deux gardiens et trois chiens veillent. Je contourne la porte principale, celle par laquelle on entre. Aucune surveillance particulière de l'autre côté de la maison. Si, un mur de plus d'1,75 m surmonté de fers pointus. Facile à sauter. Tous les matins, au camp militaire, je franchis à peu près cette hauteur. D'ailleurs, je bats le record national du saut en hauteur. Ma spécialité.

Cette nuit, ma première tentative réussit. Mon atterrissage n'a éveillé aucun soupçon. La cour étale un grand désordre. Furtivement, je cherche la fenêtre du riche commerçant. Je la trouve, guidé par des murmures, je colle mes oreilles à la fenêtre. Elle n'est pas fermée au crochet. Pour garder mon calme, j'inspire et j'expire trois fois. Une discussion s'engage entre le seigneur de la ville et son épouse. L'une de ses épouses, celle qui partage son lit cette nuit. Il gronde son épouse. Elle réagit.

- Tu me tournes le dos depuis des semaines. Et je suis convaincue que tu as régulièrement des rapports sexuels avec les autres femmes.

- Hadja, reste calme. Nous ne sommes plus de la première jeunesse. Mon travail m'épuise. J'ai besoin de dormir et tu m'en empêches.

- Je fais scandale, cette nuit et le matin, si tu ne me pénètres pas à l'instant même.

- D'accord, je vais le faire. Et même, plusieurs fois. Et à l'heure du déjeuner, rassemble toutes tes affaires. Je vais te faire conduire chez tes parents. Après-demain, le griot réclamera le divorce, en mon nom, à ton père.

Avant qu'il ne la pénètre, je surgis dans leur chambre. Quelle surprise. Il bondit. Nu.

- Qui es-tu ? Que veux-tu ?

- Du calme.

La femme, après un instant de panique menace de crier, si je ne sors pas immédiatement. Je lui montre un couteau brillant. Tous deux tremblent. Je les mets à genoux. Et à l'aide d'un foulard, je bâillonne la femme. Au lieu de réagir, le richissime supplie : « Ne me tue pas. Je te donnerai tout ce que tu veux. »

- Je veux deux millions.

Il se redresse. Etonné et heureux de ce dénouement.

- Deux millions seulement. Je te les donne immédiatement. »

Il ouvre une grande armoire contenant de nombreuses liasses de billets de banque. Il me tend deux paquets.

- Tu peux les compter. Ils font tout juste deux millions. Maintenant, tu peux disparaître.

- Après mon départ, que va-t-il se passer ?

- La police sera prévenue. Elle te retrouvera où que tu te niches, je t'abattraï de ma propre main. Oser pénétrer dans mon intimité est impardonnable. Dans ce pays, de la capitale jusqu'au dernier village dans le désert, je suis respecté et craint par tout le monde. Tu vas regretter toute ta vie ton geste.

- Votre femme est mon témoin. Vous désirez m'exécuter. N'est-ce pas ? Pour le moment, je suis le maître de la situation. Et voici pour vous. »

A trois reprises, j'enfonce mon couteau dans son ventre. Il s'affaisse, tombe et meurt dans une mare de sang. Sa femme tente de s'échapper pour réveiller la maison par ses cris. Je la maîtrise. Elle lance des objets dans tous les sens. Le bruit du climatiseur étouffe tout ce tapage qu'elle orchestre. A l'aide d'un foulard, encore, je lie ses bras, je la renverse dans le lit. Déjà toute nue. J'enfonce mon pénis dans

son sexe. Après un long chevauchement, elle jouit enfin. Et ne tarde pas à pleurer.

Je place mon argent dans un sac que je viens d'apercevoir. Je quitte la chambre, par la fenêtre, en emportant un transistor. Je ne saute plus le mur. Pas suffisamment d'espace pour prendre mon élan. Aussi, j'ouvre facilement la porte inférieure. Celle qui ne bénéficie pas de surveillance. Me voilà dans la rue.

Je marche rapidement. La peur dans le ventre, je longe le fleuve. Je ne rencontre personne. Je sors de la ville sans aucun incident. Je pénètre dans une cabane abandonnée pour me remettre de mes émotions. Et j'y dors profondément.

Quand je me réveille, le soleil est au zénith. Quelle chance, personne de près ou de loin. Je reprends ma marche solitaire. Je mets en marche mon transistor. De la musique au flash d'information, aucune dépêche sur l'assassinat du riche Moussa. La capitale est si loin !

Arrivé dans mon village, je rencontre un ami de longue date. « J'arrive de la capitale. Mais toi que fais-tu ici ?

- Je suis en permission pour un mois.

- Tu as un très beau petit sac. Peux-tu me l'offrir ? »

La nuit venue, je quitte encore le village. Cette fois-ci pour rejoindre Takoundi qui me révélera le secret pour m'emparer du pouvoir.

Je découvre, cette fois, un vrai sorcier. Takoundi porte un boubou multicolore et ample avec des petits miroirs et des petites bouteilles cousues là-dessus. Dans sa main, il tient une queue d'hyène. Ses collaborateurs l'entourent. Tous tristes.

- Grand maître, je vous apporte deux millions. Au lieu d'un million. Impatient que je suis de prendre le pouvoir. Mon peuple souffre et attend son libérateur.

Il prend les deux liasses et les tend à l'un de ses disciples. Ce dernier compte. Au bout d'un moment :

- Maître, c'est juste. Le jeune homme vient de vous remettre deux millions.

- Da Monzon, commence le maître, tu es un brave. Mais entre le pouvoir et toi existent encore plusieurs tâches. Comment as-tu pu trouver ces deux millions ? Je ne le sais pas et je ne cherche pas à le savoir. Mais ce que tu vas devoir

exécuter dans les prochains jours est inimaginable. Le pouvoir est à ce prix. A ce stade, plusieurs avant toi ont renoncé ou échoué. Tu y tiens toujours ?

- Quelle question ? Je mérite le pouvoir. Et je dois le prendre.

- Es-tu initié aux sciences occultes ?

- Non.

- Et pourtant, tu veux diriger un peuple. Quelle audace ! le pouvoir appartient aux initiés.

- Je ne vous comprends pas, grand maître. Je vous apporte l'argent que vous aviez exigé et voilà maintenant que vous m'entretenez d'autre chose. Je n'ai rien à foutre de l'initiation. Le pouvoir, rien que le pouvoir.

- Je te mets simplement en garde contre les dangers du pouvoir. Il faut être fou, diable ou inconscient pour diriger tout un peuple. Mais comme tu y tiens, je te ferai parvenir à cette hauteur que tu cherches. Tout dépendra de ton courage. Avant l'aube, je te réveillerai moi-même pour te livrer le secret.

Découragé, je me laisse conduire dans une chambre confortable. Je ne ferme pas les yeux. Je suis irrité. Mais le sommeil réussit à me vaincre.

CHAPITRE III

Je me réveille dans une chambre véritablement démoniaque. Comment suis-je là ? Je ne le sais pas. La pièce est vaste, très vaste. Des squelettes humains, suspendus au plafond, semblent me regarder désespérés. Des chats noirs courent dans tous les sens. Des hiboux hurlent. Leurs yeux brillent et éclairent. Terrifié, j'ai peur, je veux crier. Je reste muet.

L'odeur nauséabonde des lieux me fait vomir. Titubant, je cherche vainement une porte de sortie. Un hibou se pose sur ma tête. Je tombe, de frayeur, sur des corps inanimés. Je sens, alors, ma dernière heure venue. Une main me relève. C'est un être portant des multicornes. La langue pendante. Le feu sortant de ses yeux, de ses narines, de sa bouche. Il disparaît rapidement. Je découvre dix grandes jarres. Elles contiennent de la graisse humaine. Je détourne, aussitôt, mes yeux. Cette fois-ci, je suis attiré par la lumière d'une bougie. Après, j'entends des gémissements. Voilà dix hommes, liés des mains et des pieds. Des serpents montent et redescendent de leur corps.

L'homme aux cornes revient. Il me pousse brutalement, je renverse un bélier blanc qui se transforme en être humain. Et Takoundi surgit.

- Voilà l'heure de notre rendez-vous Da Monzon.

Il s'installe sur un siège de crânes humains. Son visage se transforme aussitôt. Plus lugubre, plus diabolique. Impossible de le décrire.

- Da Monzon, tu te trouves maintenant dans mon véritable repaire. Tu vas donc, devant mes génies, me dire, une fois de plus, pourquoi tu as tenu à me solliciter.

Mes lèvres s'ouvrent. Je murmure quelques mots. Pour me rendre compte que je ne suis pas muet. Tout fonctionne. Une grande confiance s'empare de moi. Toute peur s'évanouit, je me crois protégé par de grandes forces occultes.

- Je veux le pouvoir, le pouvoir suprême. Etre le président de la République de ce pays, mon pays, commander les forces armées de ce pays malgré mon âge, mon grade et mon niveau d'instruction.

- Es-tu prêt à assumer tous les risques ?

- Je ne reculerai devant aucun obstacle.

- Es-tu prêt à abandonner toute pratique religieuse ?

- Je n'ai jamais rien pratiqué.

- Es-tu prêt à nier l'existence de Jésus, de sa maman, de Dieu, de toutes croyances ou révélations chrétiennes ?

- Oui, absolument ; je tuerai, s'il le faut, une seconde fois le Christ.

- Tu ne dois jamais réciter une prière dans laquelle se trouveraient les noms de Dieu, de Jésus, de Marie et des Saints.

- Jamais, je ne réciterai ces prières ; je supprimerai, certainement, l'église dans ce pays.

- Es-tu prêt à te mettre sous la protection de Satan Lucifer ?

- Oui, je suis prêt.

- Es-tu prêt à te livrer au mensonge, à l'hypocrisie, au vol, à l'adultère et aux profanations ?

- Oui, je suis prêt.

- Es-tu prêt à assassiner, à tuer et à faire des sacrifices humains ?

- Oui, je suis prêt à tout cela.

- Es-tu prêt à te vouer corps et âme à notre lumière, le puissant Satan, prince des démons ?

- Oui, je suis prêt.

- A présent, mets-toi à terre devant moi.

Il met ses pieds sur ma tête.

- Reçois maintenant Da Monzon, la force du mal, l'esprit de Satan Lucifer. Désormais, tu serviras le monde en semant la terreur et la misère. Tu verseras continuellement le sang humain pour alimenter l'esprit de tous les fils de la lumière.

Cette bénédiction me remplit, incroyablement, d'une certaine force.

- Maintenant, nous passons à une autre phase.

On lui remet unealebasse. Elle est remplie de sang humain.

- Prends-la et bois.

Après absorption complète, une grande joie s'empare de moi. Mes yeux s'ouvrent sur un monde invisible. Je vois lucifer arriver en compagnie de plusieurs démons.

- Da Monzon, félicitations pour le meilleur choix, je suis Lucifer. Le plus court chemin vers le bonheur, la prospérité. En m'accordant ta confiance, tu bénéficieras de beaucoup d'argent et des plaisirs de la vie. Oublie Dieu, ne pense jamais à lui. Ne prononce jamais le nom de la Vierge Marie, de Jésus et des Saints. Approche-toi de moi maintenant pour obtenir la bénédiction suprême.

Il fait couler du sang humain dans mes yeux, mes oreilles, ma bouche et ma poitrine.

- Bravo et merci mon fils. Continue de suivre les conseils de mon représentant Takoundi.

Aussitôt, il disparaît avec toute sa cour.

- Da Monzon, me dit Takoundi. Tu auras le pouvoir. Tu dirigeras ce pays. Tu seras acclamé et adulé. Malheureusement, il te reste une dernière étape. La plus importante.

- Laquelle ? dis-je surpris, impatient, contenant difficilement ma colère.

- Calme-toi.

- Je veux prendre rapidement le pouvoir, Takoundi. Tu me comprends, Takoundi. Le pouvoir, rien que le pouvoir. Rien ne doit et ne pourra m'arrêter sur le chemin du pouvoir. Le prince de ce monde m'a déjà béni, par conséquent aucun obstacle n'empêchera ma marche vers le pouvoir. Parle vite Takoundi, afin que j'exécute tes dernières volontés.

- Ecoute-moi bien. Afin de préparer les fétiches qui vont contribuer à faciliter ta prise du pouvoir tu dois absolument m'apporter les têtes de six personnes égorgées par toi-même. Ce détail est extrêmement important. En outre, j'exige le foie d'une septième personne, six têtes et un foie humain.

A ma grande surprise, je me retrouve sur le chemin de mon village. En principe, désormais rien ne doit plus me surprendre. Dans dix jours, je quitterai notre capitale régionale pour regagner la capitale politique et économique de

mon pays. Il me reste encore et seulement dix jours pour tuer sept humains. Où les trouver ? Comment les assassiner ?

A la maison, mon grand frère, l'instituteur, m'accueille triomphalement. Il revient d'un périple dans plusieurs pays africains. Il manifeste son désenchantement.

- Toute l'Afrique se ressemble. Dans tous les pays traversés, l'armée au pouvoir adopte le même comportement. Vous oubliez toujours au pouvoir que le peuple n'est pas constitué de soldats. Partout, où vous avez le pouvoir, votre politique désastreuse conduit le pays au chaos.

- Tu exagères, tu juges le pouvoir militaire à travers les articles de presse. Nous sommes plus intègres que les civils.

- L'armée connaît aussi la corruption. Désormais pour moi, la survie de l'Afrique réside dans un gouvernement démocratique unique pour l'Afrique. Les communautés économiques régionales ou continentales seront déficientes sans le regroupement politique. La politique avant l'économie. Formons déjà un seul gouvernement, un seul parlement pour un groupe de pays et tout ira mieux. Nos pays comptent chacun une faible population pour tenter l'aventure du développement. Regroupons-nous dans une entité politique. Regarde les Etats-Unis et l'URSS. Ce sont des Etats regroupés en un seul. Agissons comme eux. Nous deviendrons aussi puissants.

- Romain Gary a écrit que l'URSS et les USA c'est la même civilisation avec à ses deux extrémités, un choix différent des injustices.

La nuit, au clair de lune, je rejoins mes camarades. Nous marchons vers la place du marché où les jeunes filles s'amuse-nt.

Là, je découvre ma prétendue fiancée. Elle vient vers moi et me salue respectueusement. Ses seins soulèvent mon désir. Tout mon corps vibre. Je lui demande de m'accompagner dans la chambre d'un camarade. Elle n'hésite même pas. Je la déflore. Heureusement qu'il existe encore des vierges fiancées.

Lorsque épuisée, elle plonge dans un profond sommeil, je me lève lentement du lit en bois. En m'habillant, sans aucune toilette intime, au préalable je remarque une machette, je m'en empare. J'ouvre la porte brutalement et cours rapidement pour sortir du village. Eloigné de tous regards, je respire et aspire.

La pauvreté dans notre contrée s'intensifiant, les hommes voyagent beaucoup à pied. Le jour et la nuit. Caché derrière un buisson j'entends venir des hommes. Ils me dépassent sans me remarquer. Ils sont au nombre de quatre. Quatre hommes robustes. Il est une heure du matin. Je me mets à leur suite. Ils ne devinent même pas ma présence. J'écoute leur conversation.

- Les femmes me déçoivent de plus en plus.

- Ne parlons même pas de ces compagnes infidèles et menteuses.

- Hier Kodio a été surprise dans le lit conjugal avec son amant.

- Quelle a été l'attitude de son mari ?

- Il pardonne à sa femme. C'est un chrétien.

- C'est plutôt un pauvre type.

- Depuis la rupture de mes fiançailles j'ai décidé de me consacrer exclusivement à la recherche de l'argent.

- Et nous voilà sur la route menant au site diamantifère.

- S'il existe réellement des diamants en cet endroit.

- Moi, mon problème demeure les gendarmes. Comment déjouer la vigilance des gendarmes sans nous faire abattre ?

- Bof, ne craignons rien, Kangah a promis de nous aider.

- Le diamant l'a bien enrichi.

- De nombreuses maisons, des immeubles, des stations d'essence, des véhicules de transport.

- Six femmes pour lui seul.

- Je me demande pourquoi les riches courtisent constamment les femmes.

- C'est plutôt le contraire, les femmes courent toujours vers les riches. Attends de le devenir pour les connaître.

- Effectivement, l'argent attire les femmes.

- La femme est l'associé du diable, le diable est le maître de l'argent. Que voulez-vous qu'elle fasse ?

Tous éclatent de rire. Je m'apprête à souffler ma poudre dans leur direction quand je les entends entamer une discussion sur le pouvoir.

- Le danger, dans le pouvoir, c'est la solitude.

- Tu as dit la vérité, les souverains de ce monde sont solitaires.

- Ils ne peuvent se promener librement dans les rues comme nous.

- Hantés et habités par la crainte d'un assassinat.

- Surtout dans ces régimes militaires. Ils ne font que se tuer.

- Parvenus au pouvoir les militaires se croient au front.

- Chose bizarre, ceux de chez nous sont restés au pouvoir. Depuis dix ans.

- Personne ne veut prendre le pouvoir pour gérer le vide.

- La sécheresse, la misère, les maladies.

- Tous les maux habitent dans notre pays.

- Pourtant notre pays dispose de grandes richesses.

- Nous n'avons jamais vu la couleur de ce que rapportent nos richesses.

- Dans les comptes des hauts dignitaires.

- Tout cela prendra fin.

- Tout prend fin dans ce monde. Toi, vous, moi. Les moutons, les chiens, les rois, les ministres, les femmes. Tout le monde doit mourir. Quand je regarde les jeunes gens et jeunes filles danser sur la place publique du village je me dis : « Dans soixante ans, aucun d'eux ne vivra plus. » Tous ensevelis.

- La mort représente la plus grande douleur de ce monde.

- Elle nous rapproche de Dieu. Chaque jour, nous devrions avoir en esprit notre propre mort. Ainsi, nous comprendrions la grandeur de Dieu.

- Mon grand-père m'a dit que dans ce monde, d'après son expérience, seule la prière adressée à Dieu est importante. Tout le reste, selon lui, c'est-à-dire la recherche du pouvoir, de l'argent et des femmes est une perte de temps.

Enervé, je souffle la poudre magique neutralisante dans leur direction. Tous tombent évanouis. A l'aide de mon coupe-coupe, je tranche les têtes que je place dans le gros sac appartenant au plus jeune.

Maintenant, je dois me débarrasser des restes. Très rapidement, je découvre la pollution. Décidément, la chance m'entoure. Plongé dans mes pensées, je remarque un grand trou, certainement creusé par des cultivateurs espérant trouver de l'eau.

Un par un, je jette les corps amputés de leur tête, dans ce trou profond. Ainsi que leurs affaires. Fermer le trou dure longtemps tant il est grand et profond.

Ensuite, je coupe des herbes et des plantes que j'éparpille sur leur tombe. Enfin, j'élimine toute trace de sang répandue sur le chemin.

Il est 3 h 30 du matin quand je cache mon précieux colis et plonge dans la petite rivière environnante. Lorsque je retourne chez mon ami, il ronfle. Ma fiancée déjà partie. Rassuré, je regagne mon domicile, ma chambre où je retrouve mon grand-frère assis.

- Que fais-tu assis à cette heure grand-frère ?

- J'écris un roman.

- Un roman !

- Oui, toute mon ambition est de devenir écrivain. Depuis mon adolescence j'y pense et j'en rêve.

- Moi j'aime beaucoup lire. Je n'envisage, pourtant, nullement écrire un jour.

- Tu as tort Da Monzon. Ecrire c'est créer. Le créateur est un demi-dieu. En 1969, le ministre d'Etat français chargé des Affaires culturelles, Edmond Michelet, dans son discours d'ouverture au 36^e congrès du Pen-Club disait : « L'écrivain, c'est le balcon de l'aveugle, sans l'écrivain, le monde évoluerait vers la soumission et l'acquiescement, il enseigne la lucidité, la conscience, la méfiance et l'amour. »

- Quel est le titre de ton roman ?

- Tu fais bien de me poser la question, car j'ai l'embaras du choix entre trois titres.

- Cite-les, je vais t'aider.

- Le premier titre : « L'Amour confisqué », le second « L'Amour sans Dieu », le troisième « Mata ». A toi de choisir.

- Le titre que je préfère est « L'Amour sans Dieu ».

Au moment où il me résume son roman, je rêve déjà. Je me vois au pouvoir. Une phrase de Marcel Pagnol dans *Topaze* me revient constamment : « Erreur judiciaire, qui renforce mon autorité. Quand on doit diriger des enfants ou des hommes, il faut de temps en temps commettre une belle injustice, bien nette, bien criante : c'est ça qui leur en impose le plus. »

A seize heures, je suis réveillé par mes camarades. Une troupe militaire venait d'arriver au village. Je porte mes habits militaires et regagne la place politique où sont rangés deux camions. Je reconnais quelques soldats de ma promotion, je me présente au lieutenant, dirigeant le convoi. Il m'ordonne de le conduire chez le chef du village. En chemin, il m'oblige à l'informer sur les préférences politiques du chef de village et surtout des rumeurs circulant, dans cette

grande bourgade, sur le pouvoir. Je ne me suis pas fait prier pour l'induire en erreur.

Le chef, déjà prévenu, et son griot, à ma grande surprise font la courbette devant le lieutenant.

- Le combattant suprême a décidé d'exiler dans votre village un grand opposant politique. Vous avez sans doute, déjà, entendu parler de lui. Il s'agit du communiste Kabako Magloire. Il sera sous ta protection. Tous les jours, tu dois adresser aux autorités régionales un rapport détaillé sur lui. Si jamais Kabako prenait la liberté de quitter, disons de fuir ou de s'évader, tu serais fusillé sans aucun jugement.

- Mais....

- Tu n'as pas le droit de me parler, coupa le lieutenant. Tu dois tout simplement m'écouter, exécuter, sans jamais me poser de questions. Maintenant suivez-moi afin de prendre possession de votre détenu.

Des soldats descendent Kabako du véhicule. Amaigri, des menottes au bras, il sourit. La place publique est bondée de villageois curieux et calmes. Le chef, après avoir remercié le responsable suprême et l'armée pour l'honneur qui lui a été fait, s'en retourne chez lui avec son précieux prisonnier. Les camions militaires démarrent en trombe. Une pointe d'envie me surprend. J'aurais bien voulu les accompagner.

A son tour, pour des raisons nébuleuses, le chef du village confie Kabako à mon père. Notre chambre est la sienne. Pour sa première nuit, en notre compagnie, Kabako nous entretient de lui. Il fit des études de philosophie et de sciences politiques dans des universités orientales et occidentales. Depuis trois ans qu'il enseignait dans notre université nationale, Kabako n'a jamais cessé de dénoncer les carences du pouvoir. Son frère aîné, capitaine dans l'armée, est gardé en prison pour une tentative imaginaire de complot contre le régime. Lui-même figurait sur la liste du gouvernement des comploteurs, comme ministre de l'Education. Il y a trois jours, à l'aube, on vint l'arrêter devant sa femme et ses enfants. « Pour ne pas vous créer des ennuis je ne fuirai pas. Le pouvoir en Afrique, continue-t-il, est éphémère. Aujourd'hui, on vous exile. Demain, ce sont eux qui seront exilés et vous prendrez le pouvoir à leur place. Devant le pouvoir africain, il faut savoir garder la tête froide. »

Chaque fois, nous discutons longuement de la politique nationale et africaine. Nous écoutons beaucoup la radio. Moi,

en particulier. J'adore écouter nos cantatrices. Surtout celle qui chante « la méchanceté ».

*La méchanceté n'est pas bonne.
Elle n'est pas bonne entre les gens de la même famille.
La méchanceté n'est pas bonne entre les responsables.
La méchanceté n'est pas bonne entre les pays.
La méchanceté n'est pas bonne entre les femmes.
Hommes et femmes de ce pays.
Levons-nous, allons à la rencontre de la méchanceté.
Armons-nous de nos armes, de nos sagaies, de nos fusils.
Allons à la rencontre de la méchanceté.
Sans peur, sans crainte, gonflés d'orgueil.
Allons affronter, écraser, tuer la méchanceté.
Ainsi notre monde sera agréable, et doux à vivre.
La méchanceté n'est pas bonne.*

Cette nuit-là, quand j'éteins le poste de radio, il est minuit passé. Kabako et mon frère dorment, je sors de la chambre. Tout le village semble dormir. Aucun amoureux dans les rues. Déçu, je quitte le village, je marche dans la campagne, troublée par les cris d'insectes. Je ne tarde pas à entendre des voix humaines. Je me cache rapidement, derrière un arbre. Je les vois. Il s'agit d'un jeune paysan de mon village, je le connais. Ainsi que sa jeune compagne.

- Comme ils s'opposent à notre mariage, la fuite dans un pays étranger reste la seule solution pour notre éternelle union.

- Mon bien-aimé, moi, je ne fais que te suivre. Ta volonté est la mienne. Je t'appartiens comme le maître et son esclave. J'irai partout où tu me recommanderas de me rendre. Pour moi, toi seul...

Mon coupe-coupe tranche aussitôt sa tête portant une belle tresse. Le jeune homme tente de fuir. Je le rattrape. Il se jette à mes pieds et me supplie.

- Ne me tue pas. Mes parents, que tu connais d'ailleurs, sont vieux, je dois les assister.

- Pourtant, tu parlais de fuir à l'étranger.

- Rien que pour la tromper.

- Tu es un traître réellement.

- Pardonne-moi Da Monzon. Ne me tue pas, je suis disposé à être ton serviteur le restant de ma vie.

- Dis-moi, d'abord, pourquoi tu ne désires pas mourir maintenant.

- Tu sais bien que je suis célibataire. Je ne désire pas mourir sans avoir épousé une ou plusieurs femmes qui me donneront des enfants, je souhaite en avoir une vingtaine. Et comme je suis pauvre actuellement, j'aimerais avant de mourir connaître la richesse. Pour toutes ces raisons, laisse-moi encore en vie. Commençons par enterrer cette malheureuse.

- Que tu vas plutôt rejoindre dans l'au-delà.

Mon arme s'abat plusieurs fois sur sa petite tête d'hypocrite et de vicieux.

Après avoir enterré le reste des deux corps je transporte les deux têtes sanguinolentes au lieu où se trouvent déjà les quatre premières têtes. Tout cela terminé, je regagne le village, toujours endormi. Subitement, une idée me traverse l'esprit. Tout au bout du village, dans une mansarde vit le lépreux appelé Lari. Je cours vers lui, je me sens en pleine forme. Dans une semaine, nos activités physiques matinales vont reprendre. Depuis une vingtaine de jours, j'ai contracté de mauvaises habitudes pour mon corps. J'ai hâte de retourner au camp militaire. Quelques jours passés en compagnie des civils se révèlent toujours dangereux et négatifs. Ils sont fainéants, peureux, bavards et sensuels. Je comprends maintenant pourquoi nos frères en armes les traitent aussi durement. Les civils critiquent sévèrement l'armée. Toutefois, dès qu'un officier se présente, ils se couchent à terre. En signe de politesse. Les civils, des hypocrites, des menteurs, des éternels assistés.

Je neutralise, sans aucune difficulté, le lépreux Lapri, je le traîne une ou deux minutes avant de trouver comme par miracle une charrette. Lapri, bâillonné, ne se débat même pas. Il subit. Sur le chemin du village de Takoundi, je m'arrête au lieu de mes crânes. Je les dépose dans la charrette, ivre de joie. Et maintenant, à nous deux Takoundi.

Les assistants du sorcier m'accueillent joyeusement. Une danse ésotérique s'organise aussitôt autour du corps, maintenant inanimé, du lépreux et des six têtes disposées en rond. Je suis effrayé. Par le rythme et les chants.

Takoundi nous rejoint quelques longues heures après. Il me congratulate et m'invite à le suivre. Nous marchons à la même hauteur. Les autres, silencieux, portent les chargements

macabres. Nous pénétrons dans une case où se dresse une espèce d'autel qui reçoit le corps et les crânes. Takoundi fait un signe à ses assistants. Tous se jettent sur moi avec une brutalité sans pareille. Ils me déshabillent. Nu, ils m'éten-
dent à terre. A plat ventre.

Une cérémonie, que je ne vois pas, se déroule sur l'autel et sur moi. Après un quart d'heure, Takoundi me fait rele-
ver et me tend unealebasse. Elle contient un liquide. Un liquide rouge. Du sang ! le sang humain, je le consomme entièrement. Ensuite, deux assistants viennent déposer une grande bassine remplie aux trois quarts. Je suis lavé dans le sang humain.

Une goutte de sang est versée dans les yeux de Lapri. Il se réveille, Takoundi tape son tronc plusieurs fois et le foie du lépreux surgit ; je le mange cru. Une expérience amère et désagréable. On me pousse à prendre le corps de Lapri. Il vit toujours. Etonnant ! le lépreux me regarde, les yeux baignés de larmes. Je le transporte dans un autre endroit où une tombe avait déjà été creusée. Je l'enterre vivant. Point final.

Je me retrouve, à ma très grande surprise, dans mon vil-
lage et dans ma chambre. Je me sens trahi par Takoundi. Il a fait de moi un assassin. Et voilà qu'il me rejette comme un malpropre sans aucune déclaration d'assurance. L'assurance d'obtenir le pouvoir. Je pense avoir agi bêtement, pour faire plaisir à des gens qui voulaient sacrifier des hommes à leurs fétiches. En revanche, je me réjouis d'avoir échappé à la mort. Takoundi, le mystificateur et ses acolytes auraient pu me tuer. Maintenant, je suis impatient de retrouver la caserne. Plus que jamais, j'obéirai aveuglément à mes supérieurs, je gravirai, s'il plaît à Dieu, tous les échelons. Tant mieux si je ne deviens jamais officier. Adieu mes rêves de conquête du pouvoir. Vive le sommeil.

À midi, Kabako me réveille. Nous discutons de la litté-
rature. « J'ai lu ce matin le manuscrit de ton frère. Il est promis à un bel avenir en littérature.

- Ecrire me paraît difficile. Moi, je préfère lire.

- La lecture des bons auteurs exige de nombreux sacrifi-
ces et une grande disponibilité, la lecture abondante d'ouvra-
ges sérieux vous met le plus souvent au même niveau, sinon plus, que des gens sortis des universités et grandes écoles. Connais-tu de nombreux auteurs ?

- Plus de mille livres.
- En combien d'années ?
- En quatre ans. Renvoyé de l'école, je fréquentais tous les jours la bibliothèque communale. Chaque semaine, à la maison, je dévorais quatre ou six livres. Mes parents, pendant longtemps crurent que je devenais fou. Je disais à mon entourage que la lecture me récompenserait un jour. Aujourd'hui, la triste réalité me confond. J'ai pratiquement échoué dans la vie. Pour éviter le chômage je suis devenu un soldat de première classe.

- Quelle était ton ambition ?

- Devenir chef d'Etat. »

Kabako se tord de rire. Mon frère, informé de mon ambition, se moque très ironiquement de moi. Quant à mon père, il se roule par terre. Jamais une ambition n'a paru aussi démesurée. Des larmes coulent de mes yeux.

- Da Monzon, dit mon père, si tu veux connaître le bonheur et vivre dans la paix ne songe pas au pouvoir ni de près ni de loin. Etre au pouvoir, c'est vivre auprès d'un feu où tu finiras nécessairement par tomber.

- Prendre le pouvoir dans ce pays suppose au préalable des sacrifices humains, ajoute mon frère. Da Monzon, tel que je le connais, n'a pas et n'aura jamais le courage de se mettre sous la domination des forces démoniaques. Il ne connaît même pas le fétiche de la famille. En outre, son niveau scolaire demeure léger et sa culture superficielle.

- Le pouvoir n'exige pas de diplômes, affirme Kabako. L'histoire, d'hier et d'aujourd'hui, a démontré suffisamment que le pouvoir n'attire pas les intellectuels. Les gens instruits, intelligents, cultivés fuient le pouvoir comme la peste. Par contre, les idiots, les inhumains, les sadiques, les violents, les rusés, les démoniaques, les intrigants adorent diriger leurs semblables. Heureusement pour nous, Da Monzon ne porte pas ces germes. Il est très cultivé, intelligent. Jamais, il ne pourra se livrer aux servitudes du pouvoir même si l'armée est un cadre idéal pour la prise du pouvoir en Afrique.

- Moi, je suis attiré par le pouvoir rien que pour soulager mon peuple, je suis consterné de voir qu'une minorité privilégiée de militaires, avec une rapidité étonnante, s'est enrichie en se jetant, voraces tels des satrapes, sur une société déjà exsangue.

- Fais attention, Da Monzon menace mon père. Ne reparle

plus du pouvoir chez moi. Au risque de te voir expulsé pour toujours. Jamais, aucun de mes enfants, de mon vivant, ne doit jamais parcourir les allées du pouvoir, cet objet démoniaque.

Jusqu'au jour de mon départ pour la capitale régionale, je me confine dans la maison. Toute la journée, je me livre à ma passion jamais assouvie, la lecture. Mon frère possède une grande quantité de livres. A chaque instant, j'adresse une pensée de haine à Takoundi, le traître, le menteur, le diabolique.

CHAPITRE IV

Dans la capitale régionale, je m'évertue à rechercher la jeune fille enceinte. Je passe et repasse devant le bureau de poste. Sans succès. Je m'informe auprès du vendeur de journaux dont le kiosque ne comporte qu'un seul titre. Notre quotidien national. Il n'a pas remarqué cette fille. D'ailleurs, dit-il, elles sont nombreuses et irrégulières devant le bureau des P.T.T.

Notre départ pour la capitale étant reporté à dix-huit heures, j'ai largement le temps de me pavaner dans les rues et les ruelles. Je ne tarde pas à pénétrer dans le marché. Toujours grouillant et trépidant. Ce jour-là, il regorge de tomates. J'aime beaucoup les tomates, davantage pour leur couleur que pour leur goût et leurs propriétés nutritives. Je suis particulièrement surpris par l'élégance des femmes. Hormis les vendeuses, toutes les clientes portent des vêtements de valeur. Dans un pays en pleine crise économique et politique, les femmes, par la faute des hommes, chantent et dansent. N'est-ce pas là une autre illustration, contradictoire, de la fable de La Fontaine ? *La cigale et la fourmi*. Une fourmi dont le seul travail consiste à séduire le sexe masculin, prétendument appelé sexe fort.

Devant l'étalage des bouchers, je découvre avec consternation qu'on y vend de la viande de chien, de chat et d'âne. Curieusement, les clientes se bousculent pour en acheter. Curieux pays ! Mais où sont les moutons, les chèvres, les

bœufs ? Tous répondent : Emportés par la sécheresse. Celle qui sévit depuis dix ans. Depuis l'arrivée des militaires au pouvoir.

La quasi-totalité des boutiques du marché présentent des étagères vides. Les vendeurs écoutent la radio, du moins la musique, ils discutent entre eux et surtout regardent les belles femmes.

Dans ce grand marché, seul un commerçant arrogant et bedonnant possède un stock élevé, je regarde attentivement les deux rangées de femmes qui attendent d'être servies. J'en compte une centaine. Et toujours pas la femme enceinte.

Devant ce spectacle, j'incrimine encore, mais mentalement, le gouvernement. Que font-ils, tous ces dirigeants installés dans la capitale ? Ne reçoivent-ils pas les rapports de leurs représentants provinciaux ? Ah, quand viendra-t-il le jour où je prendrai le pouvoir ?

Enfin, j'arrive à l'endroit le plus célèbre du marché pour les hommes. La friperie. Un commerce très actif et rentable. Les clients s'arrachent des vêtements usés dont les vrais propriétaires, européens ou américains, sont morts depuis longtemps. Malheureusement aucun magasin de la ville ne procure de vêtements décents et pas chers à ces pauvres habitants. Et pourtant dans cette capitale provinciale il y a la plus grande usine textile du pays.

L'Afrique serait-elle maudite ? Je commence à croire sérieusement à cette malédiction de Noé contre son fils Cham. Au pouvoir, je jugerai mieux de cette légende colportée de siècle en siècle. La réalité pourtant nous oblige à y croire. L'Afrique régresse. Tous les autres continents progressent. Nous avons pourtant les hommes. Et les matières premières. Malheureusement, nos difficultés sont d'ordre mental.

Ecœuré, je quitte ce marché plein de contrastes. Au même moment, je vois trois belles femmes descendre d'un taxi, heureuses et épanouies, je les regarde se diriger vers le marché. Elles rient et elles chantent, je m'étonne. Le pays est dans l'agonie, et elles s'offrent le luxe de s'amuser au chevet du moribond. Les hommes pleurent, les femmes rigolent, le vrai contraste de ce pays.

Je reprends le chemin des bureaux de poste. Plusieurs faits me troublent. Plus que jamais l'envie de diriger ce pays m'habite. Au détour d'une ruelle empruntée par hasard, l'esprit étant ailleurs, je découvre celle que mon cœur, mes

sens recherchent activement depuis des semaines. A ce moment-là, il est quatorze heures. Sous un soleil éclatant elle dort. Assise derrière une table de fruits tropicaux, je la touche. Sur le bras. Elle sursaute.

- Tu m'as fait peur, Monsieur le Soldat. Que veux-tu acheter ? La papaye ou la mangue ?

Une fois de plus, je reste muet. Parce que je l'aime. Et devant une si belle créature, on doit se taire et contempler. Je comprends aussitôt pourquoi les femmes continuent de rire et nous, nous les hommes, de pleurer. Je suis tombé dans le piège. Car pour cette femme, je serais prêt et disposé à toutes les folies. Pourquoi la femme a-t-elle cette si grande puissance de séduction sur les hommes ?

- Ah, je te reconnais. L'autre jour, devant la poste, tu as eu le même comportement. Me regarder sans parler. Mais aujourd'hui, tu vas parler. Que veux-tu ? Que t'ai-je fait ? Pourquoi m'espionnes-tu ? Après avoir arrêté, torturé et peut-être assassiné mon père, vous voulez maintenant ma peau ? N'êtes-vous pas déjà heureux de ma radiation à vie de la fonction publique et privée du pays ?

- Qui vous ?

- L'armée !

- Toute l'armée ?

- Oui, toute l'armée. Voilà ce qu'elle a fait d'une institutrice !

- Tu es institutrice ?

- Je l'étais. Aujourd'hui, je vends des fruits et quelquefois des légumes. Pour subvenir à mes besoins les plus élémentaires, je suis devenue l'opprobre des militaires parce que mon père a été accusé d'un complot imaginaire.

- Et ta maman ?

- Elle est aveugle.

- Naturellement ?

- Ce serait trop beau. Ses yeux ont été brûlés par des soldats qu'elle avait injuriés lors de l'arrestation de son mari. Nous vivons chez notre grand-mère, la maman de mon père, dans des conditions très difficiles. Les cinq enfants de mon père, mes deux enfants.

- Tu as deux enfants ?

- Oui. Et le troisième dans trois mois.

- Et leur père ?

- Chacun a son père. Ils disparaissent tous avant la venue

de leur enfant. Puis-je les plaindre ? Eh bien non. Devant les difficultés de toutes sortes occasionnées par l'armée au pouvoir, les hommes deviennent lâches, peureux et traîtres.

- Moi je t'aime. Et pour tes beaux yeux je serais capable de prendre le pouvoir pour réduire ou supprimer les souffrances et aussi celles du peuple.

- Tu me fais rire, mon frère. Dans l'armée, vous ne pensez qu'à prendre le pouvoir. J'ignorais que souvent la femme est le prétexte d'un coup d'Etat. Pauvre pays, je vais bien, cette nuit, couchée sur ma natte.

Brusquement, je me vois entouré de mes compagnons de dortoir. Une dizaine. Tous heureux de me retrouver. Ils chantent mon nom. Je me débarrasse avec difficulté de leur étreinte. Quelques instants seulement pour connaître le nom de mon interlocutrice. Madia, me répond-elle, fièrement. En chemin, avec mes camarades, son image me domine et s'impose, je jure, intérieurement, de revenir dans quelques mois pour l'épouser.

En attendant l'heure du départ vers notre caserne dans la capitale, mes camarades m'entraînent vers un bistrot. Ils règlent la tournée. Rapidement ils se saoulent. J'ai du mal à contenir leurs débordements. Une fois de plus, notre image prend une autre déchirure. Les civils nous regardent avec mépris. Habités qu'ils sont à notre vulgarité. Le propriétaire du bistrot et quelques civils m'aident à plonger la tête de mes camarades dans une bassine d'eau. Peu à peu ils retrouvent leur sérénité mais par malheur ils ne restent pas bien loin de leur ébriété. Comme le dit souvent l'un de nos officiers, entre l'esprit d'un ivrogne et celui d'un militaire, c'est l'entente parfaite. Et quand un ivrogne dirige un pays, c'est la ruine, la désolation.

A dix-huit heures, tous les militaires exilés répondent à l'appel. L'officier chargé de nous reconduire vers la capitale monte sur la table, le regard hautain, il commence ainsi :

« Chers compagnons d'armes, je vous apprends tout d'abord que notre voyage est reporté à demain six heures gmt. Donc, ce soir, tout le monde, à part moi, évidemment, dormira à la belle étoile. Bref, voici ce que j'ai à vous dire de la part du comité militaire. Le complot dans lequel vous avez été indirectement mêlés a été entièrement déjoué, les responsables ont tous été arrêtés et fusillés sans procès. Nous avons voulu vous éloigner dans votre propre intérêt.

Maintenant que tout est réglé, vous allez regagner la capitale et votre camp. Désormais, ne faites plus le jeu de ceux qui sont jaloux de nos succès et qui sont obsédés par la prise du pouvoir. Nous déplorons l'attitude défaitiste de certains de nos frères d'armes égarés et ambitieux. Nos frères civils, eux, sont disciplinés, lâches et peureux. Ne pensons même pas à eux. Oublions les civils. Le guide suprême vous demande désormais de dénoncer tous les pêcheurs en eau trouble. Maintenant, passez à la cantine.

A la cantine, on nous sert de la purée de pommes de terre. Je suis triste. Mes camarades jubilent. Ils vont bientôt retrouver la capitale et ses prostituées. Et en jouir gratuitement. Par la force.

Sous la voûte éclairée, nous sommes couchés. Beaucoup dorment. Moi je reste éveillé, toujours obsédé par le visage de Madia. Je l'imagine couchée à mes côtés, je me lève et serre les poings, je veux réussir pour cette femme. Curieusement l'idée de prendre le pouvoir s'éloigne de moi. Maintenant mon évolution je la vois dans le cadre de l'armée. Je vais tenter de devenir un bon militaire, c'est-à-dire obéissant, discipliné, respectueux. Et si possible dénoncer, cafarder les autres afin de prendre rapidement des galons. Alors, je pourrai offrir une vraie vie de famille à Madia. Et c'est dans la perspective de la création d'une cellule familiale que je m'endors.

A six heures, les dix camions s'ébranlent vers la capitale. Aucun incident ne marque cette première journée. Au contraire, les enfants nous applaudissent, les parents nous regardent admiratifs.

A minuit, l'officier fait arrêter le convoi à proximité d'un village. Encore une nuit à la belle étoile. Mes voisins immédiats ronflent déjà. Moi je pense à Madia. Le supplice et la consolation de ma vie. Autour de notre camp de fortune, des chiens aboient. J'imagine leur dialogue.

- Es-tu fou ? Pourquoi m'appelles-tu Médor ?
- C'est ainsi que t'appelles ton maître. Tu es un chien.
- Comme toi d'ailleurs. Dis-moi qui sont tous ceux-là.
- Ce sont des militaires.
- Sont-ils différents des autres hommes ?
- Bien sûr, car ce sont les plus méchants.
- Tuent-ils les chiens comme nous ?
- Non, les militaires n'aiment pas les chiens. Ils n'en gar-

dent même pas chez eux. Les militaires préfèrent tuer leurs semblables humains. Ce sont des guerriers.

- Ils vont donc tuer nos maîtres ?

- Non imbécile. Ils vont sans doute vers la capitale pour prendre le pouvoir. Chaque mois des militaires chassent d'autres militaires. Depuis l'indépendance, leur nouveau travail consiste à s'emparer du pouvoir.

- Ceux-là n'ont pas l'air méchant.

- Pourquoi ?

- Depuis que nous parlons, ce qu'ils appellent aboyer, aucun ne s'est levé pour nous chasser.

- Tu dois avoir raison. Ce sont, certainement, des faux militaires.

Incontinent, je me lève et lance des cailloux sur ces deux chiens. Ils détalent en aboyant.

- Je t'avais bien dit, Tout Pass, qu'ils sont méchants.

- Je ne m'appelle pas Tout Pass.

- Dépêche-toi, cours plus vite ! Tu risques de prendre une balle dans le ventre.

La deuxième journée. Nous sommes conspués dans tous les villages traversés. Jusqu'à la sixième journée, les civils se moquent de l'armée. Aucun d'entre nous ne réagit. Devant cette impuissance de mes camarades, je me sens investi d'une grande mission : venger l'armée ! N'étais-je pas, depuis le début de ce voyage, le héros de cette troupe ? Tous mes compagnons d'armes m'adulent. On m'entoure d'une très grande affection. On me voue presque un culte. La science de Takoundi serait-elle en train d'agir ?

Au cours d'une escale technique dans un village, les huées s'amplifient. Je saute du camion et je cours vers un groupe d'adultes, je les sonne à coup de karaté et de kung-fu. Ils sont une vingtaine. Aucun ne résiste à mes coups. Certains sont grièvement blessés, d'autres, la plupart, détalent en criant : « Vive l'armée ! » Je suis acclamé et porté en triomphe par mes camarades. L'officier me congratule longuement.

Le voyage continue. Maintenant, au lieu des huées, nous entendons des coups de feu. Des maquisards ? Nos recherches demeurent vaines. Ils disparaissent comme par enchantement dans cette forêt clairsemée.

La septième nuit, à quelque huit cents kilomètres de la capitale, nous marquons un arrêt pour dormir. Je reste éveillé, je remarque que la sentinelle vacille et s'endort. Trois per-

sonnes surgissent dans le camp, l'arme au poing. Je sursaute. Elles tirent sur moi. Des balles m'atteignent. Ainsi que mes proches. Six militaires ne se réveilleront plus de leur sommeil. Tout le camp de se lever. Les tireurs se dispersent, je cours vers l'un d'eux. Je l'attrape rapidement. Et je l'étrangle. Un autre, certainement fâché, se retourne vers moi et tire. Je m'approche de lui. Un autre coup de feu m'atteint à la poitrine, je ne vacille même pas. Le maquisard prend peur. Il me tend son pistolet que je décharge sur lui. Il est mort. Deux de tués sur trois. Il nous reste à retrouver le troisième. Dans le village, auprès duquel nous campons cette nuit-là, j'exige du chef du village qu'il nous remette le troisième maquisard. Il nie le connaître. J'ordonne à certains de mes camarades de fouiller toutes les cases. Dans l'attente, je pose des questions au chef du village.

- Combien de femmes as-tu ?

Il ne répond pas. Je le gifle violemment. Alors, il me répond.

- J'ai neuf femmes.

- Voilà, les civils, des lâches et des peureux. Seule la force peut et doit les diriger, affirme l'officier. Je continue :

- Combien d'enfants as-tu ?

- Trente-deux.

- Dis-nous maintenant où se trouve le troisième tueur.

- Je vous dis que je ne le connais pas.

- Ok, je vais donc te castrer à sa place.

Je fais semblant de le déshabiller. Il pleure et s'agenouille devant moi.

- Ils ne sont pas trois seulement. Ils sont une dizaine de maquisards dans mon village. Sous la force de leurs armes, ils m'ont obligé à les laisser s'installer dans mon village. Et gare à moi si je les dénonce.

- Conduis-nous chez eux.

Ils habitent une très grande maison que mes camarades venaient de visiter sans succès. Le chef du village désigne sept personnes, les maquisards. Sans peine, je reconnais le troisième tireur. Sous mes ordres, ils sont mis en état d'arrestation. Sans aucun jugement, j'ordonne leur exécution sur la place publique. Je désigne des villageois qui, à l'aide des fusils de l'armée, tirent sur eux. L'inhumation se déroule rapidement dans une fosse commune, non loin d'une petite falaise. Je demande ensuite aux paysans de crier des slogans

favorables au régime. « Vive l'armée ! Vive le grand président ! A bas les traîtres ! Nous gagnerons ! »

Au moment où les camions démarrent, l'ensemble des villageois nous applaudit à tout rompre. J'entends des « Vive Da Monzon ! »

Mais je commence à sentir des malaises, je faiblis, la chaleur envahit tout mon organisme, je vomis, je m'évanouis. Je me réveille dans un hôpital de la capitale. Je suis installé dans une salle qui comprend dix lits. Huit se trouvent occupés par des malades. Ils me regardent avec une grande pitié. Pendant deux jours, je ne parle à personne.

Au bout du troisième jour, ma santé commence à s'améliorer rapidement. Mais je suis loin de la guérison. Désormais, je connais mes partenaires. Mon voisin de gauche est un instituteur. Dans la même rangée figurent un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères et un chauffeur. De l'autre côté se trouvent un commerçant, un comptable, un pêcheur, un élève de second cycle et un fonctionnaire du ministère de l'Agriculture. La plupart d'entre eux ne ressemblent pas à des malades. Ils ont des visages radieux et frais. Notamment l'instituteur et le fonctionnaire du ministère de l'Agriculture. Le pêcheur aussi. Chaque jour, il raconte ses exploits sous l'eau. Il affirme comprendre le langage des poissons. Il communique, selon lui, avec eux. Blessé par un caïman au cours d'une partie de pêche, il ne tarit pas d'éloges sur ses propres mérites.

Un dimanche matin, un malade est admis d'urgence à l'hôpital. On l'installe à mes côtés. L'infirmier de garde lui donne des comprimés au lieu de lui faire une piqûre. Devant la souffrance du malade qui râle sans cesse, l'instituteur se rend dans la salle de garde. « Venez vite, dit-il à l'infirmier qui assure la permanence, le malade se porte de plus en plus mal. Venez lui faire, au moins, deux injections.

- Ce n'est pas à vous de m'apprendre mon métier. Le malade a déjà pris des comprimés efficaces. S'il souffre en ce moment, c'est tout simplement parce que le médicament agit. Laissez-moi, je vous en prie, lire mon roman policier. »

Ces propos nous plongent dans la stupeur et la consternation.

- Tant qu'on ne leur donne pas de l'argent, ils ne s'occupent pas de vous, dit le pêcheur.

- C'est de l'inconscience caractérisée, dit pour sa part le fonctionnaire du ministère de l'Agriculture.

A midi, un changement intervient dans la permanence de garde. A la place de l'infirmier succède une infirmière qui ne repartira que le lundi matin. A notre requête l'infirmière nous toise, une haine farouche dans les yeux. « Je ne bouge pas de mon siège et je ne bougerai pas. Qu'il pleuve ou qu'il neige ! Le malade, selon mon collègue, a déjà bénéficié de soins intensifs. Je lis mon photoroman mais je dois également suivre la finale de la coupe d'Afrique sur le petit écran. Et je ne dois en manquer aucune péripétie. D'ailleurs, disparaissiez de ma vue. A cause de vous, je me vois contrainte, un dimanche après-midi, de venir au travail. J'aurais bien voulu me trouver en ce moment au stade ou à la maison. C'est encore mieux qu'ici, vos odeurs sont nauséabondes. Laissez-moi respirer. »

Le pire ! la nuit, elle abandonne son poste et se rend au cinéma, en compagnie d'un amant venu à sa recherche.

- Bon Dieu ! s'exclame un malade. Elle ose nous dire qu'elle se rend au cinéma.

- Pour moi, cette inconsciente n'est pas en faute. L'Etat ne fonctionne pas, voilà tout, s'énervent le fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères.

- Comment doit fonctionner l'Etat ? questionne l'élève.

- Le peuple doit prendre le pouvoir. Le peuple doit gouverner. Nous subissons une politique faite par l'élite pour l'élite. Or, le pays a besoin d'une politique différente. Une politique faite pour la masse et par la masse.

- Dans ce pays, les infirmiers n'hésitent pas à vendre les médicaments, affirme le comptable. A l'hôpital, les médicaments disparaissent et se retrouvent aux abords des marchés.

- Au moment où les malades meurent, notre corps médical s'installe au cinéma, ou sur les gradins d'un stade de football. Quelle belle profession pourtant que la carrière médicale ! dit l'instituteur.

- Pourtant on leur enseigne la conscience professionnelle, ajoute l'élève.

- O l'ironie du sort, reprend l'instituteur ! Le personnel du corps de la santé compte sans aucun doute les plus inconscients des agents de l'Etat.

- Ils ne savent certainement pas, eux qui ont fait des études médicales, que la santé est primordiale dans la vie d'un

homme. Des hommes sains construisent un pays fort, dit le fonctionnaire du ministère de l'Agriculture.

- La liberté est aussi nécessaire, complète l'instituteur.

- D'accord, la liberté aussi. Mais comment parler de la liberté quand votre santé décline et que la faim vous tenaille le ventre ?

- C'est fort possible, remarque le commerçant. Toutefois on ne doit jamais cesser de revendiquer sa liberté, même au bord de la tombe.

- Ce que je déplore chez nos infirmiers, intervient le pêcheur, ce sont leurs réponses brutales à nos demandes les plus innocentes. Ils ne possèdent aucun sens de la politesse envers les hommes les plus âgés. S'ils rencontrent mon deuxième fils, ils me regarderont avec moins de dédain. Je suis un malade mais pas un être repoussant.

- Quel métier exerce ton deuxième fils ? demande le commerçant.

- En voilà des questions ! Il est pêcheur comme moi. Tous mes fils le sont d'ailleurs. Comme moi, ils savent tous déjà communiquer avec les génies des eaux.

- Tu sais, reprend le commerçant, dans ce pays comme dans beaucoup d'autres de notre continent, on ne respecte que les pères qui ont des fils ministres.

- Les ministres ne sont-ils pas des hommes comme mes fils ?

- Il y a homme et homme, dit en rigolant le comptable.

- Peux-tu me faire la différence entre homme et homme ? s'énerve le pêcheur.

- Inutile. Un aveugle ferait cette différence.

- Autrefois nous ne serions pas venus dans un hôpital nous soumettre aux vexations de nos enfants. Nous serions restés au village où les guérisseurs soignent avec des plantes efficaces. Malheureusement, avec leur civilisation, il faut venir à l'hôpital où vous recevez le mépris et la haine. Triste civilisation, mauvais développement !

- Monsieur le commerçant, vous soulevez le problème de la pharmacopée. Je vous en remercie. Notre gouvernement doit obliger nos infirmiers à s'instruire auprès des guérisseurs afin de connaître les bienfaits de nos plantes. Les sommités de notre médecine doivent également retourner à cette école traditionnelle de la médecine afin d'en expliquer le bien-fondé dans les colloques et autres conférences. Mettre en pra-

tique cette médecine traditionnelle ne coupera pas l'homme noir de son milieu. Bien au contraire. Malheureusement nous subissons une politique d'élite, termine le fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, visiblement heureux de son intervention.

- Je me demande si nos responsables politiques connaissent l'existence des hôpitaux dans le pays. Malades, ils se rendent plutôt en Europe pour recevoir des soins, affirme l'instituteur avec ironie.

- Tu oublies d'ajouter : aux frais des contribuables, dit le commerçant.

- Aux frais des braves paysans et des pauvres travailleurs, complète l'instituteur.

- Un jour nous leur demanderons pour qui ces hôpitaux ont été construits, prédit l'élève.

- Autrefois, quand les Blancs étaient nos maîtres, tout marchait bien dans ce pays. Depuis leur départ, tout se dégrade. Jamais nous n'arriverons à la cheville des Blancs, rapporte le commerçant.

- Moi, j'ai la nostalgie du colonialisme, annonce le pêcheur. Malgré quelques brimades nous étions plus heureux qu'aujourd'hui. L'indépendance ne nous a rien apporté de bon. Le Blanc était juste. Le Noir est injuste. Pour obtenir un emploi, il faudrait appartenir à l'ethnie du recruteur. Le Blanc n'agissait pas ainsi. Tous les Noirs étaient égaux à ses yeux. Ah ! la belle époque coloniale. Si elle pouvait revenir je serais heureux.

- C'est terrible ! Nombreuses sont les personnes qui demandent et appellent de tout cœur le rétablissement du colonialisme, s'étonne l'instituteur.

- C'est vrai mon ami, les nostalgiques de l'époque coloniale se font de plus en plus nombreux, remarque le fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères.

- Quoi de plus normal, commente le chauffeur. Autrefois sous la colonisation aucun infirmier n'aurait osé s'absenter deux minutes, a fortiori se rendre au cinéma pendant sa garde. Le Blanc n'accepterait même pas, qu'au travail, ils lisent les journaux. Aujourd'hui, ils écoutent, à l'hôpital, les retransmissions des matchs de football, ils lisent des romans-photos ou vendent des médicaments.

- Durant la belle époque coloniale aucun médicament ne pouvait sortir frauduleusement de l'hôpital. Une comptabi-

lité rigoureuse était tenue. Le voleur pris se voyait condamné à des années d'emprisonnement. Aujourd'hui, nous assistons, impuissants, aux gaspillages avec détournements institutionnalisés. Notre administration paralysée, donc incapable, n'est pas dirigée. Nous découvrons chaque jour des fonctionnaires véreux, inspirés par leurs responsables, corrompus et corrupteurs, se fâche le commerçant.

- Je me demande encore et toujours ce qu'attendent les Blancs pour revenir nous passer la corde au cou, propose le chauffeur.

- Non, mes amis, s'énervé le fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères. Comment pouvez-vous souhaiter la reconquête coloniale ? Les choses sont simples et claires. Pour que les affaires marchent et mieux qu'à l'époque coloniale, il faut faire une révolution et remettre le pouvoir au peuple. La politique de masse devient inévitable pour effacer les injustices, le népotisme, le gâchis permanent, l'exploitation d'un homme par un autre.

Un profond râle arrête le fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères. Je regarde mon voisin. Et je dis : « Il est mort. » Le pêcheur, avec une agilité d'aigle saute de son lit pour s'approcher du défunt.

- Effectivement, il est mort.

Alors, tous nous disons : « Il est mort. »

Peu après arrivent l'infirmière de garde et son amant. Bras dessus, bras dessous, la bouche dans la bouche. Satisfaite de sa soirée, elle vient devant notre porte et nous regarde, comme un surveillant face à ses prisonniers. Elle se retourne, dit quelques mots aux oreilles de son amant. Et subitement chante pour nous ou son amant.

*Toi que j'aime
Ne reste pas si éloigné de moi
Viens dans mes bras
Caresse mes cheveux
Caresse mes seins
Caresse mes fesses
Tout mon être t'appartient
Viens chéri
Le lit est déjà prêt
J'y suis déjà étendue et nue
Je t'ouvre mes bras*

*Viens te plonger en moi
Cette nuit je te révélerai un secret
O chéri, mon doux chéri
Ne reste pas si éloigné de moi*

A la fin de ce refrain, le pêcheur, contenant mal sa colère, se place devant l'infirmière et lui annonce le décès du malade, négligé par le service de garde.

- Que voulez-vous que cela me fasse ? Il est mort, un point, un trait. Et surtout ne signalez pas mon absence. Pour le moment, laissez le cadavre dormir encore dans cette pièce. Demain matin, les garçons de salle le transporteront à la morgue.

Le matin, au moment de la visite du docteur, le fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères signale l'absence prolongée de l'infirmière au docteur nullement surpris. « Mon ami, que voulez-vous que je fasse ? » L'infirmière en question est la fille d'un membre du bureau politique apprécié par le grand timonier. Si jamais il me prenait l'envie de rédiger un simple rapport sur cette conduite inqualifiable, j'aurais des ennuis de toutes sortes. Or, moi j'ai une femme, une maîtresse et de nombreux enfants. Dans ma carrière, j'en ai vu de pires. Et je suis arrivé à la conclusion que pour vivre dans ce foutu pays, il ne faut rien voir, ne rien entendre et ne rien dire.

Le surlendemain, nous apprenons, à l'aube, grâce au transistor du fonctionnaire des Affaires étrangères, la mort, à l'étranger, d'un chef d'Etat africain dont la cruauté dépassait toute la limite. Dans tout l'hôpital, c'est une démonstration spontanée de réjouissance. Certains pleurent de joie. D'autres éclatent de rire. L'instituteur qui va de salle en salle réussit à rassembler une quarantaine de personnes. « Louons Dieu, dit-il, pour ses bienfaits. Il nous a délivrés du sanguinaire, du fils de Satan. Dieu l'avait prophétisé, par Isaïe, au chapitre 14. Il ouvre sa Bible à la couverture rouge, et lit le passage.

« Comment est-ce possible ? C'est la fin de l'oppression. Le Seigneur a brisé le pouvoir féroce, le bâton de tyran qui portait aux peuples des coups furieux et incessants, domptait rageusement les nations et les persécutait, sans la moindre retenue ; la terre tout entière a enfin trouvé le calme,

a éclaté en cris de joie, les arbres aussi se réjouissent de la fin du tyran ; les cyprès lui disent, avec les cèdres du Liban : « Depuis que tu es dans la tombe, on ne monte plus nous abattre. »

En bas, dans le monde des morts, on s'agite à cause de toi, tyran, en prévision de ta venue. Pour toi on réveille les ombres, tous ceux qui avaient été de grands chefs sur la terre, on fait lever de leur trône toutes les nations. Ils prennent tous la parole et te disent : « Toi aussi, te voilà sans forces, dans le même état que nous. »

Ton luxe a été jeté au fond du monde des morts, avec la musique de tes harpes, ton matelas, c'est la pourriture, et la couverture la vermine. Comment est-ce possible ? Te voilà tombé du haut du ciel, toi l'astre brillant du matin ! te voilà jeté à terre, toi le vainqueur des nations ! »

Tous à genoux, ils récitent le « Notre Père ». Curieusement je désire connaître la Bible. Toutefois, les propos du prophète Isaïe me révoltent. Dans cet hôpital, je prends, d'ores et déjà, la résolution d'exterminer un jour les chrétiens de ce pays où la Bible doit disparaître. Plein de haine et de colère, j'apostrophe l'instituteur :

- Ton Dieu laisse pourtant en vie et pour longtemps d'autres souverains, plus ou moins sanguinaires et des millions de riches.

- Jeune soldat, tu n'as encore rien compris. Comme il l'a inspiré à David dans le psaume 73 Dieu dit ceci :

« J'ai vu en effet ceux qui ont renié Dieu, j'ai vu que tout leur réussit, et j'ai envié ces insolents. Ces gens-là n'ont jamais d'ennuis, ils sont gros et gras, ils ne connaissent pas la peine des hommes ; les coups durs sont pour les autres, pas pour eux, ils portent l'arrogance.

Comme une décoration, la violence leur va comme un costume sur mesure. Ils ouvrent la bouche pour s'attaquer au ciel et leur langue n'épargne rien sur la terre. Ils déclarent : « Dieu ne peut rien remarquer. Comment peut-il savoir, celui qui est là-haut ? Regardez-les ces gens sans foi ni loi : Toujours à l'abri des ennuis, ils améliorent leur situation. En fait, tu les mets sur une pente glissante, tu les fais tomber dans un piège. Ah ! comme en peu de temps ils sont réduits à rien, finis, anéantis par une terreur soudaine !

Seigneur dès que tu entres en action ils se réduisent à rien comme les images d'un rêve lorsqu'on s'éveille ».

- Tout cela est écrit dans votre Bible.
- Bien sûr, soldat !

CHAPITRE V

Ma décision est irrévocable. Désormais, je dois combattre la Bible et ceux qui l'utilisent. A nous deux, l'Eglise ! et que je te détruise.

Durant tout mon séjour à l'hôpital, des camarades vinrent me voir régulièrement. Très souvent des officiers supérieurs de l'armée. Toujours avec des provisions de fruits et de cadeaux. De tous les camps militaires du pays un abondant courrier continue de me parvenir. Je suis devenu un héros. Par mon audace, mon courage et ma cruauté.

A la veille de ma sortie, un soir à dix-neuf heures trente minutes, arrive dans notre bloc le chef de l'Etat lui-même. Le général-président prévenu de mes exploits par ses camarades et aussi par la presse.

« Soldat de première classe Da Monzon, au nom des services rendus à la nation je vous fais à titre exceptionnel sergent-chef de notre armée nationale. » Il me remet ensuite les épaulettes avant de me féliciter longuement.

« Mon cher ami, continue-t-il, je vous exhorte aujourd'hui et demain à dénoncer et combattre les ennemis de la nation partout où ils seront et où ils se cacheront. Vous pourrez toujours compter sur mon soutien indéfectible. »

Une dernière poignée de mains, ainsi qu'aux autres malades et le président-général quitte l'hôpital sous les sirènes des voitures de la police et les acclamations frénétiques de

tout le corps de la santé et des centaines de malades. Beaucoup ont dû connaître la guérison.

Moi, je me vois, quelques instants après, entouré par une foule de malades. A commencer par ceux de ma salle. Grâce à moi, disent-ils, le président-général a bien voulu serrer leur main pour la première fois. Et tous de ne pas tarir d'éloges sur le chef de l'Etat. Surtout le fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères. Tous me félicitent de mon avancement exceptionnel. Certains, des vieux, me donnent leur bénédiction pour un prochain avancement.

Le lendemain, mon retour dans le camp est salué par des coups de fusils. Tous les militaires me congratulent. Je suis porté en triomphe. Et pourtant, je voudrais bien regagner mon dortoir pour ouvrir mon placard. Je n'y arrive pas. Les soldats bloquent toutes les issues. On n'entend que des « Da Monzon ! Da Monzon ! Da Monzon ! Da Monzon ! ».

Dans le cafouillage et le tumulte je remarque un soldat de deuxième classe qui passe une chaîne du Christ au cou. Je le gifle d'abord, avant de couper sa chaîne et de la jeter sous les applaudissements. Au même moment le commandant du camp réussit à m'approcher et me remet les clés de mon nouveau logement. Celui d'un sergent-chef. Mes camarades protestent. Pour la première fois, ils contestent une décision venant de l'état-major même. « Vous ne pouvez rien contre cette décision d'attribuer un logement à Da Monzon, qui a été promis personnellement par le général-président. Il a donc droit au logement d'un sergent-chef. Il ne peut plus rester dans le même dortoir que les premières et deuxième classes.

- D'accord mon commandant. Nous acceptons toutes les volontés de notre camarade président-général, travailleur infatigable et libérateur de notre peuple. Mais notre désir le plus cher demeure de voir Da Monzon passer au moins la nuit d'aujourd'hui avec nous.

- Tout dépendra de Da Monzon lui-même. »

J'accepte. Pas de sommeil cette nuit dans notre dortoir. J'explique, je raconte mille fois mon attitude dans le village où les maquisards nous ont attaqués. Je suis fréquemment interrompu et applaudi. Les « Vive Da Monzon ! » fusent de partout.

Le commandant l'a promis : pas d'exercices, ni de manœuvres pour le lendemain. Par conséquent nous pouvons

rester éveillés. A cinq heures, je commence un débat sur le rôle de l'armée dans les pays en voie de développement. Curieusement, tous se taisent. Personne ne souhaite parler. Je suis ébahi, surpris, déçu.

A huit heures du matin, je pénètre dans mon nouveau logement. Située à cent mètres de mon ancien dortoir, ma maison fait face au terrain de football, entre la cantine et le mess des officiers. Initialement elle servait aux officiers de passage dans la capitale. Devant la rareté de visiteurs, les officiers du camp en firent un endroit agréable pour des moments de plaisir.

Cette belle villa comprend quatre chambres à coucher, entièrement meublées. Je me retrouve avec un téléviseur en couleurs, une chaîne hi-fi et de nombreux disques. Pas de bibliothèque. Dans l'un des tiroirs de mon lit, je découvre une Bible « version Jérusalem nouvelle ». Ma première pensée est de la déchirer, la jeter ou la brûler. Une intuition me pousse à la garder, je la laisse à sa place.

Toute la journée, je reste couché, endormi. Le lendemain, mes nouvelles fonctions me sont attribuées. Désormais, je dirigerai un groupe de cinquante soldats. Précisément des camarades de dortoir. Des anciens camarades. Notre mission consistera à casser « le peuple dès qu'il se soulève ou se révolte contre le pouvoir ».

Quatre fois par semaine, nous suivons un entraînement de commando. Mes soldats, grandement motivés, m'entourent constamment et m'écoutent religieusement. Un seul fréquenté régulièrement le temple. Sous ma pression, il abandonne son culte. Il préfère encore me suivre que le Christ. Moi au moins, il me voit. Quant au Christ, on ne peut même affirmer qu'il a existé et s'il était vraiment le fils de Dieu ou un prophète. Aujourd'hui encore, dit-il, les propos contradictoires sur le Christ se développent régulièrement.

Pour son reniement, je fais de lui mon fidèle lieutenant, mon bras droit ; Jean-Christophe Houédou est, pour le moment, soldat de première classe.

Tous les officiers me craignent. Je ne sais trop pourquoi d'ailleurs. Je jouis d'une très grande liberté dans le camp. A part nos séances d'entraînement, je sors et je retourne au camp quand je veux sans aucune demande de permission. Au contraire, le lieutenant qui nous administre ne quitte

jamais le camp sans m'avertir et me demander de le remplacer.

Deux mois après mon hospitalisation, je rencontre, au cours d'une promenade devant la mairie, celle que j'aime. Madia. Elle me reconnaît, se jette dans mes bras et pleure sur mes épaules. « Je suis arrivée hier par avion. L'armée m'a fait venir de toute urgence pour constater le décès de mon père.

- Ton père est mort ?

- Ils ont tué mon père.

- De quoi est-il mort ?

- Je ne sais pas. Je n'ai vu que son visage, le reste du corps étant recouvert.

- A-t-il déjà été inhumé ?

- Ce matin même.

- Je te présente mes condoléances les plus attristées. Que fais-tu à présent ?

- Rien. J'attends la semaine prochaine pour retourner dans notre région et accoucher. Car j'arrive à terme.

- Ne restons pas là, dans la rue. Rendons-nous dans le café pour continuer notre conversation. »

Love is strange ! Je tiens Madia par la taille jusqu'au café où nous nous installons dans un endroit à l'écart du public.

- Où habites-tu ?

- Chez une amie.

- Es-tu bien là-bas ?

- Même mon amie n'est pas bien là-bas. Elle habite dans une petite pièce avec ses cinq enfants.

- Et ton mari ?

- Crois-tu qu'il en existe encore ?

- Bien sûr ! J'en suis un à prendre.

- Tu me fais rire. Ah, les hommes ! le pays, l'armée, le parti et les hommes, c'est trop pour nous les femmes.

- Dès ce soir, tu t'installeras chez moi. Allons prévenir ton amie.

Elle accepte, je découvre le domicile de son amie. Elle vit tout simplement dans la misère. Elle me supplie de lui trouver un soldat pour l'épouser.

- Dans ce pays, dit-elle, seuls les militaires sont heureux, vous ne manquez de rien. Si j'avais été un homme je serais devenu militaire.

Cette nuit-là, mon cœur a cessé de souffrir. Madia, à mes

côtés, dort paisiblement, je la contemple, je l'admire, je la vénère. J'embrasse ses doigts. Un moment, elle se réveille et s'étonne de me voir éveillé.

- Je suis atteint par le bonheur. Mes yeux refusent de se fermer. Je ne veux pas que cette nuit finisse. Je veux la retenir. Mon cœur souffrait, je cherchais l'herbe qui guérit. Tu viens de me guérir par ta simple présence dans ma chambre. Je suis un homme comblé. Tu es mon destin.

- Pourvu que ça dure !

Elle se rendort. Mes plans se précisent. Pour Madia. Elle ne repartira plus. Après son accouchement, je l'épouserai. J'adopterai également ses enfants.

A l'aube, elle se réveille définitivement. Après son bain, elle s'habille proprement et s'assoit au bord du lit.

- Da Monzon, tu n'as pas dormi. N'est-ce pas ?

- Non.

- Tu as tort.

- Pourquoi ?

- Demain, tu vas regretter d'avoir veillé un soir à cause de moi. Ce jour-là, tu seras dans les bras d'une autre. Tu resteras éveillé et tu répèteras les mêmes propos dont tu m'abreuves.

- Mais... tu...

- Regarde-moi, Da Monzon, je suis devenue grosse et laide. Je porte l'enfant d'un autre. Que peux-tu trouver de si attachant en moi ?

- Justement. Voilà le véritable amour qui résistera aux vicissitudes du temps. Aimer la femme d'un autre, grosse et enlaidie, c'est la meilleure preuve d'amour. Tu peux donc me faire confiance.

- Pourquoi pas te faire « confiture » ?

Cette remarque déclenche un rire fou chez elle comme chez moi.

Maintenant, je vis une vie de famille. Chaque matin, je quitte ma demeure sous les yeux de Madia. Quand je reviens à midi ou le soir, je la retrouve épuisée mais heureuse. A l'approche de son accouchement, la vieille épouse d'un adjudant-chef passe toutes ses journées en compagnie de ma bien-aimée.

Ce matin-là, les enseignants du second degré tiennent la clôture de leur congrès annuel. Depuis trois jours que durait le congrès, ils ne faisaient que s'attaquer au gouvernement,

au comité militaire et déplorer leur situation matérielle défavorable. Pourtant au dernier conseil des ministres, leurs délégués avaient reçu des ordres formels : les enseignants ne discuteraient que des problèmes strictement pédagogiques et proclameraient leur indéfectible attachement au parti, au comité militaire et au gouvernement. Ils refusèrent d'obtempérer.

A la clôture de leur congrès donc, les enseignants prirent la décision de faire une grève à la rentrée des congés de Pâques. Pour protester contre leur condition de vie misérable et la malversation des dirigeants du pays. En particulier, six personnes qui, selon les enseignants, se partagent les devises du pays.

A la fin du congrès, rendus euphoriques par leur verbalisme, les enseignants improvisent un défilé dans les rues en prononçant des slogans hostiles aux militaires et au gouvernement.

Devant l'agitation et à ma grande surprise, le président-général m'appelle au téléphone. Je suis chargé de rétablir l'ordre. Et surtout je suis seul responsable de tous mes actes et de toutes mes décisions. Aussitôt, je rassemble mes cinquante « casseurs » et deux cents autres soldats choisis dans notre camp militaire.

Nous rencontrons les enseignants devant le ministère de la Justice. En moins de cinq minutes seulement, ils sont encerclés. Armés de nos fusils, de nos mitrailleuses, et de nos gaz lacrymogènes. A ce moment-là nos visages paraissent sinistres. Les clameurs baissent chez les enseignants pris de peur. D'une voix forte, je les prie de monter dans nos camions. « Le premier qui tente de s'évader, je l'abats aussitôt. »

Devant une assistance médusée, ébahie et peut-être déçue, ces quelque deux cents enseignants montent dans nos véhicules. A leur arrivée au camp militaire, je les fais tous descendre sur le stade de football.

Quand leur ministre, appelé par mes soins, arrive, je commence alors à m'entretenir avec eux. Tous déplorent leur situation matérielle défavorable et exigent du gouvernement une augmentation de 25 % sur leur salaire net. Devenu plus courageux, par ma disponibilité à leur égard, leur secrétaire général demande la démission du gouvernement et la mise en état d'arrestation de quelques ministres notoirement connus pour leurs malversations. En l'occurrence le ministre de

l'Education nationale présent. Chaque revendication bénéficie d'un applaudissement nourri suivi de huées contre le pouvoir. Un autre enseignant, follement acclamé, propose, dès demain, une collégialité martiale pour diriger le pays dans un délai maximum de six mois « en attendant des élections démocratiques réservées uniquement aux civils. La place des militaires se trouve dans la caserne ». Longs applaudissements.

C'est alors que j'aperçois, à ma fenêtre, Madia. Elle suit avec une très grande attention les propos des uns et des autres. A mon tour, je sors de ma léthargie, je me montre arrogant à leur endroit. Je distribue des gifles. Toute la nuit, je les fais maintenir à genoux, et à jeun. Durant ces heures de souffrance et de privation, ils chantèrent le refrain d'un griot interdit sur nos antennes, deux ans après l'arrivée du président-général.

*Dans la vie
Aucun roi
Aucun chef
N'a été éternel
Tôt ou tard
Il meurt
Beaucoup de chefs
Ont menti, volé, torturé.
Aujourd'hui, où sont-ils ?
Ils sont morts
Ils n'étaient pas éternels
Comme ils l'avaient cru
Devant notre brève existence
Mes frères et mes amis
Faites le bien et non le mal
Car vous n'êtes pas éternels
Soyez éternellement bons
Justes et francs.*

Durant toute cette nuit, Madia me supplia de ne pas me rendre sur le stade de football pour fusiller l'un des enseignants.

« Da Monzon, pense à moi. Si tu m'aimes réellement, digère ta violence. »

Je comprends, alors, tout le danger que représente la femme pour une âme forte, l'homme vit de contradictions.

Je suis un homme, donc je vis de contradictions permanentes. L'amour et la haine cohabitent en moi. L'amour pour Madia. La haine pour ces apatrides.

Néanmoins, le matin, je donne des ordres pour qu'on tonde régulièrement les enseignants. Au soleil, les crânes tondu de ces enseignants arrogants luisent.

Ensuite, à l'aide de fouets achetés au marché, nous frappons durement tous ces professeurs devenus laids. Je me distingue particulièrement par ma grande violence. Je ne me contente pas de fouet, mais aussi de poings sur les visages, et de coups de pieds dans les bas-ventres. Au moment où je m'apprête à les mettre en tenue d'Adam, ils acceptent mes conditions.

Dans le journal radiophonique de midi, tout le pays, étonné, écoute les enseignants chanter de leur plus belle voix l'hymne national : *La justice*. Plusieurs parmi eux, au nom de leurs camarades, avouent leur faute et implorent la clémence du « responsable suprême, du guide éclairé, du grand timonier, du père de la nation ».

Dans le dernier bulletin d'information, c'est au tour du chef de l'Etat, le président-général, de s'adresser à son peuple. Le grand timonier, « toujours tolérant et disponible » accorde sa clémence aux grévistes : « Peuples khadogolais, priez pour le guide afin que Dieu nous le garde longtemps, très longtemps dans l'intérêt supérieur de la nation », conclut le journaliste présentant, cette nuit-là, le dernier bulletin d'information.

Deux jours après la soumission humiliante des enseignants, le chef de l'Etat arrive dans notre camp militaire. Nous sommes surpris. Nous nous rassemblons, tous autour du drapeau national.

« Je félicite, commence-t-il, le camp Chaka pour son ardeur au combat contre les ennemis du peuple. Je viens spécialement ici, aujourd'hui, pour remettre les galons de lieutenant à votre et à notre Da Monzon. »

Une scène indescriptible s'ensuit. Le président-général réussit difficilement à me remettre mes épaulettes. Mes camarades me congratulent, me portent en triomphe, visiblement heureux. Moi je demeure triste. Les enseignants, preuves à l'appui, m'ont révélé beaucoup d'anomalies dans la gestion de nos dirigeants. L'armée au pouvoir, ce n'est plus la honte, c'est tout simplement l'apocalypse. D'ailleurs, s'il est facile

de passer, en quelques mois, soldat de deuxième classe à lieutenant, cela signifie tout simplement que quelque chose ne va pas dans ce pays.

Très tard, je regagne ma chambre, réception oblige ! Madia informée par Jean-Christophe Houedou me congratule et m'embrasse longuement. Elle pénètre difficilement ma retenue devant cette promotion. Devant mes remarques et mon mécontentement, Madia éclate de rire.

- Tu as de la chance mon petit. Tu es un privilégié. Profite de la situation. Fais comme les autres.

- C'est-à-dire ?

- Faire comme les autres signifie voler, mentir. Mon amour, enrichis-toi comme les autres. On ne vit qu'une seule fois.

Une semaine après la révolte des enseignants, les étudiants manifestent à leur tour, comme d'habitude. Cette fois-ci, manipulés par Karfa dont la popularité croît rapidement dans les collèges, lycées, grandes écoles et universités. Après son échec avec les professeurs qu'il poussait à la révolte contre le pouvoir, selon les enquêteurs de la police, Karfa préfère maintenant s'engager avec les étudiants, âmes naïves et tourmentées.

Pourtant nos étudiants vivent dans des conditions matérielles acceptables. Surtout comparés aux autres campus du continent. Depuis l'arrivée au pouvoir du général-président, la bourse a été relevée. Les coûts de leur logement et de leurs repas ont baissé. Rien ne leur manque, par conséquent ils s'ennuient.

Une grève illimitée est décidée et suivie par le mouvement des étudiants. Tous les étudiants refusent de participer aux cours. Quel régal pour les professeurs ! Ils pensent ainsi tenir leur revanche.

Dans leur principale revendication, les étudiants demandent au gouvernement l'envoi au front, en Afrique australe, des soldats de l'armée nationale et de certains étudiants volontaires. Pour lutter contre le régime fasciste de l'Afrique du Sud, ce cancer de l'Afrique. Dans leurs tracts, ils critiquent notre armée « cantonnée dans ses casernes, inactive et consommatrice ». Nous sommes qualifiés d'inconscients, de brutaux et d'incultes.

Une fois de plus, le général-président me prie de me rendre sur le campus pour « bouffer » de l'étudiant. En cas de

« victoire complète et totale », il me promet le grade de capitaine. En soldat obéissant, j'accepte la mission que me confient mes supérieurs. Je réunis mon groupe de « casseurs » et trois cents autres soldats.

Sur la route menant à l'université ma conscience m'interpelle, je réfléchis, je me trouve bête et méchant. Pourquoi me comporter en idiot, en véritable animal ? Rapidement, je découvre une réponse. Je ne casserai pas d'étudiants.

Pourtant dès notre arrivée au campus, des étudiants commencent à détalier et à se cacher. Une cinquantaine nous regardent descendre de nos véhicules, disposés pour le combat. Je marche paisiblement vers eux. Ils me reconnaissent.

- Da Monzon, tu ne nous fais pas peur, dit un étudiant portant un tee-shirt d'une université américaine.

- Nous ne sommes pas les enseignants, ajoute une jeune fille en jogging, belle et agressive.

- Je ne viens pas vous brutaliser mais vous caresser. Je veux donc discuter avec vous. Demandez à vos camarades de revenir.

Les peureux, peu confiants, reviennent lentement et tardivement vers le lieu retenu pour notre rencontre. Dans un grand amphithéâtre, je prends la place du professeur. Je regarde tous ces étudiants craintifs. Je reconnais plusieurs camarades de l'école primaire et des anciens amis de quartier.

Les étudiants parlent. Je les écoute. Tous reprennent le même refrain : L'armée doit se rendre sur le front où les forces du mal combattent nos frères. Notre pays doit donner l'exemple. Plus d'une centaine se déclarent volontaires pour le maquis en Afrique du Sud et en Namibie. A mon tour, je me lève pour répondre à leurs doléances de se rendre en Afrique australe.

« Je vous comprends chers camarades étudiants, dignes fils du pays (applaudissements), la lutte contre ceux qui dominent encore une partie de l'Afrique est du ressort de l'organisme de l'unité africaine (protestations). Soyez patients, très bientôt, j'établirai moi-même un plan de guerre (applaudissements) contre les forces du mal qui oublient que l'Afrique est une et indivisible (applaudissements). Dans quelques semaines seulement. Je vous le promets fermement, vous démontrerez sur les champs de bataille que vous êtes les dignes fils et les illustres descendants des Behazin, Koumi Diose, Chaka, Ba Bemba, Samory Touré, Lumumba et tant

d'autres qui ont versé leur sang pour la liberté de l'Afrique noire (longs applaudissements frénétiques). » Quelle explosion de joie ! Filles et garçons dansent, chantent et crient des slogans. La démagogie restera toujours payante, je lance des slogans favorables à notre armée, je suis suivi. Le calme revenu, j'ouvre une liste pour ceux qui dans quelques semaines iront rejoindre les combattants de l'ANC dans les maquis en Afrique australe. Quelle ruée vers l'estrade ! Nous contenons difficilement les volontaires. Pourtant nombreux étudiants demeurent à leur place, d'autres sortent. En moins d'une heure, trois cent dix-neuf étudiants figurent sur notre liste. « Maintenant camarades et amis étudiants, je vous demande de reprendre les cours. » Tous se lèvent et applaudissent pour approuver ma proposition.

- Je vous remercie. Dans une semaine, nous nous retrouverons pour acheminer les cinquante premiers de la liste vers Prétoria pour commencer la guérilla urbaine (applaudissements).

« Vive Da Monzon ! » crie un étudiant.

Et tous de reprendre : « Vive Da Monzon ! »

Jusqu'à ma jeep, les étudiants me pressent. Tous désirent me saluer, me serrer la main. J'entends ces phrases : « Notre armée a besoin d'éléments comme toi », « Tu es la fierté du pays », « Tu es notre conscience », « Le pays n'attend que toi », « Regarde autour de toi Da Monzon, le peuple souffre. Sauve-le. »

Informé par ses services secrets, le président-général me manifeste son mécontentement au téléphone. Il décide de s'occuper personnellement des étudiants qui méritent une sévère correction. Mon groupe contient difficilement sa colère contre le président-général accusé d'ingrat. Je tempère la colère des cinquante militaires déchaînés.

Il est vingt-trois heures cinquante quand je regagne ma chambre où je retrouve Madia pleurant.

- Pourquoi pleures-tu ma chérie ?

- Si j'étais ta chérie, tu ne m'aurais pas négligée comme tu le fais depuis ma venue sous ton toit.

- Qu'insinues-tu ?

- Je suis dans ton lit toutes les nuits jusqu'au matin et tu ne me considères pas comme une femme. Tu ne me caresses pas. Tu ne m'embrasses pas. Tu ne me fais même pas l'amour.

- Mais ton état !
- Quel état ! Tu devrais savoir que la femme, à quelques heures de son accouchement, bien avant de rentrer en patrimon, peut subir des rapports sexuels.
- Tu exagères !
- Oui, je comprends. Tu en aimes une autre. Moi je suis laide et non rentable.
- Non, ma chérie, mon unique amour. Tu es la seule dans mon cœur et dans mon corps.
- Tu ne pourras pas m'affirmer qu'à ton âge tu ne pratiques pas de rapports sexuels.
- C'est le cadet de mes soucis.
- Tu n'es pas normal.
- Je suis normal.
- Alors, démontre-le.

Devant ma passivité, Madia pleure abondamment, je tente de sécher ses larmes, elle me repousse. Son foulard tombe, je découvre ses beaux cheveux. Alors mon désir s'éveille. Chez la femme, j'apprécie avant tout les cheveux. Ceux de Madia me réjouissent et me font jouir. Je couvre sa joue de baisers. Quand j'arrive à sa bouche, elle ôte son pagne et le jette sur la moquette. Je découvre un ventre vraiment gros et des seins tombants. Face au corps d'une autre femme, j'aurais vomi. Mais c'est Madia. Je suis heureux de la vue de ces seins, de ce ventre. Elle m'attire vers son sexe. Très vite, je rentre au paradis.

Le lendemain, je lis dans la presse que la grève continue à l'université. Des étudiants pénètrent, au même moment, chez moi. Pour eux, surpris également, il s'agit d'une provocation du gouvernement. Effectivement, à midi, cinq cents soldats du camp N'Krumah sont envoyés sur le campus. Ils se singularisent par leur brutalité. Des centaines d'étudiants sont blessés. Sept d'entre eux sont tués.

Avant le crépuscule, aucun étudiant ne se trouve plus au campus. Tous ont pris la fuite pour échapper à la mort. Le soir, le gouvernement publie un communiqué triomphaliste. La grève des étudiants est brisée, après celle des enseignants. L'université est fermée jusqu'à nouvel ordre.

Cette même nuit, les étudiants se retrouvent dans différents quartiers de la ville où ils tiennent des meetings. La révolte gronde dans tous les quartiers populaires. Le ministre de la Défense me charge de protéger, avec mon groupe,

le quartier résidentiel où habitent tous les dignitaires du comité, du parti, et du gouvernement. J'obéis. De notre position nous parviennent les clameurs de la ville. Nous regardons, impuissants, les feux se répandre un peu partout. Les étudiants, assistés par les chômeurs, brûlent certaines maisons et toutes les voitures de luxe sur leur passage.

A vingt-trois heures, à la radio, le gouvernement diffuse un communiqué important. Tous les étudiants et chômeurs doivent impérativement regagner leur domicile. L'armée et la police viennent de recevoir l'ordre de tirer sur tous les fauteurs de trouble.

Ce communiqué galvanise plutôt les étudiants et leurs sympathisants. Toute la nuit, ils parcourent les rues de la ville, en plusieurs groupes, proclamant des slogans hostiles au gouvernement et surtout à l'Armée. Pourtant plus d'un millier d'étudiants veillent, au même moment, les corps des tués dont l'inhumation est fixée pour le lendemain.

Et ce matin-là, dès l'aube, mon groupe et moi encerclons le cimetière sous les ordres de nos supérieurs.

Le cortège funèbre n'arrive qu'à 12 heures ; la foule s'étend sur plus de six kilomètres. J'ai l'impression de voir marcher toute la ville vers le cimetière. Les chants hostiles à l'armée sont repris avec une grande ferveur.

Une dizaine d'oraisons funèbres ou plutôt des discours violents sont prononcés contre les militaires et le gouvernement. Les applaudissements crépitent à toutes les phrases. A 15 heures, les corps sont enfin ensevelis sous les cris de : « Nous nous vengerons ! »

A la sortie du cimetière les étudiants et leurs sympathisants subissent des coups de fusils et des tirs de mitrailleuses. C'est la débandade dans le cimetière. Je vois les hommes et les femmes mourir à une cadence infernale. Surpris, je tente de joindre le commandant du camp N'Krumah. Obsédé par sa tuerie, il me répond sans me regarder : « J'ai reçu l'ordre, dit-il, du président-général de tirer sur les étudiants dès leur sortie du cimetière. Et nous devons les poursuivre à travers toute la ville. Devant ces énerguènes, l'armée doit démontrer sa force, sa cohésion. Da Monzon, ordonne à ta troupe de tirer sur la foule. La République militaire ne doit pas chanceler. »

Au contraire, je demande à ma troupe de regagner le

camp Chaka. Nous ne voulons pas de près ou de loin participer à ce carnage.

Arrivé chez moi, je constate l'absence de Madia. Un messager m'apprend qu'elle se trouve, depuis l'aube, à la maternité, je m'y rends aussitôt, je retrouve une femme heureuse. Madia, qui a 10 heures, a accouché d'un enfant de sexe masculin. Je la prends dans mes bras, très enchanté. Des larmes me coulent des yeux. Il faut que cet enfant vive dans un pays prospère, juste et industrialisé. Son avenir m'appartient, je dois l'assurer. Dix ans, ça suffit. Madia pleure aussi, la femme de l'adjudant devant tant d'émotion verse des larmes.

Quand je quitte la maternité, je regarde ma montre. Il est 6 heures 45 minutes.

CHAPITRE VI

A vingt heures, je rassemble mon groupe. Une fois de plus, le pouvoir exige notre mobilisation et notre disponibilité à intervenir contre les fauteurs de trouble. « Tuez partout et n'importe qui s'il vous semble que les manifestants désirent la chute de la Quatrième République. » Ce message du chef de l'Etat, adressé personnellement à ma modeste personne, me remplit de confiance. Oui, je vais re-tuer.

Nous restons dans le grand réfectoire, prêts à intervenir dès le premier appel. Profitant d'une discussion passionnée sur le football, je me rends discrètement chez moi. Afin de lire quelques journaux locaux. Toujours les mêmes propos dithyrambiques à l'endroit du chef de l'Etat. Une contre-vérité des événements.

Je ne tarde pas, réellement épuisé, à dormir. Dans mon sommeil m'apparaissent Takoundi et Satan. Ils me poussent à la révolte.

- *Takoundi* : Voilà venu le moment tant attendu Da Monzon.

- *Satan* : Ce moment pour lequel tu as sacrifié des hommes pour moi.

- *Takoundi* : Da Monzon, écoute les pleurs des mères de famille, lève-toi pour venger ceux qui ont été fauchés par les balles et dont les cadavres pourrissent au sol.

- *Satan* : Rien ne pourra t'empêcher de prendre le pouvoir. Tu as toute ma bénédiction et ma protection.

- *Takoundi* : Le peuple pleure ses enfants. Il attend sa vengeance.

- *Satan* : Cette nuit encore des milliers de Khadogolais m'ont supplié de délivrer leur pays des griffes de ce pouvoir dominé par l'Eglise.

- *Takoundi* : Et nous t'avons sous le bras pour délivrer ce pays.

- *Satan* : Le sang appelle le sang. La puissance ne s'acquiert que par le sang. Tu as versé le sang de plusieurs personnes pour me faire plaisir. Je t'accorde le désir de ton cœur.

- *Takoundi* : Tu nous a sollicités pour le pouvoir. Aujourd'hui, le pouvoir vient vers toi. Prends-le, n'aie pas peur.

- *Satan* : Au pouvoir, par ma volonté et par ma puissance, tu m'accorderas encore davantage de sang.

- *Takoundi* : Ta durée au pouvoir dépendra du nombre de personnes que tu sacrifieras tous les mois.

- *Satan* : Oui, Da Monzon, Takoundi ne dit que la vérité. Tu as déjà signé un pacte avec moi. J'aurai besoin de sang humain tous les mois. Rien que du sang humain. N'oublie jamais de le verser tous les mois. Publiquement ou discrètement.

- *Takoundi* : Dans la première semaine de ton règne tu dois sacrifier trois soldats.

- *Satan* : Un du Nord. Un du Centre. Un du Sud.

- *Takoundi* : Tu dois les enterrer vivants devant ta maison.

- *Satan* : Da Monzon, n'habite surtout jamais le Palais. Tu peux y travailler, mais ne l'habite jamais.

- *Takoundi* : Le président-général a été des nôtres. Mais il s'est trompé de chemin, victime des femmes.

- *Satan* : Ces femmes qui sont pourtant mes plus sûres alliées.

- *Takoundi* : Malheureusement, le président-général avait des rapports sexuels les jeudis soirs avec des femmes.

- *Satan* : Et bien souvent même avec les femmes mariées. Bien sûr que ce n'est pas un péché. Mais le jeudi soir doit être consacré à la diablesse. Cette nuit-là, mes fils doivent passer la nuit en compagnie de celle que j'ai choisie pour eux.

- *Takoundi* : La tromper deux fois seulement équivaut à signer son arrêt de mort.

- *Satan* : Il est l'heure de me venger.

- *Takoundi* : Voici venue l'heure de prendre le pouvoir, Da Monzon.

- *Satan* : Da Monzon, je t'ordonne. Lève-toi et va prendre le pouvoir.

Je me lève en sursaut. Je regarde ma montre. Il est 1 heure 10 du matin. Je lave mon visage et je regagne le réfectoire où attendent des soldats somnolents. Seul Jean-Christophe Houédou résiste. Enervé, il m'apostrophe. Où le pouvoir nous demande-t-il de nous rendre ? Qui sont ceux que nous devons tuer cette nuit ?

Je réveille mon commando en tapant sur les tables.

« Réveillez-vous, j'ai une communication très importante à vous livrer.

- Nous ne dormons pas, Da Monzon. Nous rêvons.

- Nous rêvons à un autre pays.

- Plus juste.

- Ecoutez-moi.

- Nous t'écoutons.

- Eh bien, les pleurs des mamans retentissent encore dans mes oreilles. Ils m'empêchent constamment de bien dormir. Je désire maintenant les sécher. Or, le président-général veut continuer à les faire couler, encore plus abondamment, je n'ai qu'un seul choix. Nous n'avons qu'un seul choix, éliminer le président-général et son groupe. Maintenant, nous partons exécuter un coup d'Etat militaire. »

Tous sautent de joie. Un brouhaha indescriptible remplit le réfectoire. Certains pleurent. D'autres dansent. Tout ce vacarme réveille des soldats couchés dans les dortoirs. Réveillés par la clameur, ils viennent en courant vers le réfectoire. Informés, remplis de joie, ils se roulent à terre.

- Ce n'est pas possible !

- Ce n'est pas vrai !

- Nous allons prendre le pouvoir.

- Ah, que l'attente a été longue !

- Vive Da Monzon !

- Tu es un Dieu.

- Enfin, le peuple sera vengé.

- Vive Da Monzon !

- Vive la véritable Armée nationale !

Avant deux heures du matin, tous les soldats, caporaux et sous-officiers me font acte d'allégeance. Heureusement pour nous, aucun officier n'habite le camp Chaka. Rapidement,

nous nous emparons de toutes les munitions, des chars, des blindés, des fusils et automitrailleuses. Tout cela dans le désordre. J'ai un mal fou à faire revenir le calme.

« Camarades en uniforme, je vous parle. (applaudissements) Nous n'avons pas encore pris le pouvoir. Il faut passer d'abord à la phase théorique avant la pratique. »

Sur un tableau noir, je dessine un plan de combat pour la prise du pouvoir.

- Un premier groupe de cinquante personnes va se rendre immédiatement à la radiodiffusion nationale.

- Je demande la responsabilité de conduire cette troupe, dit Jean-Christophe Houédou.

- Accordée.

Des volontaires le suivent. Pour le Palais présidentiel, je désigne moi-même vingt tireurs d'élite dirigés par un commando, Boniface Ojoukou. Ainsi de suite, toute la stratégie se met en place. Avant quatre heures du matin, les chars, les blindés occupent les grands artères de la capitale et occupent les bâtiments administratifs les plus importants.

Plus de sept cents militaires participent à l'opération. Dix sergents et six caporaux m'informent quart d'heure par quart d'heure du déroulement des opérations. Deux par jeep.

Moi, je reste au réfectoire, transformé en état-major, en compagnie de vingt de mes commandos et d'une trentaine de soldats.

Le gouvernement comprend dix-huit membres. Tous des militaires. Aucun ne se trouve à son domicile au passage de mes émissaires. Deux sont à l'étranger. Douze sont arrêtés dans les boîtes de nuit, quatre autres ministres sont introuvables.

Devant le Palais présidentiel, les échanges de coups de feu durent plus de trente-cinq minutes. Dix-sept tués chez les gardes du président. Chez nous, deux seulement.

Il est cinq heures trente du matin quand le président-général entraîné comme un criminel arrive au réfectoire du camp Chaka. Il n'en croit pas ses yeux.

- Toi, Da Monzon, tu oses prendre le pouvoir. Décidément on aura tout vu en Afrique. Un simple soldat que j'ai fait officier veut devenir président de la République. Quelle comédie !

Je le gifle trois fois. J'ordonne qu'on le conduise au dor-

toir n°1 où, enchaînés, gémissent déjà les douze ministres militaires arrêtés.

Maintenant, je sais que le pouvoir va m'appartenir. Le président-général éliminé de la scène publique. Je reçois de bonnes informations, je me réjouis particulièrement du ralliement et du soutien du camp N'Krumah. A l'annonce de ma tentative, soldats, caporaux, sous-officiers et certains officiers dansèrent de joie.

A la radiodiffusion, aucune résistance, les émissions démarrent à sept heures du matin. J'exige qu'elles ne commencent qu'à huit heures. Avant la diffusion de mon premier communiqué, la radio joue de la musique militaire.

Au téléphone, j'entends depuis l'aéroport la voix du lieutenant Mamadou Kalifa. Il m'informe qu'il vient de refouler un DC 10 d'Air Afrique. Je l'en félicite. Voilà donc notre aéroport fermé à tout trafic jusqu'à nouvel ordre.

A l'université, avant mon communiqué, les étudiants comprennent rapidement qu'un coup d'état militaire se prépare sous mes ordres. Aussitôt, une longue marche commence vers le camp Chaka.

Avant leur arrivée, je remets un premier communiqué à Jean-Christophe Houédou pour lecture sur les ordres. « Khadogolaises et Khadogolais vos pleurs ont été entendus par les vrais fils du pays. Ils ont donc décidé de prendre le pouvoir, le matin, pour empêcher que le régime défunt continue ses massacres. Ainsi, depuis quatre heures du matin, le capitaine Da Monzon préside aux destinées du pays. Tous les anciens dirigeants du pays ont été arrêtés et seront jugés dans les plus brefs délais pour les fautes commises, à savoir : corruption, injustice, mensonge, népotisme. Vive la Cinquième République ! »

Devant la difficulté de rédiger ce premier communiqué, je demande à un professeur d'université, le docteur Chiatou Angota, d'être mon directeur de cabinet. Il accepte.

Désormais, je suis le capitaine Da Monzon. Cette promotion, je la dois à moi-même, pour services rendus à la nation.

Dès la première diffusion de ce communiqué, toute la ville s'enflamme. Ici et là des manifestations de joie. Les gens pleurent et dansent. Des chants sont improvisés. L'armée, la nouvelle armée, efficace et intègre, laisse la population

envahir et saccager la maison des hauts dignitaires du régime défunt ainsi que des membres de leur famille.

Les soldats tabassent tous ceux qui ont appartenu au Comité militaire et tous les officiers supérieurs ayant collaboré efficacement au régime du président-général.

Avant dix-huit heures, plus de cent mille personnes envahissent les alentours du camp Chaka. Tous me réclament. Mais j'ai du mal à quitter mon état-major. Déjà, les responsabilités écrasantes. Néanmoins, je réussis à me dégager de certaines contraintes pour me diriger vers l'entrée du camp? Entre le réfectoire et l'entrée du camp, j'ai peur déjà d'être renversé par un autre soldat plus téméraire. Le pouvoir est fragile. On le prend facilement à sa grande surprise, mais on peut le perdre en l'espace de quelques minutes.

Quarante soldats assurent ma protection rapprochée. Finie la liberté ! Désormais, tous mes déplacements bénéficieront d'une escorte de fidèles armés. Des fidèles qui pourraient m'abattre aussi. Quel piège, le pouvoir ! j'ai déjà peur pour ma vie. Satan ! Takoundi ! dans quelle aventure me suis-je lancé !

De loin, j'entends les cris d'un peuple enthousiaste. Un peuple, aussi susceptible d'applaudir dans un mois un autre qui m'aurait renversé.

Dès qu'il me voit, ce peuple entre en délire, en transe. Je contemple une véritable hystérie collective. Personne ne remarque les galons de lieutenant portés par le capitaine. A changer rapidement. Un étudiant, Kili Adoulaye, que je reconnais, galvanise le peuple par des slogans. Il m'exhorte à m'adresser au peuple.

- Khadogolaises et Khadogolais, je vous salue et je vous remercie (applaudissements). Moi le capitaine Da Monzon (tous disent : Vive le capitaine Da Monzon !), moi le capitaine Da Monzon du camp militaire Chaka, j'ai décidé de prendre le pouvoir pour les raisons suivantes :

1° Le régime a trop duré, 10 ans c'est trop. Il fallait donc le balayer et c'est ce que je viens de faire (applaudissements et cris hystériques).

2° Le défunt régime (huées de la foule), le régime défunt a commis de nombreuses malversations. L'argent du peuple a été volé et placé dans des comptes numérotés à l'extérieur (jugez-les). L'argent doit revenir et servir à la construction de ce pays. Je vous promets que tous ceux qui ont participé

à la traite honteuse de ce vaillant peuple seront jugés et passés par les armes (cris de joie), si vous le voulez bien car il vous appartiendra de les juger. (Nous les jugerons.) Ils seront tués. Aujourd'hui même.

3° En tant que militaire, j'avais honte de voir nos frères accaparer le pouvoir pour eux seuls. Ce n'est pas normal. L'armée ne doit pas rester au pouvoir. (Là, tous m'acclamèrent longuement.) Dans ce pays, depuis dix ans, malgré un Parti bidon, il n'existe aucune Assemblée nationale, ni Cour suprême, ni Conseil économique, malgré les promesses mensuelles. Tout cela doit changer (applaudissements).

4° J'ai été aussi révolté par les assassinats individuels et collectifs. Je vous demande une minute de silence pour tous ces martyrs.

Merci. En outre, le président général et sa clique se livraient aux sacrifices humains. Dans un pays civilisé comme le nôtre, nous ne voulons plus de ces pratiques barbares d'un autre siècle (applaudissements).

5° Et enfin, ma révolte a été accentuée par le mensonge et l'hypocrisie. De nature, je ne tolère pas qu'entre le dire et le faire existent des contradictions. Ce régime sanguinaire vivait de mensonge, d'hypocrisie et aussi de népotisme. Nous sommes tous les fils de ce pays, il ne doit pas exister de préférence entre ceux du Nord, du Sud, ou du Centre (applaudissements très nourris).

Voilà donc les raisons qui ont poussé mes camarades et moi à vous libérer d'un joug pesant et criminel. Nous n'avons aucune ambition personnelle. Moi, particulièrement. Dans six mois (applaudissements), dans six mois je remettrai le pouvoir aux civils (cris de joie hystériques, longs applaudissements). Je retournerai dans ma caserne, obéir à mes supérieurs, nourrir ma famille et mes trois enfants. Voilà, Khadogolaises et Khadogolais, ce que j'avais à vous dire, je n'aime pas beaucoup parler. J'aime surtout travailler pour le bonheur du pays (applaudissements). Vive la République et le peuple du Khadougou ! (applaudissements)

Le peuple refuse de me laisser repartir. Toutes les corporations désirent m'exprimer leur joie et m'apporter leur concours et leur soutien indéfectible. J'écoute sérieusement trois étudiants et je me retire. Néanmoins, je confie le public à des officiers. Les discours vont donc continuer.

Sur le chemin menant à mon quartier général, je

m'inquiète de savoir si mon discours, improvisé, a été enregistré par la radio, je suis rassuré. La radio transmet en direct ; l'œuvre de Jean-Christophe Houédou. Déjà, je pense à lui pour diriger le département de l'Information. Mais un soldat de première classe comme ministre ! Pourquoi pas ! Ne le suis-je pas moi aussi, un tout petit peu.

Jusqu'à minuit, les messages de félicitations me parviennent de tous les coins du pays et de toutes les associations. Quant aux manifestations de joie, elles dureront jusqu'au matin.

A minuit trente, Mamadou Kalifa revient de l'aéroport. Un de ses amis, intègre, le succède. Le lieutenant Kalifa s'occupera désormais de ma sécurité personnelle et de celle du pays. Il comprend rapidement qu'il doit empêcher toute tentative de complot contre moi.

A une heure du matin, je me retire chez moi en compagnie du docteur Chiatou Angota, qui m'a déjà fait signer trois communiqués, pour former le nouveau gouvernement. Plus d'une cinquantaine de soldats, choisis parmi les plus fidèles des fidèles.

- Docteur, nous commençons.

- Je vous écoute Monsieur le président de la République.

- Je ne le suis pas encore. Vous pouvez me faire la proposition.

- Eh bien, j'écris président de la République, le capitaine Da Monzon.

- Ajoute ministre de la Défense et de la Sécurité intérieure.

- C'est fait. Pour vous seconder, vous avez le choix entre un vice-président et un premier ministre.

- Pas de vice-président. Il va se croire rapidement un recours politique. Surtout pas un militaire. Il visera dans quelques mois ma place. Par contre, j'aimerais bien un premier ministre, un civil. Ecrivez, docteur Chiatou Angota.

- Capitaine-président, je...

- Ecrivez, c'est moi qui commande.

- Merci, capitaine-président.

- A quel poste passons-nous maintenant ?

- Nous avons le choix ou plutôt vous avez le choix entre les Affaires étrangères, l'Agriculture ou l'Economie.

- Dans mon gouvernement, le ministre des Affaires étrangères vient après le premier ministre.

- Voyez-vous un nom ?

- Devant l'incompréhension que va susciter mon juste et utile coup d'Etat, je préfère une femme à ce poste. Elle séduira par sa grâce et son charme nos partenaires africains et internationaux. Vous savez, autant que moi, la faiblesse de l'homme devant la femme.

- Je suis parfaitement d'accord avec vous, capitaine-président, néanmoins je vous mets en garde contre la nomination de femmes à des postes de responsabilités. Elles créent souvent plus de difficultés qu'elles n'en résolvent. Elles affichent un grand complexe face à l'homme.

- C'est vrai, mon cher ami. Mais il nous faut, absolument pour ce poste, une femme. Et trois pour ce gouvernement. Qui voyez-vous donc pour le ministère des Affaires étrangères ?

- Justement, j'ai une cousine qui dirige les affaires juridiques du ministère des Affaires étrangères. Malheureusement, elle est célibataire.

- Ce n'est pas grave. Bien au contraire. Est-elle jolie au moins ?

- Très belle et charmante.

- Son nom ?

- Elisabeth Toya.

- Ecrivez son nom.

- Je vous remercie une fois de plus capitaine-président.

- Ministre de l'Information, le lieutenant Jean-Christophe Houédou.

- Un très bon choix. Quel brave garçon, intelligent et patriote. Nous pouvons compter en plus sur sa loyauté.

- Qui proposez-vous pour le ministère de l'Economie et du Budget donc des Finances ?

- Vous savez que c'est là mon domaine. Je suis docteur d'Etat en économie. J'ai de nombreux amis qui peuvent diriger ce département à notre convenance, à votre convenance.

- Le plus intègre.

- Bel Sekeleya, un ami, un condisciple qui exerce des hautes fonctions dans une banque.

- Accepté. Pour le ministère de l'Agriculture, je veux créer un choc en nommant un étudiant.

- Un étudiant !

- Oui, un étudiant. Grâce aux étudiants, je détiens actuel-

lement le pouvoir. Et grâce à leur collaboration je pense pouvoir diriger longtemps et efficacement ce pays.

- A quel étudiant pensez-vous ?

- Au leader des étudiants.

- Klili Aboulaye ! Mais c'est l'un de mes étudiants. Il est encore en troisième année de licence en économie. Très mauvais étudiant. Agitateur dans tous les sens.

- Ecrivez rapidement Monsieur Klili Aboulaye, ministre de l'Agriculture et de l'Industrie.

Nous sommes interrompus, quelques instants, par le futur directeur des services de la sécurité, le lieutenant Kalifa. Depuis des heures, l'ambassadeur d'une grande puissance tente de me joindre de la part de son chef d'Etat. Nous le recevons avec empressement. Son pays nous propose son aide et son soutien, afin que le Khadougou évite une déroute économique. Car, selon lui, de nombreux pays sont mécontents de mon coup d'Etat militaire. Par conséquent, je dois prendre des précautions contre leur éventuel sabotage économique ou une contre-tentative de coup d'Etat. Néanmoins vous pouvez compter à tout moment sur l'aide efficace et précieuse que mon pays ne cessera de vous apporter.

- Excellence, Monsieur l'ambassadeur vous pouvez confirmer à votre chef d'Etat tous nos remerciements et toute notre reconnaissance pour l'intérêt particulier qu'il porte à mon pays et à ma modeste personne. Dans les jours à venir, notre peuple décidera de l'orientation politique de notre régime qui d'ores et déjà se veut démocratique et non aligné sur quelque puissance que ce soit, je vous remercie. »

Il repart, visiblement déçu. Le premier ministre me félicite pour ma tenue et mes propos. « Quelle classe ! quelle aisance. On a l'impression que vous dirigez le pays depuis des années.

- C'est de naissance, docteur. Poursuivons notre tâche. Donnons au pays un vrai gouvernement. Des ministres intègres, dynamiques et brillants. Nous passons maintenant au ministre de la Santé.

- Ajoutez capitaine-président, ministre de la Santé et de la Sécurité sociale.

- Confiez ce poste à une autre femme. Un docteur, si possible.

- Dans l'immédiat, je n'en vois aucun. A un poste difficile, il conviendrait de choisir une personne populaire.

- A qui pensez-vous ?
- Madame Nangoman Maman.
- La juriste.
- Oui, capitaine-président.
- Ok, no problem. Nous avons déjà un très bon gouvernement. Le meilleur depuis dix ans.
- Pour l'Education nationale, le meilleur choix, à mon avis, est le recteur de l'université Koussa Lamine. Depuis douze ans, il se ronge dans son bureau. Un homme compétent et intègre, apprécié de tous les professeurs et étudiants.
- Ecrivez son nom. Pour la Construction et les Transports, je propose le capitaine Siriman Koffi. Il est presque un grand frère. Nous sommes issus de la même région.
- Vos propositions sont des ordres capitaine-président.
- Maintenant, la Justice, la nouvelle appellation sera le ministère de la Justice populaire. Désignons Karfa.
- Karfa !
- Docteur, ne l'oubliez pas. Mes propositions sont des ordres.
- Bien sûr, capitaine-président. Et nous passons maintenant au ministre du Travail.
- Le Travail et la Fonction publique ensemble. Nommez un de vos nombreux amis.
- Le doyen de la faculté de droit.
- Son nom ?
- Paul Ketoun.
- Un chrétien. Je n'aimerais pas en avoir dans ce gouvernement.
- Vous savez capitaine-président que nos compatriotes portent des prénoms chrétiens et sont loin de pratiquer cette religion qui nous vient de l'Occident.
- D'ailleurs, d'un simple décret nous supprimerons les prénoms chrétiens dans ce pays. Au fait, combien de chrétiens, ce pays compte-t-il ?
- Seize pour cent, toutes religions chrétiennes confondues.
- Oh, ils ne sont même pas nombreux !
- Pas nombreux, mais très actifs, les catholiques en particulier.
- Les catholiques, ce sont eux dont les prêtres vivent célibataires et qui ont de nombreuses maîtresses ?
- Exactement.

- Retenez ce Paul Katoun. Nous commençons déjà à avoir trop de ministres pour un pays en crise de toutes sortes.
- Nous pouvons encore en nommer deux ou trois. Je verrai par la suite comment attribuer les ministères sans titulaire.
- Continuons.
- Le ministère des Postes et Télécommunications.
- Nommez quelqu'un en dehors des P.T.T., une boîte difficile.
- Un militaire.
- Pas question, nous en avons suffisamment. Ne donnez pas le goût du pouvoir aux militaires. Et puis, nous travaillerons à vos côtés seulement six mois.
- Un journaliste.
- Tiens, un très bon choix. Un militaire occupe l'Information, un journaliste occupera les Télécommunications, prenons le plus connu.
- Le directeur des informations du journal télévisé.
- Mivana Cissé. On le prend. Terminons.
- Avec le ministère de la Culture et des Sports. Ecrivez Culture et Loisirs. Il s'occupera aussi du Tourisme et de la Jeunesse.
- Vous voulez trois femmes dans le gouvernement. Nous en avons déjà deux, trouvons-en une troisième.
- Je la veux très belle. Par exemple, celle qui la dernière fois développa à la télévision les origines, je ne sais plus de quel peuple.
- Ah oui ! je me souviens. Vous parlez sans doute de Madame Agnès Matou, docteur en histoire et qui dirige en ce moment la direction générale de la Recherche scientifique.
- Je la veux dans mon gouvernement, qui compte, avec vous, treize membres.
- Très bon chiffre. Faites donner immédiatement une large publicité à la composition de ce gouvernement. Ensuite, convoquez individuellement chaque ministre pour les informer du premier conseil des ministres prévu pour demain après-midi. Et revenez me voir à seize heures précises pour établir ma biographie. A l'étranger, on doit se demander qui je suis.
- Auprès du lieutenant Kalifa, nouveau directeur des Services de Sécurité, j'insiste sur l'importance de son service, plus important qu'un ministère.
- Notre durée au pouvoir dépendra de toi.
- Vous pouvez compter sur moi, Monsieur le président.

- Capitaine-président.
- Bien sûr capitaine-président.
- Ecoute-moi bien maintenant. A minuit, nous procédons à une pratique digne de nos ancêtres. Pour rester longtemps au pouvoir, je dois sacrifier trois personnes.

- Trois seulement !

- Pour commencer, il me faut pour cette nuit trois militaires. Un du Nord, un du Centre et un du Sud. Débrouille-toi pour les avoir discrètement et vivants. Je dois les enterrer vivants.

- Compris. J'exécuterai fidèlement.

- Cours maintenant, j'ai besoin de repos, mais fais bien surveiller ma demeure.

A dix-huit heures, je me réveille. Le premier ministre m'attend et m'informe, le peuple continue toujours de chanter et de danser.

- Pour la première fois, un coup d'Etat militaire connaît auprès de la population un grand succès.

- Monsieur Chiatou, je ne suis pas un militaire comme les autres. Je suis un prédestiné. Prenez maintenant des notes pour ma biographie que vous arrangerez après. Voici donc les informations me concernant :

Né il y a trente et un ans dans la capitale de son pays, le capitaine Da Monzon a effectué toutes ses études primaires, secondaires dans sa ville natale. Après son baccalauréat, il reste une seule année à la faculté des sciences économiques. Peu fait pour les chiffres, il présente le concours d'entrée à l'Ecole supérieure de la défense, avec succès. Il en sortira major. Remarqué par le chef de l'Etat d'alors, pour son courage, sa témérité, son intelligence, son sens de l'honneur et de la dignité. Il changera de grades à une cadence jamais remarquée dans l'Armée. Très patriote, il bénéficiait déjà d'une très grande popularité parmi la grande masse de son pays et surtout auprès des étudiants auxquels il servait de confidents. Le capitaine Da Monzon refuse tous les stages à l'extérieur, préférant rester dans son pays et connaître ses réalités. Ainsi, il a passé de nombreux séjours dans les villages Khadogolais. C'est donc un militaire qui connaît de très près les dures réalités de son pays.

Grand amateur de la musique africaine, le capitaine Da Monzon aime passionnément la lecture. Ses auteurs préférés sont Victor Hugo, Nietzsche, Kafka et Soljenitsyne. Il pré-

pare en ce moment un essai sur le rôle de l'armée en Afrique.

Le capitaine Da Monzon mène une vie de famille rangée. Marié à une institutrice dont le père a été assassiné par le régime défunt pour délit d'opinion, il est père de trois enfants. Le dernier enfant est né le jour même de son coup d'Etat pacifique et salulaire. Le capitaine Da Monzon ne boit ni ne fume.

CHAPITRE VII

La nuit, je me rends discrètement à la maternité, accompagné de mon ami Kilimandjaro. Il conduit rapidement. Dans les rues, je vois le peuple continuer de danser et de chanter. L'envie me prend de me joindre à un groupe défilant vers le stade de football.

Dans mon for intérieur, j'y crois difficilement : moi, Da Monzon véritable soldat subalterne, président de la République d'un pays où le nombre et le haut niveau des intellectuels dépasse des milliers. D'une seule parole, je brise ou rétablis toute situation. Des sommités intellectuelles et scientifiques me craignent et me respectent. Le peuple m'acclame, m'adule. Incroyable, moi, Da Monzon. Quelle réussite ! Réellement, le pouvoir est magique. Et je me suis transformé en magicien pour l'avoir.

Je prends pitié de Kilimandjaro. Il tremble, il est mal à l'aise. Pourtant, des années durant, il dormait à quelques centimètres de moi. Ainsi va la vie. Depuis des siècles, on craint le chef, plus que son propre père.

Pourtant, j'attends avec beaucoup de crainte ma rencontre avec mon père pour le lendemain. Un avion militaire le transportera ainsi que toute ma famille et celle de Madia. Déjà, dans mon esprit, j'organise les structures du népotisme. Comment y échapper lorsque tous vos proches sont vos parents, votre famille, vos relations. Tous des gens de votre région.

La République du Khadougou dont je viens de prendre possession occupe une très grande superficie, 3.400.000 km². La population compte cinquante millions d'habitants, au dernier recensement. Depuis la colonisation, elle se trouve divisée en trois grandes régions : le Sud, le Centre, le Nord. Une grande différence de culture sépare les natifs de ces trois régions. Moi, j'appartiens au Nord, le Grand-Nord comme on l'appelle. C'est la province la plus grande, pauvre et désertique sur une grande superficie. Dans notre région, des hommes souffrent et meurent de faim. Désormais, ce tableau, cette image sombre qui est attachée au Nord va disparaître. Car je suis originaire de cette région : charité bien ordonnée commence par soi-même. L'agriculture connaît déjà un certain regain avec le secteur vivrier, le mil, le maïs, le manioc. L'élevage aussi. Notamment les bœufs et les moutons. Depuis deux ans, dans la partie désertique, plusieurs équipes de spécialistes font de la prospection pétrolière. Bientôt, le pétrole jaillira dans ma région. En attendant, le Grand Nord vit aux dépens des autres. Ignoré par ceux qui se sont succédé au pouvoir, il accuse un retard immense dans le domaine socio-économique. Avec moi il n'y a aucun doute là-dessus, une grande partie du retard sera rattrapée rapidement. Pour la première fois, un homme du Nord prend le pouvoir. Selon les informations de la radio, mon avènement représente une délivrance pour tous les villages et villes du Nord. Là-bas, selon les écrits d'un journaliste de notre quotidien, la fête a ressemblé à celle de Cracovie, le jour de l'élection à la papauté du cardinal Karol Wotyła devenu Jean-Paul II. Déjà, j' imagine ma réception lors de mon prochain voyage en tant que chef d'Etat.

Le Centre est la plus riche région du pays. Le cuivre, le diamant, le manganèse, l'or. Toutes les ressources minières se sont donné rendez-vous dans cette contrée. Malheureusement, cette richesse ne profite guère au Centre ni au reste du pays d'ailleurs.

Où est passé l'argent du pays ? Tout le peuple attend le jugement des « voleurs » arrêtés que j'ai fait transférer à la base aérienne, située à une cinquantaine de kilomètres de la capitale.

Le Sud cultive le café, le cacao et la canne à sucre. Cette région a surtout bénéficié de l'apport intellectuel de ses fils. Tous les grands cadres civils et militaires viennent du Sud.

Les Européens prirent d'abord contact avec cette région. Leurs enfants, bien avant les autres, partirent à l'école, fréquentèrent les universités européennes. A l'indépendance, les Sudistes occupèrent les postes les plus importants. Depuis, ils s'organisent pour empêcher les autres, ceux du Centre et du Nord, de connaître les délices du pouvoir et des affaires. Convertis en grande partie au christianisme, ils ne tarderont pas à me détester. Kilimandjaro vient du Sud. Depuis notre départ, il s'enferme dans un silence inquiétant.

- Es-tu malade Kilimandjaro ?

- Non, Monsieur le président.

- Apprends à m'appeler capitaine-président.

- Compris, capitaine-président.

- Dis-moi Kilimandjaro, ai-je changé depuis ma prise du pouvoir ?

- Oui, mon capitaine-président. Vous êtes la même personne, mais depuis ce coup d'Etat quelque chose d'indéfinissable enveloppe toute votre personnalité. Quand on vous voit, on vous craint et on vous adore à la fois.

Dès que j'ouvre sa chambre, Madia se jette à mon cou, m'embrasse et me gratule.

- Mon chéri, tu es un héros. Tu pourras compter sur mon soutien pour t'aider dans ta tâche difficile et exaltante de guide du peuple.

Finalement, elle desserre son étreinte et me tend le nouveau-né. Je le prends dans mes bras et je le couvre de baisers. Il pleure dans mes bras. Est-ce prémonitoire ? Le peuple va-t-il pleurer dans mes bras, sous mon règne que je veux durable, éternel ?

Informées de ma visite, la sage-femme de garde et deux filles de salle accourent vers moi. Devant moi, elles se mettent à genoux.

- Monsieur le président, nous vous remercions d'avoir sorti le peuple de la misère.

- Votre action, Monsieur le président, ne sera jamais oubliée.

- Quand cet enfant vint au monde, je savais déjà que son père n'était pas n'importe qui.

- Merci pour vos aimables paroles. Je vous demande de me libérer mon épouse dès demain midi.

- Monsieur le président, dit la sage-femme, Madame la présidente se porte bien ainsi que le petit prince. Avant midi

ils seront au Palais présidentiel. Je les accompagnerai moi-même. Je passerai par la suite, deux ou trois fois par jour prendre de leurs nouvelles et leur donner des soins.

Durant tout cet entretien Madia ne cesse de me dévorer des yeux. Ses doigts me touchent, me palpent, je deviens son idole. Dans la caserne nous le disions souvent : la femme s'attache à l'homme pour deux raisons principales : le sexe et l'argent. Hormis cela, rien ne les intéresse chez l'homme. Très souvent, un apprenti-mécanicien, un menuisier, un petit boulanger ou autres petits travailleurs manuels sans argent sont contraints de mentir aux femmes pour les posséder. Et disparaître avant ou après la découverte du secret.

Des autres chambres arrivent les nouvelles mères, celles qui viennent d'accoucher. Pour la plupart, elles s'étonnent de ma jeunesse.

- Jeune et beau, vous l'êtes Monsieur le président.

- Votre mère a mis au monde un vrai fils.

- Toi qui es venu nous délivrer du joug des voleurs, des traîtres, des bandits, je te salue. Si tu veux de moi, ce soir même, je suis à toi. Hier j'ai accouché d'un gros bébé qui portera ton nom.

- Vive Da Monzon !

- Vive Da Monzon ! reprennent toutes les femmes.

Emu, je m'adresse à cette vingtaine de femmes : « Je vous remercie infiniment de votre attachement à ma personne. Vous savez dans quelle situation catastrophique se trouve ce beau pays ruiné en dix ans de pouvoir sans partage. Devant vos souffrances, vos larmes, je me suis vu dans l'obligation de renverser les blakoros (applaudissements) afin que vos enfants qui viennent de naître ne connaissent jamais la faim. Je compte surtout sur vous les femmes pour mener à bien cette tâche. Merci et bonne nuit à toutes. » (applaudissements)

Madia et toutes les autres femmes dans cette maternité m'accompagnent jusqu'à la voiture. Avant qu'elle ne démarre, Madia m'embrasse longuement et tendrement. En partant, je lui dis : « Kilimandjaro passera vous chercher demain à onze heures.

- Merci, mon chéri président. »

Sur le chemin du retour, au camp Chaka, Kilimandjaro paraît plus expansif. Il décrit avec une grande justesse l'atti-

tude de toutes ces femmes dans le couloir comme dans la chambre de Madia. Il parle beaucoup de la sage-femme et de ses filles de salle, en particulier.

- Mon ami, Kilimandjaro, hier je dormais à tes côtés dans un vaste dortoir aux lits superposés. Aujourd'hui, je vais vivre, peut-être, dans un palais. Et toi, tu continueras à dormir en caserne. J'aimerais bien t'aider à sortir de cette condition. Mais auparavant que pourras-tu faire pour m'aider à consolider mon pouvoir ?

- Tu fais bien d'aborder toi-même le premier ce problème. Je l'avais sur ma langue, mais la peur m'étreignait. Moi Kilimandjaro Kunda, fils de Kilimandjaro Sabou, je fais le serment sur la tombe de ma mère de te rester fidèle jusqu'à la mort. Je suis prêt à verser mon sang pour toi.

- Quel rôle souhaitez-tu ?

- Moi je voudrais espionner les espions, connaître leurs pensées afin de te prévenir d'un coup d'Etat injuste contre toi. Et si tu me le permets, je prendrai contact, dès demain, avec les grands occultistes, ceux qui détiennent le secret de la durée des chefs au pouvoir. Voilà donc les deux rôles qui m'intéressent. Espionner les officiers et consulter les grands devins.

- Que souhaiterais-tu en échange ?

- Les galons de lieutenant, tout simplement.

- Tu les auras, demain tu seras lieutenant.

Il est onze heures du soir. J'arrive devant mon domicile où m'accueille le lieutenant Mamadou Kalifa.

- Capitaine-président, désormais ne sortez plus sans escorte. C'est un ordre que je vous donne en tant que directeur des services de Sécurité, et donc responsable de votre protection.

- Merci Kalifa. Quant à toi Kilimandjaro, dénicher rapidement une belle et grande villa où habitera Madia avec sa famille. Nous vivrons séparés, mais je la verrai certainement tous les jours.

Le lieutenant m'informe de la situation dans la capitale. Un soldat de garde vient lui souffler des mots à l'oreille. Il s'excuse, se lève et sort. Quelques instants après, il revient.

- Un adulte du nom de Takoundi accompagné de deux autres personnes insistent pour vous voir.

- Faites-les entrer immédiatement.

Enfin, je reçois Takoundi, je me jette aux pieds de Takoundi, des larmes coulent sur mes joues d'émotion.

- Comment puis-je remercier Takoundi ? dis-je tout en leur présentant leur siège.

- Remercie plutôt notre prince ; tous les jours, grâce à lui, aujourd'hui tu diriges ce pays. Ne l'oublie jamais. Da Monzon, prendre le pouvoir est facile, mais s'y maintenir n'est pas aisé, surtout pour un jeune, comme toi. Tu m'avais même oublié.

- Je ne peux...

- Ne parle pas, je suis venu pour t'aider. Cette nuit, tu vas prendre un bain spécial. Tu te laveras dans du sang humain. Ensuite, entre nous deux seulement, je t'apprendrai certaines choses.

Je l'informe de mon rêve. Il joue l'indifférent, demandant seulement si j'ai pensé aux trois hommes à sacrifier. Le lieutenant Kalifa nous apprend que depuis dix heures du soir, les trois hommes, bâillonnés et attachés, gisent dans un camion militaire rangé sur le stade et surveillé par dix soldats.

- Dis-lui Da Monzon de creuser devant ta porte un grand trou.

Le lieutenant sorti, Takoundi et ses deux compagnons me regardent fixement sans broncher. Alors je prends peur. Mais la voix du sorcier ne tarde pas à revenir.

- Da Monzon, le pouvoir est difficile à exercer. Ne l'oublie jamais. Ne fais jamais confiance à tes collaborateurs, même aux plus loyaux. Méfie-toi surtout des femmes. La femme est à l'origine de tous les échecs. Alors, méfie-toi des femmes. N'oublie pas de verser régulièrement le sang humain et d'en boire.

- Combien de sacrifices humains dois-je exécuter chaque année ?

- Tu te moques certainement, tu veux plutôt dire par mois. Tu dois sacrifier un albinos, tous les mois. Tu as demandé le pouvoir suprême au prince, pour t'y maintenir, tu dois chaque mois l'honorer par le sang d'un albinos. Vu ton niveau scolaire, tellement bas, la seule manière de te maintenir longtemps au pouvoir, c'est de faire sans cesse des sacrifices humains.

- Penses-tu que je pourrais trouver tous les mois des albinos dans ce pays ?

- Pourquoi pas ? Le pays en compte des centaines. D'ail-

leurs tu dois en faire un élevage. Tu trouveras un endroit secret où tu les parqueras comme des animaux, chaque mois tu en égorgeras un ou deux bien gras. Je t'envoie aussi de la graisse humaine. Chaque matin, après ton bain, tu te frotteras le corps, en particulier le visage à partir de cette graisse faite avec le corps d'un albinos. En te voyant, même ton ennemi aura un large sourire.

A minuit arrivent les trois personnes du Sud, du Centre et du Nord. Bâillonnés, attachés, ils comprennent difficilement pourquoi ils doivent servir, eux, pour le sacrifice rituel. De nombreux gardes, peu sûrs, sont éloignés par le lieutenant Kalifa. Les accompagnateurs de Takoundi descendent un par un les victimes dans le trou au moment où leur maître ne fait que répéter ces mots : « Prince Satan, voici les trois hommes que je te livre cette nuit. Je te les donne vivants afin que tu consolides mon pouvoir sur cette terre. O Satan, prince de ce monde, prends-les ! »

En quelques minutes, rien ne démontre que nous venons d'enterrer vivants trois hommes de ce pays pour consolider mon pouvoir. Heureux de rester éternellement au pouvoir, je fredonne des airs de reggae. Kalifa m'accompagne. Aussitôt une idée me vient.

- Lieutenant Mamadou Kalifa, au nom des pouvoirs qui me sont conférés, je te fais capitaine de notre armée. Les galons afférents à ton nouveau grade te seront remis à neuf heures.

- Merci capitaine-président. Je mourrai à votre service.

Je me retire, ensuite, dans ma chambre avec Takoundi. Pendant des heures, il me parle, me conseille, me lave, me frotte, me donne des gris-gris.

Quand il rejoint, enfin, ses compagnons dans l'autre chambre, je pousse un cri de soulagement et je plonge dans un profond sommeil d'où me tirera à 7 h 30 le lieutenant ou plutôt le capitaine Kalifa. La nuit dernière, des officiers ont comploté. Ils envisageaient de prendre le pouvoir ce matin, dès l'aube, avant le premier conseil des ministres. Des soldats acquis à ma cause, dépêchés sur des lieux stratégiques informèrent Kalifa qui réussit tant bien que mal à les mettre tous sous les verrous.

- Parmi eux, se trouve-t-il un albinos ?

- Non ! pourquoi un albinos ?

- Pour mes sacrifices humains mensuels, il me faut des albinos.

- Faites-moi confiance je vous constituerai rapidement un troupeau d'albinos. Quel est votre programme ce matin ?

- Je désire visiter le grand marché.

- Incognito !

- Pas le moins du monde. Préviens les femmes du marché. N'oublie surtout pas de prendre les mesures de sécurité indispensables. A Midi, je serai au domicile de mon épouse. Prévois donc des gardes pour là-bas. En outre, mon père arrive finalement ce soir. Je passerai une très grande partie de la soirée avec lui. Charge le lieutenant Kilimandjaro de lui trouver une grande villa, dans le quartier résidentiel.

- Capitaine-président, de quel Kilimandjaro parlez-vous ?

- Le même, le soldat passé lieutenant depuis la nuit dernière.

- A vos ordres !

Quand je sors de la maison, la Cadillac présidentielle, entourée de motards, ronfle déjà, à cause des essais de Kilimandjaro, le lieutenant. Aussitôt, le cortège s'ébranle sous les applaudissements très nourris des soldats du camp Chaka.

A cent mètres du camp, je me lève pour saluer le peuple. Attirée par les sirènes, une foule immense borde les deux côtés de la rue. Elle m'acclame. Des deux bras, je la salue, surpris moi-même de mon aisance. Des policiers, tous les vingt-cinq mètres, canalisent tout débordement de cette foule. Vraiment, le lieutenant Kalifa connaît parfaitement son travail.

Au fur et à mesure que le cortège s'approche du marché, la foule devient plus dense et hystérique. Les femmes manifestent plus bruyamment. Certaines me dévoilent leurs seins pour me signifier qu'elles m'appartiennent et me soutiennent. En arrivant au marché, je crois devenir ivre, grisé par cet accueil délirant de la population. Les anciens présidents n'avaient jamais contemplé un spectacle aussi indescriptible et féérique...

Protégé par une cinquantaine de soldats, je parcours le marché. Très vite, chaque marchande désire me serrer la main et me parler. Dans la cacophonie, j'entends néanmoins les ménagères et les vendeuses.

- Monsieur le président, faites quelque chose pour nous

car les produits vivriers, au marché, sont chers. Nous souffrons.

- Aidez-nous, président Da Monzon. Réduisez les prix des denrées vivrières.

- Augmentez les salaires de nos maris.

- Merci d'avoir libéré le pays.

- Que Dieu te bénisse !

Cette dernière, je la regarde méchamment. Elle ne comprend pas la soudaine transformation de mon visage.

- Da Monzon, je suis vieille. Tous mes enfants vivent en Europe. D'eux, aucune nouvelle ne me parvient ; toute seule à la maison, je souffre du froid, de la chaleur et de la faim. Aidez une malheureuse.

- Monsieur le capitaine, je suis une institutrice. Depuis deux mois nos salaires ne sont pas payés.

- Dès demain matin, tous les instituteurs encaisseront leurs deux mois de retard plus leur nouveau salaire, parole d'officier de l'armée khadogolaise et de chef d'Etat.

- Capitaine, mon fils, contrôle rigoureusement durant ton règne les hôpitaux. Le corps de la santé peut contribuer à te rendre impopulaire, contrôle sérieusement leurs activités.

- Les médicaments coûtent cher, diminuez-les !

Un vieillard, cordonnier, réussit à me retenir par la main :

- Da Monzon, je suis plus âgé que ton père. Je ne saurais donc te flatter pour un profit quelconque. Je n'attends plus rien de la vie. Déjà je m'avance vers ma tombe. Le seul conseil que je te donne est celui-ci : Méfie-toi de ce peuple durant ton règne. Fais très attention au peuple. Laisse-toi toujours guider par les propos de Dieu et non des hommes, toujours sensibles à la flatterie en face des souverains de ce monde...

J'arrache, violemment, mon bras de la main du vieillard. Les marchands de poulets jubilent. Tous désirent m'offrir de la volaille. Les vendeuses de tomates dansent. Les cuvettes transformées en tam-tams. J'avance difficilement. Devant le débordement de mes protecteurs, Kalifa me conseille le retour. Je préfère continuer. Me voilà maintenant au premier étage du marché, le royaume des pagnes et des bijoux. Malgré les bousculades, je discute avec des marchands sur les difficultés d'approvisionnement en pagnes wax « Hollandais ». Elles méprisent ceux que fabriquent nos usines : elles les considèrent de mauvaise qualité. Néanmoins, elles m'offrent une

cinquantaine de pièces de pagnes fabriqués au Khadougou : Madia sera contente.

Devant l'étroitesse des lieux et surtout la pression de la foule, je redescends les marches sans avoir visité les belles vendeuses de produits de beauté et de bijoux. Le marché continue de vibrer au son des « Vive Da Monzon ! », « Vive le nouveau et bon président ! ».

Le premier motard a démarré, depuis deux minutes, quand je réussis à monter dans ma belle Cadillac blanche. Une dernière fois, je salue le peuple, les yeux fixés davantage sur les deux étages du marché. J'ai peur. De là-haut quelqu'un pourrait tirer sur moi et m'abattre malgré les assurances de Takoundi. Tant que je n'enfreindrai pas certains interdits, je resterai invulnérable.

Ouf, le marché et ses étages disparaissent. Je suis sain et sauf. Enfin, ce bain de foule au marché, et surtout les sirènes de la police qui m'accompagnent, m'assurent définitivement de ma nouvelle situation : chef d'Etat de la république du Khadougou !

Pour le retour, le cortège change d'itinéraire. Pour deux raisons. Selon Kalifa. La première, des tireurs ennemis pourraient prendre position sur le parcours prévu. La deuxième, une autre partie de la ville doit découvrir son sauveur, son libérateur.

Ce parcours semble plus hystérique que l'autre. Les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards bravent les motos et les voitures d'escorte pour me toucher. Les arrêts multiples favorisent les serremments de mains. Je préfère prendre dans mes bras les enfants sous les projecteurs de la télévision et des photographes. Le peuple découvrira un président humain ! Devant la cathédrale, un photographe suggère que je me laisse photographier au milieu d'une trentaine de petits garçons. J'accepte. Je souris largement au milieu de ces petits catholiques innocents.

Chez moi, je retrouve Madia, furieuse, mécontente. Un contraste avec l'accueil du marché et des quartiers.

- Pourquoi dois-je habiter une autre demeure que la tienne ?

- Pour des raisons stratégiques.

- Si tu dois mourir, nous serons tués ensemble.

- Il ne s'agit pas de mourir. Tu comprendras toi-même rapidement pourquoi nous devons vivre séparés. Ta villa, au

fond, n'est qu'à une cinquantaine de mètres du camp Chaka. Et puis, je te verrai tous les jours et nous passerons de nombreuses nuits dans le lit.

Elle s'effondre sur mes épaules. Je la borde devant le capitaine Kalifa manifestement énervé par cette scène émouvante et tendre. Madia m'étreint avec une grande sincérité. Elle pleure. Je crois de bonheur. Comme moi son itinéraire tient du miracle.

Kalifa, décidément impatient, me montre des bandes magnétiques que je dois absolument écouter. Ce sont des commentaires de chroniqueurs étrangers sur le coup d'Etat. J'écoute. Aucun commentaire ne désapprouve ce coup. Certains pensent que mon pays va enfin connaître la prospérité. Tous s'interrogent sur le sort que le nouveau président réservera à l'ancien président. On apprécie le nouveau gouvernement composé de nombreux civils et ma biographie. Pour eux, je représente véritablement l'homme du peuple. Certains journalistes déplorent la fermeture des frontières et de l'aéroport. J'ordonne, incontinent, leur réouverture. Kalifa s'étonne.

- Capitaine-président, attendons la fin du premier conseil des ministres.

- Je vous ordonne de les réouvrir immédiatement. Et maintenant, laissez-moi avec Madia.

Enfin, seul avec ma bien-aimée.

- Es-tu heureuse ma chérie ?

- Qui ne le serait pas à ma place ?

- J'ai fait déposer une cinquantaine de pièces de pagnes wax « Hollandais » chez toi. Ils m'ont été remis au marché.

- Tu es un chic type chéri, j'ai faim.

- Attends encore quelques minutes. Mes repas viennent maintenant du restaurant de l'hôtel *concorde*.

- Tu manges maintenant comme un Blanc.

- Qu'est-ce que tu crois ! Le président doit mieux manger que tous les citoyens de son pays.

- Dommage que nous restions six mois seulement.

- Qui te l'a dit ?

- Toi-même, dans ton discours devant le camp.

- Ne crois pas tout ce que les présidents racontent.

- C'est étrange, tout de même, de voir un président de la République assis avec une femme qu'il borde.

- Le président ne serait-il pas un homme ?

- Non, plus qu'un homme, un Dieu.
- Plus qu'un Dieu. Le peuple le voit. Il peut le satisfaire, immédiatement ou rejeter sa requête. Tandis que Dieu, c'est un invisible et sûrement un inexistant.

La délégation familiale du Nord arrive plus tôt que prévu. Mon père, mon frère, la mère de Madia, ses deux enfants et Kabato.

Mon père va-t-il me gronder ? Non. Il se jette même à mes pieds. Je le relève.

- Père, pardonne-moi si je t'ai désobéi.

- Mon fils, au contraire, pardonne-moi. Quelle belle action tu viens de réaliser ! Toutes mes bénédictions t'accompagnent nuit et jour.

Je congratulate mon frère. « Da Monzon, tu peux compter sur moi. » La mère de Madia ne voit plus, je l'embrasse. Elle pleure, je la console. L'un des frères de Madia, son aîné, me ressemble. Tous les deux me plaisent. Je m'approche de Kabako retiré. Il me serre fortement la main.

- Accepterais-tu de diriger mon cabinet ?

- Je veux bien.

Mon père et mon frère applaudissent. Au moment du repas, je lui demande de constituer avant le matin le cabinet. Je le libère pour qu'il s'occupe de ce travail délicat et aussi pour qu'il retrouve sa famille. Mon père se met à pleurer. Je verse des larmes devant tant d'émotion. Après le repas, je congédie tout ce petit monde amicalement.

Resté seul, je m'enferme dans ma chambre. Je porte un short. Heureux et content, j'exécute des mouvements gymniques. Je chante, je danse. Moi Da Monzon, petit soldat devenu président d'un si grand pays ! J'ai du mal à croire que je ne suis pas fou. Je tourne en courant autour de mon lit en poussant des cris hystériques pour me persuader de ma folie. Oui, je crois devenir fou ou peut-être que le pouvoir rend fou.

Je prononce des discours, j'imité des gestes de Mussolini, d'Hitler. Non je ne suis pas fou. Car mon sexe vient de se dresser comme celui d'un cheval en érection. Un fou entre-t-il en érection ?

Je cogne ma tête contre le mur. Je ne ressens rien, je suis vraiment fou. Je vais peut-être appeler au secours. Non, je ne ferai rien. L'alcool. Il me faut de l'alcool pour m'enivrer. Un garde me fait parvenir rapidement du mess des offi-

ciers deux bouteilles de whisky. Dès le quatrième verre je me sens fort et irrésistible. Je boxe le mur, je donne des coups de pied au lit. Assurément l'alcool procure une grande force. Je continue de boire. Après la première bouteille, la deuxième. Alors, je commence à me dandiner, ma vue diminue, je tombe sur le lit. Je prends ma Bible de Jérusalem. J'ouvre et j'arrive à lire ceci :

« Celui qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoyé à la vie éternelle et ne vient pas en jugement mais il passe de la mort à la vie. » Les lettres vacillent devant mes yeux. Je lis Actes 26, je parcours des versets. Le nom Satan me tombe sous les yeux. Que disent-ils ces chrétiens de mon maître ? « Je te délivrerai du peuple et des nations païennes vers lesquelles je t'envoie moi pour leur ouvrir les yeux, afin qu'elles reviennent des ténèbres à la lumière et de l'empire de Satan à Dieu. »

Je jette très loin cette Bible qui s'écrase, avec fracas, au sol. Je ne vois plus. Je suis tombé dans les ténèbres. Suis-je mort ?

CHAPITRE VIII

Il est 9 h 30 quand je rentre dans le réfectoire du camp Chaka pour ce premier conseil des ministres. Tous les membres du gouvernement se lèvent, applaudissent et crient : « Vive Da Monzon ! » Je salue chaque ministre avec respect et intérêt. Je m'installe. Ils s'asseyent après moi. A ma droite se trouve le premier ministre toujours aussi serviable et dévoué. A ma gauche le directeur de cabinet, Kabako.

« Messieurs, je vous remercie tous d'avoir accepté de participer à ce gouvernement, qui je l'espère marquera de toute son empreinte l'histoire de notre pays. Vous avez tous subi les erreurs des gouvernements précédents qui ont conduit le pays au chaos économique, social et culturel. Vous êtes condamnés à relever le défi. Dans un siècle, on devra se souvenir que vous fîtes partie du gouvernement exemplaire et sans précédent de Da Monzon. Notre pays doit, désormais, être cité en exemple pour sa bonne gestion et surtout pour la compétence de ses ministres. La stabilité de ce gouvernement dépendra de vous, car je ne compte pas le remanier avant 10 ans. Ne me donnez pas l'occasion de vous remplacer, agissez toujours dans l'intérêt supérieur de la nation. Soyez des exemples dans tous les domaines. En outre, je tiens à vous dire ceci : J'ai été le seul à prendre des risques pour renverser ce gouvernement corrompu et fétichiste. Par conséquent, je ne pourrais tolérer aucune trahison d'où qu'elle vienne. Au moindre complot, j'exécuterai le fautif ou les fautifs (j'en

profite pour sortir et déposer sur la table mon pistolet argenté). Vous savez que j'ai volontairement voulu que ce gouvernement comprenne une grande partie de civils. Malgré la lâcheté et la trahison coutumières des civils, j'ose espérer pouvoir faire confiance aux civils de ce gouvernement. C'est notre premier et notre dernier conseil des ministres qui se tient dans cette salle. Mardi prochain, nous nous réunirons dans la salle des conseils des ministres au palais présidentiel. Je rappelle que le conseil commencera, à chaque fois, à 9 h 30 précises. Aucune excuse ne sera acceptée. Deux absences, indépendamment des raisons d'Etat et surtout des missions à l'étranger, me donneront l'occasion d'expulser les fautifs de ce gouvernement que je veux pur et dur.

Vous vous posez certainement la question : quelle sera notre tâche, votre tâche ? Elle est toute simple, servir le peuple, l'intérêt du peuple. Il doit manger, se loger et s'habiller sans aucune difficulté. Dans toutes vos décisions, vos propositions, ayez constamment en vue ces trois aspects.

Madame le ministre des Affaires étrangères, après ce conseil, vous préparerez avec le directeur de cabinet votre tournée dans les pays limitrophes. Dès demain. Vous la débutez par le Yéra. Le Mystère 20 sera à votre disposition. Expliquez à nos voisins les causes de ce coup d'Etat sans effusion de sang. Nous connaissons votre charme, sachez en profiter (rires des ministres). Les hommes sont les hommes. Ils ne changeront pas. Mais attention, ne vous livrez à aucun de ces sauvages (rires aux éclats du gouvernement).

- Monsieur le président, vous pouvez compter sur ma détermination à faire respecter l'image de notre pays à l'étranger.

- Très bien. La semaine suivante, au moment où vos deux collègues du gouvernement visiteront certains pays africains, vous prendrez contact avec l'Europe occidentale. Dans l'immédiat, nous n'irons pas dans les pays pauvres d'Afrique. Je compte sur vous trois pour donner une image belle et séduisante de mon image à l'extérieur.

- Soyez-en assuré, je mettrai tout mon charme et ma sensibilité féminine à donner à ce pays la plus belle image. Un pays que tous les étrangers aimeraient visiter.

- Le ministre des Affaires étrangères veut certainement parler des étrangers européens, américains ou asiatiques. Car les étrangers africains on n'en veut plus au Khadougou... Je vois

que le ministre de l'Agriculture désire prendre la parole. Vous êtes le plus jeune, donc le plus sujet à la distraction. Méfiez-vous et tenez bon.

- Capitaine-président, la valeur n'attend point le nombre des années.

- On vous verra bien à la tâche, maintenant nous vous écoutons.

- Voilà, dès que mon professeur...

- Ce n'est plus votre professeur, le Premier ministre est votre collègue, chargé tout simplement de coordonner les activités du gouvernement et non de l'orienter. Jeune homme, nous vous écoutons.

- Dès l'annonce de ma nomination à ce gouvernement, une réunion extraordinaire du bureau exécutif de l'Union des étudiants s'est déroulée pour préparer un dossier sur la nouvelle politique agricole de notre pays.

- Rien ne va plus dans l'agriculture de ce pays, la sécheresse, les...

- La sécheresse n'est pas la cause de nos difficultés agricoles.

- Jeune homme, vous osez m'interrompre.

- Je me prosterne devant vous monsieur le président, excusez-moi !

- Appelez-moi tous : « Mon capitaine-président ou Koku-durni » qui signifie dit-on en ashanti, l'indomptable guerrier. Maintenant le ministre de l'Agriculture, continuez. Qu'est-ce qui ne va pas dans notre agriculture ?

- Elle est trop individualisée : c'est-à-dire que les cultures sont faites par individu. Or, l'individualisme crée l'égoïsme et il s'écarte des intérêts du pays. Le règne du chacun pour soi doit prendre fin. La seule solution pour augmenter notre production se trouve dans la collectivisation de notre agriculture (cris de désapprobation générale des ministres, et surtout du Premier ministre, plus violente).

- La collectivisation, dit le Premier ministre, a échoué dans tous les pays qui l'ont appliquée.

- Vous voulez créer la famine, donc la révolte dans ce pays, ajoute le ministre des Finances.

- Quelle pure folie que cette proposition ! s'exclame le ministre des Affaires sociales.

- Vous êtes réellement un étudiant, complète le ministre des Affaires étrangères.

- Mesdames et messieurs les ministres, je ne vous permettrai plus de le traiter d'étudiant. Actuellement il détient, comme vous, un portefeuille ministériel. Monsieur le ministre de l'Agriculture, s'il vous plaît, continuez.

- Honorable Kokudurni, dans notre plan d'action nous avons étudié les causes des échecs enregistrés ailleurs. Ici, toutes les dispositions envisagées éclateront de succès. Et comme vous venez de le dire, ce gouvernement doit être un modèle pour toute l'Afrique, j'en suis persuadé, notre agriculture servira d'exemple à toute l'Afrique.

- Notre agriculture sera collectivisée, monsieur le ministre de l'Agriculture. Je vous fais entièrement confiance. D'ores et déjà, j'apprécie votre dynamisme et votre engagement total pour le peuple et dans le peuple.

- L'indomptable guerrier...

- Dites plutôt Kokudurni !

- Kokudurni, avec votre permission. Durant les grandes vacances je souhaiterais que tous les étudiants occupent leurs trois mois de vacances dans les campagnes à cultiver et à récolter.

- Excellente idée. Acceptée. Monsieur le ministre de l'Education prendra toutes les dispositions pour acheminer les étudiants. Evidemment l'organisation de cette action enviable revient de plein droit au ministre de l'Agriculture, que je félicite une fois de plus. Voilà comment le gouvernement doit travailler. Dans l'innovation permanente. Marquez votre passage par des idées nouvelles. Mettez en action ce qui n'a jamais été réalisé ni réussi nulle part. Nulle part. N'est-ce pas monsieur le ministre de la Justice populaire ?

- Je vous remercie mon capitaine-président de la confiance que vous avez bien voulu placer en moi par l'attribution de ce portefeuille enviable. Ministre de la Justice, je me souviens toujours de notre rencontre dans la région du Nord.

- Monsieur le ministre de la Justice populaire, vous ne m'aviez jamais rencontré, avant ce coup d'Etat réalisé par moi pour vous sortir de la misère ; personne, je dis bien personne parmi vous ne m'avait rencontré. Une ombre de Da Monzon peut-être, mais Da Monzon en chair et en personne, jamais. Continuez !

- Le peuple, notre grand peuple est impatient concernant

le procès des anciens dignitaires du régime, en particulier celui du général-président.

- Que proposez-vous ?

- Commencer le procès dès la semaine prochaine !

- Avez-vous déjà instruit l'affaire ?

- Bien sûr, mon capitaine.

- On dit mon capitaine-président.

- En effet, capitaine-président. Notre groupe clandestin détient des documents et des dossiers sur la quasi-totalité des dirigeants arrêtés. Le procès ira très vite. Je me propose comme procureur de la République.

- Connaissez-vous déjà le verdict ?

- Bien sûr. La peine capitale pour sept personnes qui se partageaient les devises du pays.

- Parfait. Néanmoins pour rester dans les normes n'oubliez pas de choisir des jurés dans toutes les couches de la population. Pensez-vous qu'on doit retransmettre ce procès à la radio et à la télévision ?

- A la radio seulement ! Car nous avons l'intention, s'ils résistent dans leurs mensonges, de les effrayer pour arracher la vérité.

- Monsieur le ministre de la Justice populaire, vous pouvez déjà annoncer à la nation tout entière les dates de ce procès et surtout, pour l'opinion internationale, qu'il se déroulera dans la justice.

- Et les avocats des accusés ?

- Monsieur le ministre de l'Education, en tant que ministre de la Justice je refuse la participation des avocats formés à l'école bourgeoise. Quand on vole le peuple, la justice populaire refuse la présence d'escrocs pour défendre des bandits et assassins du peuple. D'ailleurs, nous allons revoir le rôle de la magistrature et du barreau de ce pays.

- Très bonne idée, monsieur le ministre de la Justice populaire. Je vois que le lieutenant ministre de l'Information lève son doigt. Avez-vous quelques informations à nous communiquer ?

- Oui, mon capitaine-président. Depuis hier soir la pression de la presse étrangère, dans notre pays et à l'extérieur, monte. Elle demande une conférence de presse.

- Avec qui ?

- Avec vous, bien entendu.

- Alors, pourquoi ne pas le dire plus tôt. Prenez toutes

les dispositions pour après-demain 16 h dans cette même salle. Je profite pour vous informer que je serai tous les matins à la présidence de 5 h à 14 h. Tous les après-midi, je resterai au camp pour m'occuper des affaires militaires. Aucun ministre ne sera reçu au camp mais à la présidence. Bref, passons maintenant à la fixation des salaires et des indemnités ministérielles.

Transformation complète des visages. Tous les visages deviennent gais. Depuis des millénaires l'argent asservit toujours l'homme. Et rien n'y changera. Pour dominer et asservir mes ministres, je dois les enrichir très rapidement. Mon grand-père disait : « Donnez de l'argent à un homme et il vous suivra bêtement. » Autour de cette table, tous les ministres acceptent leur nouvelle responsabilité uniquement à cause du profit. La cause du peuple n'est qu'un moyen pour s'enrichir.

- Monsieur le ministre des Finances, écoutez-moi bien. Dès la fin de cette réunion je vous autorise à débloquer deux milliards pour ce gouvernement.

A ma grande surprise, les applaudissements crépitent. Tous se congratulent, même Karfa laisse exploser sa joie.

- Monsieur le ministre des Finances, ouvrez-moi un compte avec cinq cents millions et partagez le reste entre vous, c'est-à-dire les 1 500 000 000. Et que cela se fasse très rapidement.

Tous les ministres, debout, m'applaudissent. A tour de rôle, ils viennent me congratuler.

- Au nom de mes collègues, commence le Premier ministre, je vous remercie, mon capitaine-président, de ce geste magnanime que l'histoire de notre pays retiendra. Kokudurni, vous pouvez compter sur la fidélité et la disponibilité de tous les ministres. Nous vous servirons selon votre désir jusqu'à épuisement de notre corps et de notre âme.

Tous applaudissent une fois de plus, comme pour approuver les propos de leur porte-parole.

- Ecoutez mes amis, en Afrique comme partout dans le monde, on ne vous respecte que selon ce qu'il y a dans votre poche. En Afrique, un ministre entretient l'équivalent d'une ville moyenne. Il incarne l'image du régime. En vous mettant à l'aise vous confortez vos concitoyens, par vos actions sur la crédibilité de mon régime. D'ailleurs, monsieur le ministre, portez cette somme au débit du gouverneur défunt.

Nous devons paraître aux yeux de nos compatriotes comme des gens intègres. Dans tous vos discours, insistez continuellement sur la justice, la lutte contre la corruption et même Dieu. Dieu demeurera toujours le plus grand thème de mystification d'un peuple, surtout ignorant comme le nôtre. Montrez-vous humbles et courtois. Ah, j'oublie monsieur le ministre de la Justice, ajoutez les deux milliards à votre dossier relatif au prochain procès.

- Mon capitaine-président, c'est comme si c'était déjà fait.

- Très bien. Maintenant nous passons au salaire mensuel d'un ministre de ce gouvernement. Sous le régime précédent, combien gagnait en moyenne un ministre ?

- 2 000 000 000 de francs affirme le ministre des Finances.

Cris de stupéfactions dans la salle. Mes ministres s'étonnent d'un tel revenu mensuel dans un pays atteint par la sécheresse et les calamités naturelles de tous ordres. Mais je connais l'hypocrisie de l'homme. On feint l'étonnement, l'indignation pour bénéficier davantage.

- Vous aurez 3 000 000 de francs. Je dois vous mettre dans toutes les bonnes conditions pour vous permettre de réaliser un travail à la mesure des sacrifices, des souffrances endurés depuis dix ans par notre vaillant peuple. Quant à moi, combien pensez-vous que je dois percevoir tous les mois ?

- Cinq millions !

- Sept millions !

- Dix millions !

- Le budget du pays doit être à votre disposition.

J'entends d'autres chiffres et plusieurs propositions. Une discussion intéressante et intéressée s'ensuit entre les ministres. C'est à qui surpassera l'autre pour manifester sa reconnaissance envers moi. Je les regarde impassible, plongé dans le regret, le doute et l'angoisse. Tous me déçoivent. Aucune personnalité ne se dégage parmi eux, avachis qu'ils sont par les avantages matériels. Déjà, je regrette mon engagement sur la voie du pouvoir. En cet instant précis, une grande envie me prend : être au bord de la mer, seul, loin de tous et de tout, avec des livres pour seuls compagnons. Subitement, un autre désir me pousse vers la réalisation de mes objectifs. Pourtant, je comprends qu'il ne sera pas facile de tenir mes promesses au peuple. Je sens déjà tout le poids des difficultés qui m'attendent. Hors des allées du pouvoir, je contredisais et reconstruisais toujours le pays. Et voilà que je

m'engage déjà sur la voie de mes prédécesseurs. Est-ce une fatalité de toujours mal faire au pouvoir ?

Enfin, je me décide. Devant les hésitations de mes ministres, je me fixe moi-même mon salaire : sept millions. Applaudissements de certains. Un grand nombre désapprouve : c'est trop peu.

- Continuons notre réunion. Monsieur le ministre de la Culture désire parler, je crois.

- Notre peuple dans sa grande majorité ignore les plaisirs de la lecture préférant de loin le spectacle du football et de la boxe. Votre gouvernement doit prendre rendez-vous avec l'histoire en créant à travers tout le pays des bibliobus afin d'emmener le livre dans tous les foyers.

- J'espère que vous plaisantez, madame le ministre. Car un Etat dirigé par un gouvernement solide et intelligent ne favorise jamais la diffusion de la culture dans le pays, et surtout du livre. Un roman peut représenter une bombe. Et souvent plus. Il contribue à éclairer le peuple. Faites toujours des promesses aux hommes de culture de ce pays, mais n'en tenez aucune ! La quasi-totalité de votre budget sera imputée aux sports, en particulier au football. Augmentez les subventions à la fédération de football afin qu'elle augmente les équipes pour les différents championnats et qu'elle organise de nombreux tournois internationaux. Faisons en sorte que le peuple pense constamment au football. Hier comme aujourd'hui le peuple se laisse facilement diriger en se nourrissant de pain et de jeux. Alors, vos histoires de livres, jetez-les au fond d'un tiroir (rires des ministres).

Fatigué, je lève la séance et je me précipite dans ma chambre pour dormir. Je suis réveillé par mon père qui désire faire un commerce d'articles en tous genres. Pour cela, il demande, d'ores et déjà, mon intervention auprès des services de douane pour l'entrée gratuite de ses marchandises en provenance de l'étranger. Je le rassure. Et maintenant, pour les premiers financements mon père sollicite mon intervention généreuse. Je lui promets une importante somme pour démarrer ses activités commerciales. Visiblement heureux, rassuré, il me quitte en me prodiguant ses bénédictions. Si ma mère était présente, comment aurait-elle réagi ?

Je retourne dans ma chambre pour me replonger dans un sommeil profond. A mon réveil, je retrouve le lieutenant

Kalifa, confortablement installé. Devant sa compétence, son imagination, je tombe d'admiration et de méfiance.

Le lendemain, il m'accompagne pour mon premier déplacement à la présidence de la République où je bénéficie d'un accueil triomphal. Je rassure tous les travailleurs honnêtes et compétents, même s'ils ont été les proches collaborateurs de l'ancien régime. En contrepartie, j'attends d'eux soutien sans faille, fidélité, loyauté et redoublement d'ardeur dans leur tâche.

Dans le bureau présidentiel que j'occuperai, désormais, je vois de nombreuses photos de femmes. L'aide de camp de l'ancien président, que je vais certainement maintenir, m'affirme avec une grande assurance que ce sont les maîtresses du dictateur déchu. J'en compte quinze. Et pourtant, officiellement, il en possède trois. Ah, les hommes ! que trouvent-ils de si excitant dans le corps d'une femme ?

Lorsque nous passons au crible fin les dossiers, je suis surpris et étonné par un important courrier de cœur. Les femmes, surtout les mariées officielles, écrivaient au président pour lui déclarer leur amour.

Mon directeur de cabinet, Monsieur Kabako et Monsieur Kohinor, celui de l'ex-président, réussirent à découvrir des documents importants et confidentiels pour le pays.

Dans ce très beau bureau, je découvre toute l'ampleur de la tâche et surtout les difficultés pour développer le pays. Déjà il m'incombe de prendre des décisions importantes et urgentes.

Dans l'antichambre m'attend depuis quatre heures le doyen du corps diplomatique. Les ambassadeurs désirent me rencontrer, me connaître, me féliciter et connaître la nouvelle ligne de mon régime. Kohinor qui devient désormais le secrétaire général de la présidence nous propose trente minutes, le lendemain, avant la conférence de presse. Nous adhérons à cette proposition.

Ensuite, entre le ministre des Finances qui vient me présenter la situation alarmante de notre trésorerie. Il nous faut trouver des solutions urgentes. En outre, nos dettes envers les bailleurs de fonds sont énormes. Le rééchelonnement de cette dette prenant fin, notre pays doit verser tous les mois l'équivalent de notre vente mensuelle à l'extérieur. Pendant plus d'une heure, il me présente une situation alarmante.

A la fin de cet entretien, je tombe de vertige. Je ne peux

plus recevoir les chefs religieux. Je traverse la ville dans un état inconscient. Le palais se trouve à dix kilomètres du camp Chaka. Un long trajet dangereux. Tous les jours la mort me guette. Un attentat bien préparé réussit toujours malgré la protection rapprochée.

Je retrouve Madia et le bébé. A les voir, je retrouve mes esprits. Je m'amuse longuement avec l'enfant, mon enfant qui curieusement ne porte aucun prénom. Madia me laisse le choix du prénom que je donnerai, seulement, après cette fameuse conférence de presse que je redoute. Elle m'informe de son grand désir d'effectuer un voyage d'agrément à Paris, Londres, Bruxelles, New York et Ottawa, en compagnie de ses enfants. Nous retenons la date de mon voyage à New York pour l'Assemblée générale des Nations unies.

Elle partage mon repas ainsi que Kilimandjaro, venu m'informer des rumeurs de la ville. Pour le moment, les manifestations de joie couvrent les éventuels mécontents. La population, selon Kilimandjaro, apprécie surtout mon gouvernement constitué dans sa quasi-totalité de civils. Les travailleurs attendent une grande amélioration de leurs conditions de travail. Kilimandjaro m'informe également qu'il a découvert un marabout puissant que je rencontrerai demain soir.

Après le départ de Kilimandjaro ma compagne m'exhorte à rejeter ce rendez-vous ou même de l'annuler. Elle ne croit pas aux marabouts ni autres sorciers qui sont des trompeurs. Evidemment, je me moque intérieurement de ses recommandations. A mon niveau, je ne dois plus connaître l'influence d'une femme que j'aime. A la place du cœur doit loger aussi le cerveau. Je me contente de l'écouter. Impassible, je la pénètre de mon regard. Elle me caresse les bras.

Aussitôt, une très grande envie de la posséder s'empare de moi. Pourtant mon cœur refuse. Mon amour sincère et profond ignore la bestialité. Mais, le corps secrète continuellement ses propres exigences.

- Madia, ma chérie.

- Mon amour, capitaine-président.

As-tu quelque chose à me dire ? Ne penses-tu pas que nous sommes assez bien ainsi, enlacés et silencieux ? Mais parle, je t'écoute.

- Madia, mon amour, ton prochain enfant sera le mien.

- Personne ne sait que les trois autres ne sont pas de toi.

- Tous les deux, nous le savons.
- Pour quand aimerais-tu voir cet enfant venir au monde ?
- Pour le premier anniversaire de mon arrivée au pouvoir.
- A la date prévue, mes entrailles libèreront cet enfant.
Que souhaiterais-tu ? Une fille ou un garçon ?

- N'importe. Tout ce qui sort de toi m'inonde de joie.
Elle me serre davantage dans ses bras et caresse délicatement mes yeux remplis de tendresse et de sensualité. Une fois de plus, Madia me transporte au pays du bonheur et du plaisir.

Après son départ, à deux heures du matin, je m'installe devant la porte de ma villa pour regarder mes gardiens. Plus d'une vingtaine. Surveillance ou protection ? Dans tous les cas je vis dans une prison dorée. Au moment où les jeunes de mon âge se promènent librement dans les rues, dorment sans aucune inquiétude, moi je demeure dans la peur. Contrairement à ceux-ci, j'évite la promenade solitaire, car je cours deux risques : être étouffé par une foule enthousiaste ou tué par les ennemis. Un chef d'Etat est un prisonnier permanent. Prisonnier du peuple, prisonnier de soi-même. Mon jeune âge ne favorise d'ailleurs pas l'occupation d'une si haute responsabilité. L'expérience, l'école de la vie, me manqueront toujours. Malheureusement je ne peux plus reculer. Je dois avancer. Pas seulement pour les honneurs et la gloire mais aussi pour tous ceux qui pensent à l'utilité d'un changement politique dans ce pays. Et ils sont fort nombreux.

Plein de mélancolie, je reste éveillé avec le pressentiment que désormais, je connaîtrai peu de sommeil durant mon règne.

Quand je reçois Kalifa de nouveau, je m'apaise. Le responsable de la Sécurité sait me procurer la confiance. Avec lui, je crois à mon destin lumineux. Paradoxe, le grand problème d'un chef d'Etat ne concerne pas seulement le développement de son pays, mais sa propre sécurité avant tout.

Tous les jours, le chef d'Etat conscient craint pour sa vie. Seuls les fous croient à l'adoration du peuple. Ceux qui nous acclament sont les pauvres, les démunis, attendant toujours de nous une amélioration régulière de leur vie matérielle. Les riches et surtout les militaires attendent impatiemment de vous remplacer. Votre chance de durer sera proportionnelle au nombre, et pour beaucoup, au talent de vos hom-

mes de confiance. Moi, j'en connais deux, très sûrs. Kilimandjaro et Kalifa.

Kalifa m'apprend le souhait de Bibi Coco de me rencontrer. A ce nom, mon cœur bat la chamade. Tout le pays adore Bibi Coco. Je n'ai jamais eu encore l'occasion de la voir, sauf à la télévision, dans les journaux et sur les pochettes de disques. Dans la caserne, tous les soldats, sans exception, rêvaient de la posséder. Et voilà qu'aujourd'hui elle désire me rencontrer. Quelle chance ! Dans la caserne, elle ne m'avait jamais connu. A peine si elle aurait répondu à mon salut dans la rue. Mon moral, un moment tombé, remonte brutalement. Désormais je trouve le pouvoir excitant et utile. Une rencontre avec Bibi Coco, dans la plus stricte intimité, mérite bien un coup d'Etat militaire.

Il y a cinq mois, Kilimandjaro disait : « Si je passe une nuit dans la même chambre que Bibi Coco et qu'on propose de me fusiller le lendemain, j'accepterai. Car les balles ne me pénétreront plus. »

- Kalifa, mon frère, toi qui m'informes, sais-tu son état civil, mariée, célibataire, vivant en concubinage ?

- Mon capitaine-président, Bibi Coco a vingt-cinq ans et elle est célibataire.

- Crois-tu qu'elle accepterait de passer une nuit avec moi ?

- Mon capitaine-président, elle ne souhaite qu'une constante intimité avec vous.

- Ce n'est pas vrai ? Quoi ! je suis donc un homme véritablement heureux. Si ce n'était cette maudite conférence de presse, tu l'aurais déjà fait venir dans ma chambre.

- Rien ne presse, mon capitaine-président. Désormais, elle vous appartient pour l'éternité. Mais je crains pour votre épouse.

- Bref, quelle épouse ? Madia n'est pas encore mon épouse, c'est une femme que j'aime. Avec elle, il s'agit de cœur, tandis que Bibi Coco, seul son corps m'intéresse.

- Madia manifeste son intention de venir, à partir d'aujourd'hui, toutes les nuits chez vous. Empêchez-la donc.

- C'est votre boulot Kalifa. Bientôt votre grade augmentera. Alors, en attendant, faites comprendre à Madia, que ce soir particulièrement une réunion secrète m'empêchera de la recevoir, et beaucoup d'autres soirs encore. Si elle s'entête, les gardes n'auront qu'à la bloquer et la refouler. Ah, Bibi Coco, ce soir dans mes bras. Demande au ministre des Finan-

ces de débloquent quinze millions séance tenante pour Bibi Coco. Si tu rencontres Kilimandjaro, dis-lui que le capitaine-président Da Monzon recevra cette nuit Bibi Coco. Il va mourir de jalousie.

- Mon capitaine-président, j'ai besoin de quelques millions aussi.

- Tu les auras, après la capture de douze albinos.

CHAPITRE IX

« Mesdames et messieurs les journalistes je vous remercie d'être venus si nombreux de tous les pays d'Europe et d'Afrique pour participer à cette conférence demandée par votre syndicat. J'avoue que je suis peiné de vous recevoir dans cette situation. En effet, je trouve anormal qu'on arrive au pouvoir par un coup d'Etat militaire. Je suis moi-même foncièrement contre les coups d'Etat. Remarquez d'ailleurs le choix que j'ai fait de mes ministres composés exclusivement de civils. Mais vous savez vous-mêmes que depuis dix ans la démocratie n'existait plus dans ce pays, le peuple souffrait, les enfants pleuraient de faim, la récession s'abattait sur notre pays. Le gouvernement ne trouvait aucune solution pour résoudre la crise économique et morale. Et pourtant une grande partie du pays possède d'importantes ressources minières et agricoles. Les fruits de notre richesse passaient dans les poches de quelques égoïstes. En tant qu'authentique fils de ce pays, je ne pouvais rester les bras croisés devant le masacre d'un pays que j'adore. J'ai donc décidé de prendre le pouvoir pour sécher les larmes de nos sœurs, de nos mères, de nos enfants, de nos vieux. Je vous remercie. J'attends maintenant vos questions. »

- Monsieur le président, contrairement à de nombreux coups d'Etat, le vôtre a été ensanglanté. Lors de l'arrestation du général, une douzaine de ses gardes ont été tués. Comment expliquez-vous cette bavure ?

- Ce sont des ragots. L'ancien chef d'Etat a été arrêté sans aucune effusion de sang, je vous l'assure. Il regardait « Dallas » à la télévision (rires) lorsque les troupes populaires arrivèrent devant le palais. Surpris par le nombre des soldats surgis brutalement, la garde présidentielle, du moins l'ex-garde présidentielle tira à bout portant. Heureusement mes frères en armes ne comptèrent aucun blessé ou tué dans leur camp. Dans leur riposte, ils tirèrent sur les jambes des défenseurs de l'ex-président, aussitôt démobilisés. L'ancien président se laissa prendre sans aucune difficulté avec tout simplement le regret de ne pas voir jusqu'au bout les vilénies de l'affreux J.R., son modèle (rires et applaudissements). A l'heure où je vous parle, les gardes de l'ancien président reçoivent des soins dans notre plus grand centre hospitalier. J'attends leur guérison pour les recevoir et leur demander de bien vouloir participer à ma garde personnelle. Quant aux membres du gouvernement défunt, vous savez comment ils ont été arrêtés. Dans les boîtes de nuit (rires). Nous n'avons même pas eu besoin de tirer un coup de feu dans les lumières tamisées. Je puis vous assurer que mon coup d'Etat est certainement en Afrique le seul qui se soit déroulé sans la moindre effusion de sang, et réalisé avec une facilité déconcertante. Je crois avec sincérité qu'il faut désormais trouver une solution, en Afrique, aux coups d'Etat devenus si faciles à réaliser (rires). Si mes collègues des autres pays africains adoptent mon idée, nous nous réunirons pour trouver une solution limitant ou supprimant les coups d'Etat en Afrique. J'ai même un plan à leur proposer (applaudissements).

Je tiens déjà les journalistes. Je sens que je les attire, surtout que je souris en répondant. Et puis, j'affiche un air innocent et naïf. Une dame se lève, je l'écoute.

- Monsieur le président, la dictature est une des grandes manifestations des régimes politiques africains. La démocratie est absente dans tous les pays africains. Et voilà que vous affirmez quitter le pouvoir dans trois mois. Partirez-vous réellement ? Et comment cela se passera-t-il après ?

- Chère madame, regardez-moi attentivement. Pensez-vous que je ressemble aux autres militaires au pouvoir en Afrique ? (rires et applaudissements) Non bien sûr ! Vous pouvez faire confiance à mes propos. Je suis tout juste au pouvoir pour trois mois. Dans quelques semaines, j'autoriserai la création de sept partis politiques (applaudissements). Je

déteste le parti unique qui est un véritable danger pour l'Afrique (applaudissements). Notre développement passe nécessairement par le multipartisme. Pour ne pas basculer dans la dictature, un gouvernement doit voir son action suivie et contrôlée par des partis d'opposition. Depuis mon arrivée à la tête de ce pays, malgré moi, j'ai désigné un comité de sages chargés de contrôler mon action et de me faire des propositions.

- Monsieur le président, en tant que journaliste africain je suis sensible à l'animisme. Que pensez-vous des pratiques fétichistes répandues en Afrique, surtout par les détenteurs du pouvoir ?

- Personnellement (avec mon air le plus sérieux) je ne crois pas au fétichisme. C'est de la superstition digne du Moyen Age. Je ne crois qu'au travail et à l'amour pour son peuple, un amour fait de fidélité. Le fétiche n'existe pas. S'il existait, les Africains auraient été les premiers sur la lune, ils auraient construit des gratte-ciel, et gagné la coupe du monde. Posez-moi d'autres questions car la vôtre est une insulte dans un pays où la foi en Dieu est intense.

Mon calme impressionne, je ferme les yeux comme si je psalmodiais.

- Monsieur le président, que pensez-vous de l'OUA ?

- L'OUA représente pour tout Africain conscient une perte de temps. A l'OUA on ne fait que des discours démagogiques. Un peuple ne se nourrit pas de discours. Au lieu de s'attaquer à des faux problèmes, mes collègues doivent s'attacher à résoudre le seul et vrai problème de notre continent : les Etats-Unis d'Afrique. En dehors de l'unité politique et d'une intégration économique, point de salut pour l'Afrique ! Reprenez le livre de l'Osagyefo, Kwamé N'Krumah, *L'Afrique doit s'unir* qui reste étonnamment d'actualité. C'est le seul valable pour que l'on puisse comprendre et résoudre des maux en Afrique. Souvent je crois fermement qu'une fatalité habite les Africains. Nous voyons le chemin lumineux et nous prenons une autre voie, escarpée, débouchant dans l'impasse.

- Monsieur le président, votre coup d'Etat n'a pas encore dit son nom. Est-ce une révolution ?

- Une révolution ? Je ne sais même pas ce que cela peut signifier. Voulez-vous me la définir (rires) ?

- Monsieur le président voulez-vous nous dire maintenant

quel sort vous réservez aux anciens dignitaires dont les arrestations continuent ?

- Jusqu'à ce jour, cinquante cinq militaires et civils responsables de la mauvaise gestion du pays sont sous les verrous. Le procès commencera la semaine prochaine. Il sera très rapide car nous détenons une énorme documentation, très compromettante à leur égard.

- Les accusés seront-ils assistés par des avocats ?

- Notre pays en a suffisamment formés. La plupart chôment. Ils seront heureux de mettre en pratique des théories acquises pour défendre des voleurs au col blanc.

- A l'issue de ce procès, croyez-vous que le tribunal infligera des peines capitales comme on l'a vu récemment dans d'autres pays africains ?

- Ici, au Khadougou, nous respectons la vie humaine. Le pays compte de nombreux croyants. Nous ne verserons jamais le sang d'un citoyen de ce pays *a fortiori* des personnes qui ont eu à le diriger. Vous savez nous ne sommes plus des barbares (rires), nous sommes des gens civilisés. Personnellement, je ne supporte pas la vue du sang. Je me destinais à des études médicales mais la seule vue d'une goutte de sang me fait m'évanouir.

- Monsieur le président, je m'étonne alors de votre choix, pour la carrière des armes qui font verser le sang. C'est leur existence-même.

- C'est une vision des armées au Moyen-Orient et en Amérique latine. L'Armée, dans les pays africains, ne combat jamais. Pour se reposer jusqu'à sa retraite, le seul endroit intéressant reste l'armée (rires). Faites un tour dans les casernes en Afrique. Vous découvrirez cette réalité. Une armée cantonnée dans les camps militaires jouant à la belotte et mangeant gloutonnement. Ici, cela va prendre fin. Dès la semaine prochaine, nos militaires, dans leur grande majorité, cultiveront la terre. A la place des fusils, ils prendront les charrues et les tracteurs (applaudissements).

- Monsieur le président, vous venez de recevoir le corps diplomatique dans son ensemble. Que leur avez-vous dit ?

- Le soir à la radio et à la télé, demain dans la presse, vous découvrirez l'important message que j'ai adressé aux diplomates accrédités dans ce pays.

- Monsieur le président, vous n'avez pas encore prononcé

vos discours-programme. Quelle va être l'orientation de votre régime ?

- Ecoutez, notre peuple est fatigué des programmes qui ne sont jamais respectés. Pour nous désormais, le seul programme consiste à donner à manger au peuple, à lui trouver des logements décents, et à l'habiller correctement. Notre politique va s'articuler autour du monde rural, de la paysannerie, de l'agriculture, de la jeunesse, fer de lance de notre développement, et des femmes qu'on oublie souvent. Notre orientation se fera autour de ces trois pôles : agriculture, jeunesse et femmes.

- Mon capitaine-président...

- Enfin, quelqu'un qui sait comment m'appeler (rires) !

- Mon capitaine-président, depuis quatre ans les travailleurs perçoivent irrégulièrement leur maigre salaire. Les grèves, les revendications et autres agitations n'ont donné aucun résultat dans la mesure où le gouvernement déchu se caractérisait par sa brutalité. Alors, comment pensez-vous capitaine-président venir en aide aux travailleurs, même si votre pôle d'attraction sera constitué par l'agriculture, la jeunesse et les femmes. Vous n'ignorez pas ce que sont les travailleurs des villes qui viennent en aide aux paysans, leur père, leur oncle en achetant leurs savons, leurs chaussures, etc. De même les jeunes et les femmes sont au compte débiteur des travailleurs qui les logent, les nourrissent et les blanchissent. Capitaine-président avec tout le respect que je vous dois, je vous conseille de vous pencher longuement et profondément sur la misère des travailleurs urbains de ce pays. Evitez de faire des différences entre les citoyens de ce pays.

L'intervention de ce journaliste khadogolais bénéficie d'un long applaudissement. Celui-là, il ne m'échappera point. A l'issue de cette conférence, je donnerai des ordres pour qu'on l'arrête discrètement et qu'on le torture pendant quelques heures. Heureusement pour lui qu'il n'est pas albinos. Le calme revenu, je réponds :

- Mon cher frère, je vous remercie de la pertinence de vos propos salués comme il se doit par des applaudissements. Soyez assuré qu'au cours d'un prochain conseil des ministres, le gouvernement prendra des mesures pour augmenter les salaires des travailleurs. En revanche, nous demanderons aux travailleurs de redoubler d'efforts dans leurs tâches et leurs activités.

- Capitaine-président votre pays dans le passé exerçait une certaine hégémonie dans les affaires africaines et internationales. Reprendrez-vous le flambeau laissé par les fondateurs de votre République ?

- Nous voulons d'abord faire manger le peuple à sa faim (rires). Ensuite, nous verrons s'il faut continuer la démagogie des politiciens véreux, aujourd'hui ensevelis pour toujours. Vous savez, c'est facile de jouer un rôle dans la politique africaine et internationale. Cela n'a rien de sorcier. Il suffit de courir de pays en pays et de faire des déclarations fracassantes. Et c'est tout. Pour quel résultat ? Votre peuple manque de minimum vital. Pour nous, la parole n'aura plus de ministère. Seule l'action nous démarquera de tous nos prédécesseurs.

- Monsieur le président, pourriez-vous nous dévoiler votre secret pour mettre fin aux coups d'Etat en Afrique ?

- Je le réserve pour mes pairs africains (rires).

- Croyez-vous à l'expansionnisme soviétique en Afrique ?

- Nous voulons que l'Afrique devienne une fédération de Républiques unifiées, comme l'URSS.

- Feriez-vous appel à la Banque mondiale ou au Fonds monétaire international pour résoudre vos problèmes économiques ?

- Mon peuple ne me le pardonnerait jamais. Je lui fais confiance pour nous soustraire aux difficultés financières.

- La dernière question, capitaine-président : Quel changement constatez-vous dans votre vie depuis votre arrivée à la présidence ?

- Je m'appelle toujours Da Monzon (rires et longs applaudissements).

Enfin, je me lève pour sortir, les applaudissements continuent. Un véritable succès. Je suis réellement un vrai président. Quel chef d'Etat, trois jours après son coup d'Etat, aurait mieux répondu que moi. Personne. Mes ministres me retrouvent dans mon bureau pour me congratuler. Ces petits intellectuels m'avaient certainement sous-estimé dit-on, la conférence ayant été retransmise en direct par la radio et la télévision.

Je reçois rapidement les hommes d'affaires en visite dans mon pays et je reprends la route pour le camp Chaka. Sur tout le parcours une foule immense m'ovationne. C'est, je

l'apprendrai plus tard, à cause de la prochaine augmentation des salaires.

Jusqu'à la tombée de la nuit mes collaborateurs civils, malgré mon interdiction, défilent chez moi. Tous les ministres désirent engager des transformations radicales dans leur département. Je les y encourage.

A l'heure du journal télévisé du soir, ma conférence de presse est reprise intégralement. Je m'admire moi-même. Non seulement je suis beau et charmant, mais je parle d'une manière agréable. Des gros plans présentent des journalistes, surtout blancs, admiratifs.

Kilimandjaro arrive ensuite avec le marabout. Je les reçois dans une chambre.

- Président, dit-il, votre vie est faite de chance. Vous serez au pouvoir pour trente-deux ans. Un de vos fils va vous succéder. Toutefois, des jaloux, sans pouvoir vous renverser, peuvent saboter vos bonnes actions. Pour les neutraliser, j'aimerais, avec votre permission, faire une retraite de dix jours pour vous. Je prierai pendant ces jours sans boire ni manger dans un puits. C'est l'action la plus difficile et la plus efficace du maraboutage.

- Votre prix ?

- Il est très élevé, vu la difficulté et l'efficacité. Dix millions d'avance et quinze millions dès ma sortie.

- Aucun problème. Kilimandjaro s'en occupera.

Bibi Coco attendait dans le salon. Je la découvre des yeux. Elle est encore plus belle que sur les pochettes des disques. J'ai le cœur battant.

- Monsieur le président, commence-t-elle, je vous aime. Vous avez réussi à sortir le pays de la souffrance et de la misère. J'ai tenu à venir le dire moi-même. Da Monzon je vous aime.

Je ne me sens plus. Je suis transporté au septième ciel. Cette déclaration me rend joyeux. Le vertige me prend. Je ne vois plus rien, je m'agenouille devant Bibi Coco, ma tête entre ses jambes. Son parfum attire mon désir. Elle me caresse les cheveux et chante sa plus célèbre mélodie. La complainte d'une bien-aimée heureuse dans les bras de son amant.

- Bibi Coco, je suis le maître de ce pays. Tout ce que je demande est exécuté aussitôt. Dis-moi Bibi Coco, toi que j'aime, dis-moi ce que tu veux. Je te le donne immédiatement.

- Tout juste cinquante millions.

- Sans problème, tes désirs sont des ordres.

Le ministre des Finances que je réussis à joindre promet la somme pour le lendemain, car la nuit est fort avancée.

- J'attendrai demain en restant dans ta chambre, capitaine-président.

- Venez-y donc !

- Je viens monsieur le président de la République du Khadougou.

CHAPITRE X

Quatre semaines après mon arrivée au pouvoir, le procès des anciens dignitaires commence. Tous les soirs, de huit heures à dix heures, le peuple écoute grâce aux ondes, en différé, ses anciens dirigeants accepter ou réfuter les accusations portées contre eux. Tous en revanche, implorent ma grâce. A les écouter, je suis moi-même étonné, je savais l'existence des détournements, de la corruption, mais je ne pouvais imaginer une telle ampleur. Des milliards détournés, volés par une seule personne, c'était inimaginable. Tous les ministres arrêtés vivaient de fraudes diverses.

Dans tout le pays, c'est la révolte spontanée. Les manifestations s'organisent dans toutes les villes du pays pour demander la tête des coupables. Karfa qui fait office de procureur de la République se montre impitoyable dans ses questions. Je suis jaloux de la popularité qu'il connaît dans le pays à cause du procès. J'aimerais bien l'enlever du gouvernement, mais l'opinion publique ne l'acceptera pas ou elle me condamnera. Il ne me reste donc qu'à le subir et le surveiller étroitement afin qu'il ne devienne pas comme moi, un jour, président de la République. Dès mon arrivée au pouvoir, j'ai compris rapidement que la première chose à laquelle on pense quand on a honneurs et pouvoirs, c'est de chercher à les garder longtemps.

Le procès continue. La révolte aussi dans le pays. Comment cette grande faute a-t-elle été possible ? Je crois rêver.

D'ores et déjà on me réclame des têtes. Pour la population attendre la fin du procès pour commencer à fusiller serait une trahison. Déjà six ministres ont été entendus.

Chaque jour, je suis assailli par les ambassadeurs, les ministres, envoyés spéciaux de leur président, de nombreux pays d'Afrique et d'Europe. Leurs gouvernements demandent la clémence. Des milliards de dollars me sont proposés pour développer mon pays si j'accepte de ne pas faire appliquer la peine capitale contre les anciens responsables politiques de mon pays.

C'est vrai, le pouvoir secrète les privilèges. Néanmoins, il est inadmissible que des ministres achètent des lits en or grâce au budget de leur département. La plupart des membres du gouvernement avaient leur avion personnel acheté avec les deniers publics. La moitié du gouvernement, dès le vendredi soir, volait vers l'Europe ou l'Amérique pour passer le week-end.

Un chef d'Etat d'un pays voisin me téléphone, un soir, et me supplie de faire arrêter la diffusion du procès à la radio. Déjà son peuple regarde avec mépris ses ministres et sans doute lui-même.

Les ministres continuent de plaider coupable ou non coupable. Devant leur vaste escroquerie, la population attend avec impatience le procès de l'ancien chef de l'Etat. En attendant, je suis débordé toute la journée par les affaires de l'Etat. Notre caisse se vide, chaque jour, un peu plus qu'hier. Les cours de nos produits baissent chaque semaine sur le marché international. Le mois prochain, selon les prévisions de mon ministre des Finances, nous ne pourrons pas payer la moitié de nos fonctionnaires. A moins de rapatrier les fonds secrets ou l'argent du pays déposé dans des comptes secrets. Malheureusement les ministres refusent de nous aider dans ce sens. Mes différents conseillers me proposent d'envoyer mon ministre des Finances en tournée dans certaines capitales européennes quémander des prêts à long terme ou des dons. Mais tous ces pays, pour nous aider, attendent la fin du procès.

A l'université, l'agitation grandit. Deux fois par jour, un long cortège défile devant la présidence et le camp Chaka. Les étudiants exigent de moi que je fusille immédiatement tous ceux qui ont participé « au vol du peuple ». J'ai une grande faiblesse pour les étudiants. J'en reçois une dizaine

tous les jours. Je les écoute et applique leur désir. Mais dans le cas prévu des exécutions je leur recommande la patience. Attendons la fin du procès. Après dix jours d'audition de différentes personnalités, arrive le tour du dernier. Le plus célèbre, mon illustre devancier à la magistrature suprême. Le président-général en ex. Déjà, la cour spéciale présidée par mon ministre de la Justice, Karfa, a condamné six ministres à la peine capitale et trois à la prison à perpétuité.

Ce soir-là, à l'instar de tout le pays j'écoute le procès de l'ancien chef d'Etat dirigé par le plus en plus populaire Karfa. « Nawa Pascal, vous êtes né en 1938, plus précisément le 3 janvier. Votre père est un pêcheur. Votre mère, femme soumise, ménagère, a toujours subi dans la résignation les brutalités de votre père. De même que les quatre autres femmes de votre polygame et fornicateur de père. Votre mère et ses rivales vendent les produits de la pêche de leur dictateur de mari. Après votre BEPC, vous vous engagez volontairement dans l'Armée nationale. Trois ans après, vous devenez aspirant. Moins d'un an, ensuite, vous prenez les grades de sous-lieutenant avant ceux de lieutenant. Vous êtes donc lieutenant au moment de votre sanglant coup d'Etat. Sous votre insistante recommandation votre comité militaire vous nomme général d'armée. Avouez que ce fut un exploit sans précédent. Da Monzon, le patriote, ne rêverait pas d'un cheminement aussi rapide malgré ses qualités et ses mérites. En dix ans de pouvoir, vous ne faites que terroriser le peuple. Les disparitions humaines sont fréquentes, sous votre règne. Notre monnaie s'est très vite dégradée, les caisses de l'Etat se sont vidées au profit de votre poche. De fils de pêcheur, vous devenez l'une des sept personnes les plus riches du monde. Quel exploit ! Mais commençons par le commencement ! Vous aurez la possibilité de m'interrompre pour donner plus de précisions sur vos détournements envers le peuple. Bref, un mois après votre installation au pouvoir vous faites virer dans un compte aveugle un milliard de nos francs.

- Ce n'est pas juste. C'est le comité militaire qui m'a proposé cette somme pour le risque que j'avais pris personnellement afin de débarrasser le pays des dictateurs.

- Ce même comité militaire qui va recevoir, pour chacun de ses membres, le tiers de votre montant. Au premier anniversaire de votre arrivée à la présidence de notre Répu-

blique, vous êtes propriétaire de cinq immeubles de plusieurs étages, achetés comptant, dans la capitale, de trois châteaux en France et de multiples villas. Tous ces biens immobiliers achetés comptant grâce aux impôts de la masse laborieuse.

- Cette masse laborieuse veut un président fort et riche.

- Bien sûr, mais elle ne vous demande pas de voler.

- Je n'ai pas volé et je ne volerai jamais. Ce sont toujours les camarades du comité militaire et le comité central du bureau politique qui m'ont proposé de m'enrichir afin d'être sur la scène nationale africaine et internationale une personnalité respectée. Car la richesse suscite le respect et l'obéissance.

- Deuxième année de pouvoir : vous devenez propriétaire de milliers d'hectares dans toutes les régions du pays. Les dimanches et jours fériés, au nom d'un investissement humain, la population était invitée à travailler gratuitement pour vous. Les jours ouvrables, les prisonniers et les chômeurs travaillaient pour vous. Vous aviez ressuscité le travail forcé.

- Tout cela a été conseillé et dirigé par le gouvernement.

- Monsieur Nawa, vous n'avez jamais rien décidé. On vous proposait toujours des actions néfastes pour le développement de ce pays. Et pourtant, vous acceptiez. Vous vous moquez certainement de la cour spéciale.

- Non, monsieur le président. Je respecte la cour spéciale. Mais je suis obligé de vous dire que vous ne connaissez pas le pouvoir. Le pouvoir secrète les privilèges. Votre entourage vous pousse à vous en servir pour mieux en profiter.

- La troisième année de votre règne, vous devenez tout à coup commerçant. Vos hommes d'affaires sillonnent le monde pour acheter des appareils de toutes sortes, des vêtements et des voitures qui passent la douane sans aucune taxe. Si nos calculs s'avèrent justes, vous avez empêché l'Etat d'encaisser cent vingt millions de dollars, une somme excessive qui aurait permis la construction d'écoles, de dispensaires, d'hôpitaux, de marchés.

- C'était dans le but de préparer mon départ du pouvoir. Malheureusement mes amis tenaient fermement à ce que je reste.

- La quatrième année, vous prenez mille actions dans cent entreprises du pays. Cette somme provenait d'un important prêt pour la construction et l'amélioration de nos routes. Je continue : la cinquième année, vous multipliez les discours.

La crise économique frappe durement le pays. L'Etat impuissant ne peut plus subventionner des entreprises déficitaires. Vous décidez unilatéralement leur privatisation. Du moins de quarante-cinq d'entre elles. Vous bénéficiez de la « vente » de vingt-cinq, car vous ne déboursez aucune somme à l'Etat. Mais depuis nous savions déjà que l'Etat et vous étiez la même personne. Devenu riche, vous voulez jouir maintenant des fruits de vos vols. Et curieusement au lieu de vous contenter de vos bénéfices, vous continuez à vous servir frauduleusement dans les caisses de l'Etat pour votre propre plaisir. Selon les aveux de certains de vos ministres qui ont bien voulu collaborer avec la cour, la sixième et la septième année, vous travaillez très peu. Un premier ministre militaire est nommé. Tous les trimestres vous changez cinq maîtresses. Chacune recevant pour sa prostitution une voiture, une villa et des millions de nos francs. Heureusement nous les connaissons. Tous ces biens redeviendront les propriétés de l'Etat. On raconte que vous aviez passé une semaine dans le Palais avec sept jeunes filles. Le peuple ne vous voyant pas croyait que vous étiez malade, or vous procédiez à des déviègements.

- C'était ma vie privée.

- Triste vie privée. La huitième année jusqu'à votre chute vous trouviez une idée « géniale » selon vos ministres sincères. Vous prenez les trois quarts de nos devises étrangères pour des comptes aveugles. Beaucoup de choses commencent à manquer dans le pays. La grogne s'installe. Les révoltes commencent. Vous les écrasez dans le sang. Le peuple prend peur et se tait. C'est alors qu'entre en scène un jeune patriote au nom historique de Da Monzon (applaudissements) qui sans coup de feu, rien que par son intelligence, sa bravoure délivre le pays de votre rapacité. Aujourd'hui, le peuple est libre et fait entièrement confiance à ces vaillants fils qui le conduiront vers son destin de prospérité, de bonheur dans la justice et l'intégrité (applaudissements). Le verdict sera prononcé demain. »

Toute la cour débarque chez moi après minuit. Outre Karfa, mon ministre de la Justice, figurent cinq militaires, trois étudiants, deux femmes, un cultivateur et un ouvrier. Treize personnes pour la cour spéciale. Tous demandent et attendent mon verdict.

- Nous sommes dans un état démocratique, je ne peux rien vous imposer. A vous de décider, je me plierai à votre

sentence. Toutefois, je déplore que vous n'ayez pas accordé aux accusés les moyens de se défendre en leur permettant d'avoir des avocats. De nombreuses personnalités africaines et internationales me signalent cette irrégularité.

Et tous de se tordre de rire pendant un quart d'heure au minimum. De rire, certains ont les larmes aux yeux.

- Vraiment, monsieur le président, dit le cultivateur, vous me décevez, vous m'étonnez. Moi qui vous croyais plein d'intelligence. Comment penser un seul instant que ces énergumènes puissent bénéficier d'avocats pour les défendre ? Certainement que vous ne vous rendez pas compte de leurs méfaits. Des milliards de dollars empochés par quelques personnes. C'est inimaginable. Quant à nous, notre décision est prise. Nous les condamnerons à la peine capitale avec exécution immédiate.

Resté seul, après le départ de la cour spéciale, l'insomnie me gagne. Je médite sur mes actions. Je reconnais déjà mon échec. Pourquoi ai-je décidé de prendre le pouvoir ? Vraiment si c'était à recommencer je préférerais rester dans mon petit village. Soudain une idée me traverse l'esprit, je retire ma Bible de sa cachette. Je l'ouvre au hasard afin que sa lecture me sorte de la détresse. A haute voix, je lis ces versets : *« Nous vous en prions aussi, frères, avertissez ceux qui vivent dans le désordre, consolez ceux qui sont abattus. Supportez les faibles, usez de patience envers tous. Prenez garde que personne ne rende à autrui le mal pour le mal, mais poursuivez toujours le bien, soit entre vous, soit envers tous. Soyez toujours joyeux. Priez sans cesse. Rendez grâce en toutes choses, car c'est à votre égard la volonté de Dieu en Jésus-Christ. N'éteignez pas l'esprit. »*

Des mots, rien que des mots. Heureusement que je ne suis pas chrétien, la prière adressée au Tout-Puissant ne favorisera jamais la prise de pouvoir. Par contre le Diable donne tout et tout de suite. Il suffit tout simplement de se plier à ses quatre volontés. Les chrétiens préfèrent attendre la fin du monde pour vivre dans l'abondance. Moi je préfère l'obtenir maintenant. D'ailleurs, il n'y aura jamais de fin du monde. Dieu est une invention des esprits faibles.

Le matin, comme tout le peuple, j'écoute le verdict transmis. Directement par la radio.

- Newa Pascal, ancien chef de l'Etat. La peine capitale avec exécution immédiate.

- Bangou Philippe, ancien ministre de la Santé. La peine capitale avec exécution immédiate.

- Pedro Jonas, ancien ministre de l'Education nationale. La peine capitale avec exécution immédiate.

- Salif Tiyaqi, ancien ministre du Commerce. La peine capitale avec exécution immédiate.

- El Hajd Mohamed Zarati, ancien ministre du Développement industriel. La peine capitale avec exécution immédiate.

- Reboka Djanjou, ministre des Finances, la peine capitale avec exécution immédiate.

- Dianga Bandjou, ministre de l'Agriculture et de l'Élevage. La peine capitale et exécution immédiate.

L'ex-chef d'État et ses ministres cités se partageaient une grosse part des devises étrangères du pays. D'autres ministres éclopèrent de condamnations allant de trente à cinquante ans. De nombreux soldats furent acquittés.

A ma grande surprise, j'entends l'ancien chef s'adresser à mon peuple. Les derniers mots avant l'exécution : « Mon peuple, pendant dix ans, j'ai eu à vous diriger. J'ai commis, je le reconnais, de nombreuses maladresses. Au moment de nous séparer à jamais, je vous demande de bien vouloir me pardonner pour toutes mes fautes volontaires ou involontaires. Réellement, je fus un fils du diable. A quelques minutes de ma mort je reconnais que seul Dieu est le plus grand et le plus digne de louanges. Je demande à tous les croyants de l'implorer pour moi. J'ai mal agi envers lui, poussé par le désir de la gloire, de l'orgueil et de la richesse. Maintenant, je pars seul, mes biens dispersés à travers le monde. Pardonnez-moi, ayez pitié de moi (sanglots), je demande la grâce du chef de l'État (pleurs) ».

Je ne résiste pas moi-même. Je verse des larmes. Alors, je prends la résolution d'épargner tous les accusés et de les libérer tous. Je tente vainement, pendant des quarts d'heure, d'entrer en contact avec Karfa pour empêcher le massacre, je décide de me rendre à son domicile. Absent, personne ne l'a vu. A l'aide de mon équipe nous parcourons toutes les casernes, tous les bureaux. Nous ne voyons aucun membre de la cour spéciale ni les condamnés.

Un soldat me demande de nous rendre sur le terrain de tir. A cinq kilomètres de l'université. Assez loin de la ville. Tout un cortège m'accompagne. La foule m'acclame, sur le

parcours, et réclame la tête des coupables. Cette même foule, capable de réclamer demain ma tête. A l'université, le cortège marque un long arrêt. Tous les étudiants désirent me serrer la main, me féliciter, surtout pour les sentences prises contre les anciens dignitaires du pays. Tout le pays croit que je suis le véritable artisan des décisions prises d'exécuter nos prisonniers politiques.

A deux cents mètres du champ de tir, j'entends des coups de feu. Plusieurs coups de feu répétés. Mon cœur bondit. La crainte me saisit. Dans mon esprit plus de doute, Karfa et son équipe viennent effectivement d'exécuter les condamnés à la peine capitale. Une foule nombreuse me porte en triomphe, dès ma descente de voiture. Elle assistait nombreuse aux exécutions, pourtant secrètes. Karfa et son équipe dansent de joie. Libéré des étreintes, je m'avance pour regarder les corps. Chaque ministre a reçu dans le corps plus de cinq balles ; le chef de l'Etat, l'ancien, a été purement et simplement égorgé. J'en demande la raison. Le cultivateur, encore lui, tient à me préciser les choses.

- Il ne tombait pas aux coups de feu. Un paysan présent nous a demandé de mettre de l'excrément d'âne sur son cou et de l'égorger. Merci, monsieur le président de nous avoir donné l'occasion de nous débarrasser de ceux qui ont jeté le pays dans la misère. Vous pourrez toujours faire appel à moi au cas où d'autres énergumènes se comportaient d'une manière aussi odieuse envers la République.

Evidemment, ce paysan par ses propos, veut me mettre en garde. Il semble dire : « Prochainement, méfiez-vous, car ce sera votre tour. »

Alors je rêve à ce jour où je serai aussi exécuté. Moi je ne me laisserai pas faire. Takoundi va me protéger.

Dans la nuit, je monte dans un avion en direction du Nord accompagné par Kilimandjaro. Seul le capitaine Kalifa connaît mon absence, étant donné que je dois revenir le lendemain avant dix heures. Je lui recommande fortement de surveiller tous les camps militaires. Aucun trouble ne devant survenir après mon départ. Déjà, je soupçonne certains nostalgiques prêts à se venger contre nos crimes.

Dans la capitale du Nord nous prenons la voiture du gouverneur pour nous rendre chez Takoundi qui me reçoit fastueusement ;

- Takoundi, j'ai peur.

- Peur de quoi ?
- Du pouvoir !
- Je te l'avais bien dit. Tu voulais absolument t'engager. Le pouvoir est en feu. Il faut s'en méfier et le fuir. Certains sont nés pour commander et diriger. Ceux-là, feront toujours leur temps. Tandis que les autres qui comme vous forcent le destin, votre vie sera en perpétuel danger. Da Monzon, tu dois continuer à verser le sang jusqu'à ta mort. Tu n'as pas le choix car c'est toi alors qui risques d'être tué. As-tu déjà les albinos ?

- Quelques-uns.
- Continue d'en chercher. Tu en es déjà au deuxième mois de ton pouvoir, tu devrais posséder un véritable parc d'albinos.

- Takoundi, je suis venu te demander une faveur.
- Laquelle ?
- J'aimerais me transformer en oiseau lorsque des ennemis tenteront de me prendre.

- Tu me fais rire Da Monzon. Devenir un oiseau. Tu me crois capable de te transformer en oiseau. Je sais que cela est possible. Mais tu dois te rendre en Inde. Tu trouveras là-bas des magiciens capables de te transformer en oiseau. Moi je ne peux vraiment rien pour toi dans ce domaine.

- Mais j'ai peur Takoundi !
- Tout le monde a peur.
- Je ne veux pas qu'on me tue au pouvoir.
- Si tu le veux, on ne te tuera pas. Au revoir Da Monzon et bonne chance.

Kilimandjaro m'aide à me lever. Nous reprenons le chemin de la capitale du Nord dans un grand silence. Le nom de l'Inde me revient sans cesse à l'esprit. En Inde, il y a aussi les tapis magiques. J'en ai vu dans les films hindous. Alors je me remémore tous ces films que j'ai vus adolescent. Effectivement la vraie magie existe en Inde. Il faut que je m'y rende le plus rapidement possible afin d'avoir ce secret qui transforme en oiseau et aussi afin de posséder différents tapis magiques. Enfin, je me reprends à espérer. Quand nous reprenons l'avion, je suis différent. Je souris et je félicite les pilotes. Après quelques heures de vol je me penche vers Kilimandjaro.

- Veux-tu aller en Inde ?
- Pour t'aider j'irai jusqu'au bout du monde.

- Dès demain tu iras en Inde me chercher tout ce qu'il faut pour rester au pouvoir et échapper aux comploteurs de tous bords.

Dans mon bureau arrivent les télégrammes et les télex. De protestations. Dans tous les pays du monde, c'est l'indignation. Des marches contre les exécutions sont annoncées ici et là. Devant toutes ces indignations, je suis indigné moi-même contre ces pays. Pourquoi se mêle-t-on des affaires de notre pays ? Au nom de quel droit ? Je demande au ministre des Affaires étrangères de préparer des mises au point et des protestations.

A l'université, les étudiants apprennent avec consternation que notre pays bafoue les Droits de l'homme, entreprennent aussi une marche devant certaines ambassades. Rapidement cette marche de protestation se transforme en violence. Des ambassades sont saccagées ou brûlées. Des drapeaux déchirés. C'est vraiment la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Dans la soirée même tous les pays occidentaux rompent leur relation diplomatique avec nous, et suspendent immédiatement leur aide. Nos ambassadeurs dans ces pays ont quarante-huit heures pour quitter leur poste en direction de Khadougou.

A l'université, c'est le triomphe, les étudiants heureux, refusent de participer aux cours durant deux jours, préférant organiser de multiples réunions. Une délégation vient me voir et demande au nom de tous les étudiants qu'en mesure de riposte, notre pays refuse de payer ses dettes. Une idée géniale que j'exploite aussitôt. J'enregistre un message radiodiffusé à l'intention du peuple et du monde entier.

« ... Pillé depuis des siècles par les puissances coloniales aujourd'hui transformées en puissances néo-coloniales mon pays vient de décider de ne plus reconnaître les dettes contractées envers ces pays par les anciens régimes. La moitié de cette dette étant contractée auprès des banques occidentales au profit de dirigeants rapaces, vomis par le peuple, nous demandons aux Occidentaux d'en prendre possession. Désormais mon pays n'a plus aucune dette à payer à l'égard de personne. »

Une fois de plus le pays entre en danse. La fête dure dans tout le pays trois jours et trois nuits. Finies les dettes, désormais la prospérité. Je reçois des messages des quatre coins

du pays et même de la part des étudiants d'autres pays africains. Tous louent ma décision courageuse et exemplaire, l'Afrique ne vous oubliera jamais. « Vous venez de faire un acte historique. » Pour une fois, l'Afrique a pris une décision. « Vous êtes tout simplement un héros », « Bravo Da Monzon ! ».

Après la fête, le travail. Les étudiants passent les différents examens de fin d'année. Les résultats s'avèrent catastrophiques. J'exige la modification des résultats. Au lieu de 12 % d'admis nous en aurons 100 %. Le monde entier doit apprendre que nos étudiants sont intelligents et travailleurs. Devant les protestations du ministre de l'Education et de son conseil d'examens, je sors mon pistolet. Ils se taisent. Mao l'a dit : « Le pouvoir est au bout du fusil. »

Les résultats communiqués, la fièvre s'empare à nouveau de l'université. La fête durera une semaine. On m'invite pour le dernier jour des festivités. Une ovation frénétique m'accueille. Les discours enflammés succèdent aux discours enflammés. Quand je me lève enfin pour parler, la joie déborde de toutes parts.

« Sœurs et frères étudiants, avenir radieux d'un pays prospère et heureux (applaudissements), je vous félicite d'abord pour les succès éclatants obtenus en ce mois de juin à vos examens (applaudissements). Vous venez de démontrer à la face du monde votre savoir-faire : 100 % de réussite à des examens, c'est bien la première fois que cela arrive dans le monde. (cris de joie)

Voilà donc venues pour vous les vacances, par contre moi je vais devoir continuer à travailler. Je n'ai pas de vacances (rires et applaudissements), certains parmi vous ont demandé qu'au cours de ces vacances tous les étudiants et étudiantes contribuent au développement agricole, à la production en prenant part aux travaux champêtres et à l'alphabétisation dans les campagnes. Je vous l'accorde. Dès demain, faites-vous inscrire au ministère de l'Agriculture. Dans deux semaines, vous saurez tous vos destinations respectives. Au Nord, au Centre et au Sud. A l'égard des paysans et agriculteurs, montrez-vous doux et obéissants. Ne les jugez pas rapidement. Vous aurez trois mois pour les connaître et les apprécier. Surtout ne cherchez pas leurs femmes (rires) ! Quand vous leur donnerez des conseils, que cela se fasse gentiment. On m'informe régulièrement de leur réticence devant notre

nouvelle politique agricole. Montrez-leur donc les avantages des champs collectifs. Dans ce pays, désormais, l'individualisme doit être banni. Retournons à l'Afrique d'autrefois, quant tout était collectif, je ferai souvent des visites rapides pour vous rencontrer et discuter avec vous de la marche du pays. Je ne vous cache pas que tout commence à aller mal. Nous ne recevons plus de produits d'importation ni de pièces de rechange (on s'en fout). Donc je compte sur votre dynamisme pour augmenter la production car le mois d'octobre sera difficile. (Faites-nous confiance, rien ne sera dur !) Je vous fais confiance et je vous ferai toujours confiance. Vous ne m'avez jamais déçu (applaudissements).

Cette nuit-là, Bibi Coco m'apporte des friandises, je les mange au fur et à mesure qu'elle me les met dans la bouche, ma tête couchée sur ses jambes. Toute ma fatigue s'envole, je suis détendu, je ne pense plus à rien. Sauf à Bibi Coco.

Soudain la porte de la chambre s'ouvre et apparaît Madia, la douce Madia pleine de colère et qui explose contre Bibi Coco. C'est la bataille, je tente de m'interposer en vain. J'appelle deux gardes qui maîtrisent chacune d'elles, les injures fusent de part et d'autre. L'une est bordel, l'autre est prostituée. Aucune ne désire céder dans les injures. Pris entre deux feux je demeure muet. Comme toujours le capitaine Mamadou Kalifa arrive au bon moment et réussit à les entraîner loin du camp Chaka.

Madia triomphante m'accable de reproches. Elle ne comprend pas pourquoi je couche avec une dévergondée. « Je suis à ta disposition, je suis une femme et tu trouves le culot de t'intéresser à une autre. Peux-tu me dire quelle est la différence entre les deux sexes ? Non, bien sûr, tu ne peux pas le dire, car le sexe de toute femme se ressemble. Tu y jouis de la même manière, pourquoi ne pas te contenter de moi seule que tu as préférée à des milliers de femmes. Regarde-moi, ne suis-je pas belle ? Ma forme n'est-elle pas splendide ? Que me reproches-tu ?

- Rien Madia, rien Madia, sauf que je t'aime.

- En plus.

- Ce que tu ne comprends pas c'est que le corps de l'homme est différent de la femme. Très différent. Chez nous, le corps est dissocié du cœur, je peux aimer une femme, l'adorer même, néanmoins cela ne m'empêchera nul-

lement de coucher régulièrement avec une autre femme dont le corps aura attiré mon corps.

- Ce n'est pas vrai.

- Oui, c'est vrai. Nous sommes ainsi. Je suis comme ça. Dans mon bureau, comme ici, tu as tes photos devant moi, mais quand je vois une femme que je désire je tente d'avoir des rapports sexuels avec elle.

- Incroyable.

- Mais c'est vrai ! c'est ainsi que des hommes fréquentent les prostituées rien que pour la chair. Ils ont des épouses, des maîtresses pures mais revenus d'une promenade, d'un voyage, ils n'hésitent pas à fréquenter une prostituée, rien que pour un quart d'heure. Son cœur n'est pas atteint. Dans une heure, il aura déjà oublié la prostituée, désirant le lendemain une autre femme. Nous sommes toujours à la recherche d'une nouvelle jouissance. Le plus grand plaisir du monde ne durant que quelques secondes, nous cherchons à l'obtenir fréquemment pour vivre continuellement dans la joie et la paix. Celle que nous aimons reste toujours dans notre cœur. Quelques minutes de conversation avec elle ne s'effacent jamais de nos mémoires, les regards d'une femme qu'on aime, sa voix, son sourire, ses phrases, créent en vous un état second qui dure des années.

- Vous êtes des chiens. »

CHAPITRE XI

Voilà quatre mois que je suis au pouvoir. Les difficultés se multiplient. Toutefois je garde la tête froide, Kilimandjaro s'attachant à me donner constamment de bonnes nouvelles, je passe la plus grande partie de mon temps à recevoir les citoyens de toutes les conditions. Un jour, à ma grande surprise, l'archevêque de la capitale me demande une audience que je lui accorde sur le champ. Celui-là je l'attendais obsédé par mon désir d'éliminer l'Eglise du pays. Mais, au préalable, il faudrait justifier cette suppression au peuple. L'archevêque, pour moi, pourrait devenir l'homme par lequel arrive le scandale, la provocation.

Et ce jour-là, c'est avec un réel empressement que je le reçois.

- Monsieur le président, je suis très honoré par votre accueil d'autant plus que ma demande d'audience n'a été déposée qu'hier soir seulement. L'Eglise étant apolitique, nous avons trouvé parfaitement inutile de vous apporter notre soutien ou notre désaveu. Mais soyez rassuré, monsieur le président, l'Eglise ne fera rien pour nuire à votre régime. Ce matin, je suis venu en simple citoyen vous donner quelques conseils.

- Des conseils ?

- Oui, monsieur le président. Votre régime a pris un tournant dangereux, notamment à cause de la rupture violente avec les grands pays, ceux dont l'aide nous est la plus pré-

cieuse. Vous isolez notre pays et cela est inacceptable pour tout citoyen de ce pays. Désormais tout va de mal en pis dans ce pays. Changez rapidement votre politique au risque d'en subir vous-même les conséquences fâcheuses par une chute brutale.

- Qui êtes-vous pour me parler de la sorte ? Que savez-vous de la vie, de la politique, un vieux célibataire comme vous ?

- Ne croyez pas me faire peur par ce ton ! Je ne crains que Dieu seul. En lui, j'ai mis mon appui et ma joie. Jeune frère, retournez votre veste avant qu'il ne soit déjà trop tard. Les nuages s'amoncellent sur votre tête. L'orage se prépare. Prenez la fuite ! Abritez-vous !

- Qu'est-ce que cela signifie concrètement ?

- Présentez vos excuses au monde entier pour le crime inqualifiable que vous avez commis ; procédez au remboursement de nos dettes que vous refusez de payer. Retirez dès aujourd'hui les étudiants et les lycéens des campagnes. Ils sont en train de commettre des gaffes irréparables. Tout le monde paysan vous hait actuellement. Faites votre mea culpa. Laissez-vous guider par le Christ.

- Qui est le Christ ?

- Le fils de Dieu qui s'est fait homme pour nous sauver. Il est mort pour payer nos fautes sur la croix, Lui seul est le guide de l'humanité.

- Franchement vous pensez que je suis un homme perdu ?

- Oui, vous l'êtes, monsieur le président actuel du Khadougou. Car vous vivez chaque jour dans la peur. Vous avez peur de tout et de rien. Venez au Christ, avec le Christ vous serez libéré.

- Si je dois être sauvé que ferai-je ?

- Croire tout simplement que le Christ peut vous sauver. Et alors, vous serez libéré de l'angoisse, de la peur, des soucis, de l'orgueil, toutes ces choses que le diable met dans votre âme.

- Vous n'aimez pas le diable ?

- Le monde est toujours sous la domination du mauvais. Mais le jour vient, il n'est plus éloigné, où il sera déchu et écrasé.

- Au risque de vous décevoir, je vous apprends que je tiens mon pouvoir du diable.

- Tout pouvoir venant du diable dure comme une rose

« l'espace d'un matin ». Etes-vous capable de supporter le diable pendant des années ? Il vous brûlera tôt ou tard comme il le fait toujours de ses fidèles. Je vous offre ce crucifix. Embrassez-le, mettez-vous à genoux devant lui. Demandez pardon pour vos fautes. Et vous serez délivré.

- Je le prends, je le garderai avec moi. Mais jamais je ne me plierai à cet ordre.

- Monsieur le président, vous êtes un homme mort, mais Dieu a pitié de vous, il vous donne l'occasion de vous ressaisir. Tenez la main qu'il vous tend. Malgré vos péchés le Christ est prêt à vous pardonner si vous vous mettez à genoux devant lui pour avouer vos fautes et implorer son pardon.

- Monsieur le célibataire, je crois que nous ne pourrons plus nous entendre, je vous prie de quitter ce bureau. Et que je ne vous rencontre plus sur mon chemin !

- Vous ne me rencontrerez plus sur votre chemin, par contre vous trouverez toujours Dieu sur le vôtre. Pensez à tout ce que je vous ai dit. Le moment venu, vous saurez ce qu'il faut faire.

Après cet entretien, je regagne le camp militaire Chaka, je refuse de recevoir. Personne ne doit me déranger. Blessé par les propos de l'archevêque je frappe le mur d'indignation. Pour me donner un peu plus de vigueur je consomme alcool sur alcool. Ivre, je titube dans le salon où de nombreux objets tombent et se cassent. Je dégaine mon pistolet, je tire sur le plafond. Les gardes se précipitent, je les menace de mon arme. Ils se retirent. Mes jambes ne pouvant plus me supporter je m'affaisse sur le divan. Aussitôt, je dors, je rêve, le diable m'apparaît. Tout de noir vêtu, des cornes rouges. Il me frappe en reprochant de n'avoir pas suivi à la lettre toutes ses instructions. « Si tu n'agis pas bien, je te tuerai. Je veux des sacrifices humains, rien que des sacrifices humains, toujours des sacrifices humains ! Dans la semaine, immole-moi quatre albinos. Rien que pour mon plaisir et pour ta sauvegarde. »

Le matin, le capitaine Kalifa me livre une information d'une extrême importance :

- Mes services viennent d'arrêter un commando de cinquante personnes qui ont franchi la frontière avec la complicité de nos forces de l'ordre basées à notre frontière du Sud. C'est un complot monté par notre voisin et rival éternel. Aimerez-vous écouter ces mercenaires ? Ils m'ont tous

affirmé avoir été recrutés par les deux ministres absents du régime défunt lors du coup d'Etat. En outre, ils m'ont appris que trois Occidentaux financent ce complot.

- Je ne désire pas les écouter un seul instant. Exécutez-les immédiatement, ensuite tu feras rédiger un communiqué à l'intention de la presse afin d'informer le monde entier que je viens de déjouer un complot international. Bravo Kalifa, nous déjouerons toujours les complots. Je compte sur toi, tu es mon seul véritable fidèle. A partir de cet instant tu es nommé lieutenant-colonel.

- Merci, mon capitaine-président.

C'est l'heure du Conseil des ministres, je n'ai aucune envie de me rendre au Palais présidentiel. Un appel du Premier ministre me décide. Une discussion sur les problèmes financiers requiert ma présence.

Sur mon passage, je constate l'indifférence du peuple à mon égard, un pressentiment : je me rends pour la dernière fois au Palais, je me dis que je ne reverrai plus le camp Chaka, ni Madia.

Le Conseil des ministres commence par un exposé effrayant de notre situation financière que fait le ministre des Finances. Nos produits agricoles et miniers sont boycottés par les grands acheteurs internationaux. Nos avoirs sont bloqués à l'extérieur. A l'intérieur nos caisses se vident. A la fin de ce mois les salaires ne seront pas assurés correctement.

- Monsieur le ministre des Finances, procédez à une baisse de salaire de 35 % pour tous les travailleurs salariés de ce pays. Ainsi nos problèmes seront partiellement résolus. Dans le communiqué du Conseil des ministres, annoncez cette mesure au peuple qui doit pouvoir supporter ce sacrifice pour sauver l'indépendance du pays.

- Mais le peuple va se soulever ! s'exclame le premier ministre.

- Vous avez donc peur d'un soulèvement ? Les soulèvements, on les écrase dans le sang.

- Mon capitaine-président, commence Agnès Matou, il est difficile de réduire les salaires sans prévenir les travailleurs deux ou trois mois à l'avance, surtout dans la conjoncture actuelle. Vous savez bien que sur le marché, en ce moment, on ne trouve pas facilement les produits vivriers. Le ministre de l'Agriculture peut vous le confirmer. Notre produc-

tion des cultures vivrières s'avère désastreuse. Sincèrement je pense que les travailleurs auraient dû bénéficier d'une augmentation de salaires pour faire face à la difficile situation que nous traversons. Cette situation difficile qui a son origine dans l'inexpérience de ces étudiants que vous écoutez. Déjà les fonctionnaires acceptent un salaire ridiculement bas, et voilà que vous demandez de l'abaisser de 35 %. C'est ridicule et irréaliste. Mon capitaine-président, un homme doit se donner le temps de la réflexion avant d'agir.

- Madame le ministre, je ne vous laisse pas continuer. Vous payerez cher, très cher, cette offense à un chef d'Etat. Après ce Conseil des ministres, vous viendrez avec moi dans ma chambre. Vous subirez mes assauts. Et par la force, au risque de vous loger sept balles dans le crâne.

- Mon capitaine-président, je subis déjà les assauts de mon époux et cela me suffit largement.

- Un seul mot de vous encore et je vous abats immédiatement.

Elle se tait. Dans mon énervement je donne pêle-mêle des directives et j'impose des décisions importantes dans le désordre, le riz sera augmenté de 25 %.

- Désormais, à partir de minuit, les prénoms chrétiens seront supprimés. Dans un mois, toutes les pièces d'identité porteront les nouvelles appellations ; les récalcitrants seront châtiés. Bref, nous continuons. Monsieur le ministre de la Santé, vous voulez intervenir, je vous écoute.

- Mon capitaine-président, dès votre avènement au pouvoir, vous avez affirmé que vous dirigeriez le pays pendant six mois seulement ; et que les élections d'ici là seraient organisées sur toute l'étendue du territoire. Le temps qui nous reste avant votre départ est mince. Très mince. A peine un mois encore. Ne pensez-vous pas qu'il serait utile de fixer les dates de ces élections et surtout de les organiser ? Les partis politiques sont dans la fièvre de leur campagne. Et puis le pays est tellement grand...

- Vous avez aussi un très grand président, le meilleur depuis l'accession de ce pays à la souveraineté. Bien sûr que j'ai déjà annoncé au peuple mon retrait après six mois d'exercice du pouvoir au plus haut sommet. A vous ici, je vous apprends, pour la première fois et la dernière fois, que je ne quitterai jamais la présidence. Ni dans six mois, ni dans soixante ans. Je suis un président à vie. Mort, un de mes

enfants dirigera vos enfants. Et ainsi de suite. Désormais, le pays appartient aux Da Monzon pour des siècles et des siècles. Que personne ne fasse plus allusion à mon départ ou à l'organisation d'élections. Et puis, pour aujourd'hui, on a assez siégé. Rompez les rangs, sauf Madame Agnès Matou.

Pour impressionner, je sors mon revolver et je vise le ministre délégué à la présidence. Les autres ministres se dépêchent de sortir en se bousculant. Ah ! l'arme à feu ! je me retire dans mon bureau, en compagnie de ma prisonnière assise en face de moi, elle tremble, je fais semblant de travailler. Un grand silence règne dans ce vaste bureau. Quand mon directeur de cabinet entre, le ministre est effrayé, je prends connaissance de ce document ultra-secret. Le directeur reparti, je le montre au ministre de la Culture et des Loisirs. Elle est stupéfaite.

- N'en parle à personne. Compris ?

- Bien sûr, mon capitaine-président. Même mon époux n'en saura rien. Excusez-moi monsieur le président, pour l'incident survenu entre nous au Conseil des ministres. Moi, je vous ai toujours apprécié, admiré et même aimé. Mais je suis une amoureuse déçue car vous ne me regardiez même pas. Alors, j'ai tenté de vous provoquer pour bénéficier d'un regard plein de haine, sachant que la haine apporte l'amour.

Surpris et surtout heureux par cette déclaration je me lève de mon siège et je m'approche de mon ministre qui se jette dans mes bras. Nous nous embrassons avec fougue comme des affamés.

Dans ma chambre nous nous découvrons d'une manière plus intime. A trois reprises. Agnès Matou est délicieuse, exquise. On ne s'en lasse pas. Dans mes bras, je lui propose de l'épouser.

- Laisse-moi réfléchir, surtout le temps de me débarrasser de mon encombrant époux.

Quelques instants après son départ entre Madia effrayée et transpirant. Que veut-elle ? Elle me regarde, les yeux remplis de larmes.

- Da Monzon, ce n'est pas possible. Que viens-tu de faire ? Je viens d'écouter le communiqué du Conseil des ministres. Tu n'oses pas faire cela.

- Je l'ai déjà fait.

- Alors, il ne restera plus suffisamment de temps pour démissionner.

- A propos de démission, je te donne une semaine pour couper tout lien avec moi. J'ai une autre femme plus aimable, plus compréhensive que je vais l'épouser. Avec toi, je ne ressens plus rien.

- Si c'est pour Bibi Coco que tu m'abandonnes, je ne me fais aucun souci. Un jour, en plein midi, tu me rechercheras avec une torche.

- Adieu Madia. Merci pour tout.

Après Madia, c'est au tour de mon père avec le même refrain. Il me supplie de quitter le pouvoir avant le naufrage. Et, à genoux, il pleure, je l'aide à se relever, je l'accompagne jusqu'à sa voiture en lui promettant de bien réfléchir à sa proposition.

Enfin, une bonne nouvelle : Kilimandjaro est là avec un grand magicien hindou. Je suis sauvé. Aresh, le magicien, me rassure davantage.

- Monsieur le président, vous ne risquez rien. Faites-moi confiance. Si j'ai accepté de faire ce déplacement c'est parce que j'ai foi en votre étoile et aussi aux bons rapports qui existent entre votre pays et le mien. Fatigué par ce long voyage je demande la permission de me retirer dans mes appartements. Demain, nous commencerons le travail pour votre maintien au pouvoir. De toutes les façons rien que de me voir signifie que vous êtes sauvé.

Cette nuit-là, je ne dors pas. Kilimandjaro me raconte ce voyage fabuleux et extraordinaire.

Le matin, très tôt, je me rends moi-même chez Aresh, installé dans une suite de notre grand hôtel.

- Votre pays, commence-t-il, est régi par une mauvaise planète. Ce pays risque de connaître un mauvais sort si vous ne prenez pas toutes les précautions indispensables. Pour réussir, mettez-vous sous le pouvoir de ma science. Regardez ce grain. Maintenant, je le mets dans ma bouche et je dis : « Movali, Movali Kawacha. »

Aussitôt Aresh disparaît, je ne le vois plus. Je regarde dans toute la suite. Invisible. Au bout d'un moment, je l'entends sans le voir. Sans aucune crainte, je suis gonflé d'espoir. Grâce à ce grain, personne ne pourra plus rien contre moi. Quant Aresh revient, il me donne davantage d'espoir.

- Cela n'est absolument rien par rapport à tout ce que je dois t'enseigner. Tu dois tout simplement m'accorder une

heure par jour et dix millions par semaine pour mes honoraires.

- Je pourrai t'accorder plus.

- Je dis bien une heure par jour, dix millions par semaine.

Ni plus, ni moins.

Après deux semaines de cours, je savais déjà me transformer en mouche, en insecte et en guêpe. Il m'apprend aussi l'art de tuer mes ennemis à distance. Pour me faire adorer par le peuple, malgré les difficultés, Aresh fait déverser dans tous les châteaux d'eau du pays, les fleuves, les rivières, une poudre magique. Tout le pays sera sous ma volonté, les militaires ont été les mieux servis. Désormais, aucun ne songera à préparer un coup d'Etat.

Maintenant, je prépare ma vengeance contre Takoundi. Mamadou Kalifa, le lieutenant-colonel, dépêche un commando sur le Nord pour assassiner Takoundi et toute son équipe. Une semaine après le départ de ce commando, Takoundi se porte à merveille. Il m'envoie un télégramme provocateur ainsi libellé : « Tes quinze assassins ont disparu sous terre avant de m'atteindre. Bientôt, tu iras les rejoindre. »

Ulcéré par ce message, en tant que responsable des forces armées de mon pays, j'ordonne au Chef d'état-major de l'Armée de l'air de faire bombarder le campement de Takoundi.

Pendant une demi-journée, des avions militaires bombarderont cet espace étroit où demeurent Takoundi et ses valets. Malgré cela, le campement restera inébranlable. Je m'en ouvre à mon ami Aresh qui me recommande la prudence : « Je m'occuperai de ce Takoundi en temps voulu. »

Comme prévu, je choisis la région du centre pour ma première visite aux étudiants, je les retrouve aussi enthousiastes. Les paysans, effectivement, n'apprécient pas leur fougue. Mais partout, je réussis à réconcilier les deux parties grâce à d'interminables dialogues. Dans un village, les paysans me demandent de passer la nuit avec eux dans leur campement. J'accepte. A la belle étoile, au coin du feu, ils me racontent leur vie difficile que je découvre encore plus dramatique que je ne pensais. En dirigeant le pays depuis la capitale, je perdais de vue les réalités du pays profond. L'un d'entre eux surpris par ma visite me demande si j'aime le pouvoir.

- Papa, difficile de répondre à votre question, je ne sais même pas si je suis au pouvoir, je suis ivre ; le pouvoir rend ivre.

- Je pense que la meilleure vie est la nôtre, malgré sa dureté.

- Moi je souhaiterais vivre au bord de la mer le reste de mes jours.

- Je n'ai jamais vu la mer.

- Dans quelques semaines, au retour des étudiants, venez avec eux, ils vous feront voir la mer, qui baigne la côte et la capitale.

- Ont-ils des maisons assez grandes pour nous accueillir ?

- C'est moi qui vous accueillerai. J'ai passé la nuit avec vous sur votre invitation. Offrez-moi donc l'occasion de vous recevoir.

- Monsieur le président, nous sommes déjà fort honorés de votre présence parmi nous. Dites tout simplement à vos ministres de vous imiter.

- Nous avons dans la campagne apprécié votre décision de diminuer les salaires des travailleurs de la ville. L'Etat, dit-on, va remplir ses caisses.

- Je l'ai surtout fait pour vous, les gens du monde rural. Avec le surplus dégagé, le gouvernement achètera pour vous des machines agricoles, des engrais, des insecticides.

- Monsieur le président nous vous remercions cordialement, vous au moins pensez aux pauvres travailleurs de la terre. Depuis votre avènement le monde rural est comblé. La pluie tombe. Les enfants participent à nos travaux. Vous quittez le Palais pour la brousse. Ah, monsieur le président quelle joie, quel bonheur pour nous, continuez sur cette voie. Nous demanderons toujours à nos fétiches de vous soutenir contre vos ennemis.

- Nous avons appris que les Blancs refusent de nous aider parce que des voleurs ont été exécutés. Est-ce vrai mon capitaine ?

- Malheureusement vrai ! Toutes nos difficultés proviennent de leur attitude injuste.

- C'est incroyable ! je bats ma femme et mon voisin s'en plaint, il se fâche et il ne me parle plus. Sans aucun doute, il est l'amant de ma femme. Mon fils, continue sur ta voie. Tu es un vrai patriote.

- Je ne crains pas les Occidentaux mais plutôt les fils du

pays, certains fils du pays. Ils ne comprennent pas nos difficultés et cherchent plutôt à fomenter un soulèvement, une révolte contre moi.

- C'est dommage, autrefois en Afrique, un chef ne discutait pas avec les traîtres, les opposants. Il les égorgeait. Vous devez y penser. Ne reculez devant aucun châtement contre les indisciplinés.

Ma tournée dura dix jours. A mon retour, une délégation de catholiques, conduite par un curé, demande à être reçue. Je la reçois immédiatement. Elle me signifie son opposition sans aucune justification, au changement des prénoms chrétiens. Pourquoi les chrétiens et pas les musulmans ? « Pourquoi ne pas vous occuper plutôt de combattre la corruption dans le pays ? En quoi le changement des prénoms chrétiens contribuerait-il à augmenter la production, à satisfaire le travailleur ou la ménagère ? »

J'avoue apprécier la sincérité de ce jeune curé d'une grande paroisse, porte-parole de cette délégation. Je lui demande de présider la prochaine commission sur les fortunes illégalement acquises. Il refuse et propose un cadre catholique de la délégation. Emmanuel Gonian qui est réputé, selon lui, pour son intégrité et son sens de la mesure. En les quittant, je leur promets de revenir sur ma décision de changer les prénoms si la commission travaille rapidement et correctement.

Quinze jours après, plus de trois cents personnes sont déjà arrêtées, et leurs biens confisqués. De nombreuses protestations s'élèvent à travers toute la capitale, notamment de la part des familles. Mais Emmanuel Gonian et les cinquante personnes de sa commission détiennent des preuves irréfutables. D'ailleurs, il se sont beaucoup inspirés de multiples documents existants déjà, sur la corruption dans le pays. Evidemment personne ne sera condamné à une peine, aussi minime soit-elle, sans un procès selon les règles de la justice. Une fois de plus le peuple va être régala grâce à d'interminables procès de détournements de fonds publics, et il oubliera pour plusieurs mois tous ses problèmes, la baisse des salaires, le coût exorbitant des biens de consommation.

Depuis ces arrestations je suis littéralement envahi de demandes d'audience des épouses des prévenus. Toutes dénoncent la jalousie de la commission et implorent ma clémence pour une libération rapide de leur époux. Elles pleu-

rent. Elles s'agitent. Certaines portent sur le dos leur dernier enfant comme pour m'attendrir davantage.

Une vieille femme courbée par les ans, tenant sa canne, vient aussi m'implorer pour son fils, le directeur général de la douane, le lieutenant Bétaki Pascal. A lui seul, il possède quatre immeubles dans le Sud, deux dans le Centre, sa région d'origine, et un dans le Nord ; et plusieurs plantations, et des champs. En outre, il possède plusieurs hôtels, dont un de quatre étoiles, de nombreux magasins. Il revenait dans ses magasins la plupart des articles, souvent injustement saisis par la douane. Bétaki Pascal que nous admirions dans la caserne, à cause de sa légendaire richesse, détient d'importantes actions dans plus de cent entreprises et sociétés. Il a tout juste quarante-deux ans. L'ancien chef d'Etat, on vient de l'apprendre, avait pour maîtresse préférée sa petite sœur. A quarante-deux ans, il possède une richesse fabuleuse. La commission a découvert chez lui des chéquiers de plusieurs banques en Afrique, en Europe, en Asie et en Amérique. Il voyageait constamment à l'extérieur du pays. La commission contre les enrichissements illicites a découvert qu'il possède un lycée technique privé, dont les frais scolaires sont excessifs et les effectifs des classes surchargés.

Selon Emmanuel Gonian, le directeur général de la Douane, apparemment bon catholique : une seule femme, messe dominicale, communion, responsable paroissial, est en effet un grand fornicateur : dix-sept maîtresses légales, de nombreuses jeunes filles prostituées par ses soins.

Au fur et à mesure des révélations, mes pensées en viennent invariablement aux ministres de l'ancien régime exécutés. Le peuple dénonçait la corruption des ministres, et pourtant dans le pays de nombreux cadres administratifs détournaient autant qu'eux et sinon plus.

La mère de Bétaki Pascal qui vit dans une luxueuse villa ne croit pas à tous ces mensonges proférés contre son fils par des jaloux et des aigris. « Mon fils n'a rien pris à l'Etat. Depuis son enfance, une grande chance l'a toujours suivi. Tout ce qu'il entreprend réussit. Bon travailleur, Pascal ne pouvait que s'enrichir. Il a toujours aidé les pauvres, et voilà que ces démunis vont être privés de leur soutien. Monsieur le président, libérez rapidement mon fils que je le soigne. Il est malade. »

Vraiment, il est difficile de gouverner dans la justice.

Comment ont-ils réussi à rester longtemps au pouvoir, tous nos chefs historiques ? Je dois absolument étudier l'histoire, avec sérieux, pour connaître l'organisation ancienne de nos empires et royaumes. Dans cette Afrique moderne, agitée par tant de soubresauts, il s'avère indispensable de s'inspirer de notre authenticité. Je suis dans une impasse, mais je me battrai pour m'en sortir. Ah, c'est dur le pouvoir !

CHAPITRE XII

Une semaine après avoir empoché leur nouveau salaire, les travailleurs dans leur ensemble se mettent en grève. Ils n'avaient pas cru applicables les mesures prises en conseil des ministres concernant la réduction de leur salaire. Pour eux, Da Monzon, l'homme du peuple qui comprend leurs problèmes et qui cherche à les résoudre, ne pouvait prendre une décision aussi dramatique pour toutes les familles du pays !

Dans tout le pays, toutes les activités ont cessé. Ce lundi matin, tous les travailleurs de la capitale marchent vers le camp Chaka pour me rencontrer. Tous criant des propos hostiles contre le gouvernement et surtout contre moi-même. Prévenu, je m'enduis le corps de graisse humaine ! Cette pommade permet de se faire aimer, aduler et adorer par le peuple.

Le peuple amassé devant le camp Chaka m'attend. Je sors, il me voit, c'est l'ovation, un délire, du jamais vu dans ce pays. Je suis moi-même surpris. Ah ! ma pommade faite de graisse humaine !

Plusieurs responsables de syndicats prennent la parole pour expliquer la situation intenable des citoyens de ce pays. Tous approuvent la baisse des salaires mais désirent que baissent également les prix des loyers, des vêtements et surtout de l'alimentation.

Toutes les interventions sont saluées par des tonnerres d'applaudissements. J'applaudis aussi, frénétiquement. Ainsi

que certains ministres, à mes côtés, principalement ceux de l'Economie, du Budget et du Commerce, du Travail et de la Fonction publique. Evidemment ma nouvelle compagne me serre de près : le ministre de la Culture et des Loisirs, Madame Agnès Matou. Elle vit depuis peu avec moi, après avoir quitté violemment son époux. Ce dernier, sans aucune dignité, m'a déjà envoyé une délégation de notables pour me demander sa femme. Je lui ai dit de garder tout son calme et sa patience, le temps que je règle les graves problèmes du pays. En fait, je pense le faire arrêter et l'exécuter, afin qu'il serve de sacrifice rituel à mes fétiches.

« Chers frères et sœurs, je connais vos problèmes et mieux que vous-mêmes (applaudissements). Aujourd'hui, vous le savez mieux que moi, le pays se trouve dans une situation très grave. La faute n'incombe ni à vous, ni au gouvernement, ni a fortiori à votre humble serviteur. L'impérialisme international a bloqué nos avoirs à l'étranger. Il refuse d'acheter nos matières premières et il empêche que les produits manufacturés et de consommation nous parviennent. Nos caisses sont également vides, à cause de la corruption pratiquée par l'ancien gouvernement et les précédents régimes. Je vous assure qu'il n'y a plus un centime dans nos caisses. Or, l'argent est le nerf de la guerre. A la fin du mois écoulé, il s'avérait impossible de payer les fonctionnaires. Mais j'ai réagi en trouvant une solution qui ne lèserait aucune partie. Vous avez une famille nombreuse. En Afrique, le salaire d'un individu sert pour plusieurs personnes. Alors, au lieu de ne pouvoir vous payer, j'ai demandé au gouvernement de réduire le salaire de chacun pour que chacun mange (applaudissements). Mais vous auriez eu tort de croire que Da Monzon se serait arrêté en ce chemin, surtout un chemin d'épines (rires). Moi le fils du peuple, moi le grand guerrier, moi le sauveur de ce peuple, je ne pouvais vous abandonner (applaudissements). C'est ainsi que j'ai décidé qu'à partir d'aujourd'hui et sur toute l'étendue de notre immense territoire, personne, je dis bien personne, ne versera plus de centimes à un propriétaire pour un loyer. A partir d'aujourd'hui, dans ce pays, la maison appartient à celui qui l'habite (applaudissements, chants, danses).

Cher peuple, mon peuple je n'ai pas encore fini. Restez calmes. Je continue. A partir de demain, et j'irai le consta-

ter moi-même, tous les prix au marché, doivent diminuer de moitié (applaudissements). »

Je profite de l'occasion pour m'entretenir avec Agnès Matou, mon ministre et ma concubine, du prochain aménagement de notre maison, le calme revenu.

« Mon peuple, ce n'est pas encore terminé, je continue (applaudissements). Dans ce pays, selon des enquêtes fiables, les commerçants de vêtements réalisent d'énormes bénéfices à notre détriment. Car je m'habille, aussi, en civil (rires). Après mûres réflexions, j'ai décidé que tous les prix des vêtements vendus, sur toute l'étendue du pays, seraient baissés de 60 % (applaudissements, danses, chants, des Vive Da Monzon !). »

Pour terminer, j'en profite pour faire chanter par la foule notre hymne national. Quand je retourne, j'entends des « Bravo, Da Monzon ! ». Enfin, une crise résolue.

Dans l'après-midi, je convoque en présence de leur ministre, les directeurs de la télévision, de la radio et du quotidien national. « Messieurs les directeurs, je suis fort mécontent de vous, au point que je n'écoute plus la radio, je regarde rarement la télévision, quant au quotidien je ne le lis plus. Dans un pays acculé aux difficultés, vous oubliez votre rôle de distraction. Dans la phase que nous traversons aujourd'hui, le peuple ne doit pas s'ennuyer. Un peuple qui s'ennuie, se révolte. Seuls les médias peuvent et doivent empêcher cette révolte, les Romains, dans l'Antiquité, l'avaient compris. Le peuple a besoin de pain et de jeux. Du côté pain, ce matin, j'en ai donné à ce peuple. Pour les jeux, à vous d'en proposer à ce peuple. Dès demain, modifiez vos programmes et votre présentation.

A la radio, désormais, la musique à elle seule doit occuper votre programmation. De six heures à minuit. Un programme musical, seulement interrompu pour de brèves informations sur notre pays. Plus de nouvelles de l'étranger, et encore moins pour nous donner des informations sur les grèves, les détournements d'avion, les tentatives de coup d'État ici et là. Détruisez toutes les bandes relatives aux émissions littéraires, supprimées pour toujours. Méfiez-vous des écrivains et de leurs propos. Ils tracent toujours des courbes dans lesquelles s'inscrivent les actions à entreprendre. Multipliez les retransmissions en direct des bals. Amusez ce peuple jusqu'à ce qu'il oublie qu'il existe.

Quant à la télé, son rôle est encore plus important. Désormais, rien que des variétés et ces feuilletons américains débilés. Supprimez tous les débats et autres émissions de réflexion. Organisez surtout les concours de chanteurs et d'orchestres régulièrement. Tenez le peuple en haleine. Accordez une grande place aux retransmissions en direct des matches de football. Abreuvez le peuple de distractions et de jeux.

Quant au journal, sur dix pages, que six soient consacrées au football et aux sports ! Voilà, j'en ai fini, je compte sur vous. »

Je leur donne à chacun une grande enveloppe contenant de l'argent. Ils promettent tous, sourire aux lèvres, de mettre en pratique le plus rapidement possible et le plus correctement mes instructions.

Le lendemain, accompagné de plusieurs ministres, je me rends au marché pour constater par moi-même si les prix des aliments ont baissé. L'accueil, cette fois, est mélangé. Les ménagères m'acclament. Les vendeurs et les vendeuses affichent une triste mine. Je contrôle moi-même les prix des condiments. Agnès Matou, à mes côtés, atteste de la baisse des prix. Des ménagères, appelées au hasard, me confirment que les prix ont baissé. J'avais déjà demandé qu'on dépêche dès l'aube au marché des contrôleurs de prix et des soldats pour vérifier l'application de la nouvelle mesure.

Malgré un service d'ordre impressionnant, toutes les ménagères se débattent pour me toucher. Agnès Matou, qui me tient par la taille, me souffle de me diriger vers les escaliers au premier étage pour découvrir les marchands de pagnes. Ils ne m'acclament plus, contrairement à ma première visite ! Je les comprends. Pour moi, l'essentiel consiste à voir les pagnes diminuer de prix. A ce niveau, ma satisfaction semble totale. J'en achète pour Agnès Matou.

Les vendeuses de bijoux, également, affichent les nouveaux prix. Soudain, une peur s'empare de moi. Je ne sais pas d'où elle provient. Une grande angoisse me saisit. Mon cœur bat à tout rompre. Je redescends aussitôt, entouré par une multitude de soldats, je suis à peine visible.

A la sixième marche, je vois un homme se détacher de la foule et tirer plusieurs coups de feu sur moi. Trois soldats tombent et meurent, d'autres maîtrisent l'assassin, je suis sain et sauf, je pense alors à Satan, Takoundi et Aresh. Toutefois, j'accélère ma descente et monte précipitamment

dans ma voiture qui démarre en trombe. Malgré l'échec de la tentative d'assassinat contre moi mes ennemis, vont tout de même se réjouir. Tout mon entourage a été pris de panique. Agnès Matou a pris la fuite.

Une heure après l'attentat manqué, l'assassin se trouve devant moi, au camp Chaka. Un beau jeune homme, grand et mince, les cheveux crépus. Vêtu d'un ensemble saharien, il n'affiche aucun regret. L'interrogatoire commencé avec le lieutenant-colonel Kalifa continue en ma présence, l'assassin ne décline que son identité. Il refuse de répondre à toute autre question malgré les coups violents. Je recommande même de le castrer pour l'effrayer. Et malgré cela, il reste calme, suffisant et méprisant. Après plus de six heures, excédé, j'ordonne qu'on le mette dans un sac fermé qui sera balancé en pleine mer. Il accepte et nous nous exécutons aussi.

Débarrassé de lui, je vais directement me coucher. Le remords s'empare de moi, je délire dans mon sommeil, je me réveille avec une forte fièvre. Plusieurs médecins viennent à mon chevet, me prescrivent des médicaments différents et me recommandent surtout le repos.

Mais je ne peux pas me reposer. Des troubles viennent d'éclater dans plusieurs régions du pays. A cause des prix. Les marchands refusant de diminuer, les acheteurs prennent la marchandise par force. Des batailles rangées s'organisent. Partout des blessés et des morts. En tant que ministre de la Défense, je réagis en envoyant des militaires dans toutes les villes insurgées. Eux aussi tuent des marchands, arrêtent nombre d'entre eux. Le calme revient dans le pays.

Mais le calme ne revient pas en moi, je suis constamment agité. Des nuits cauchemardesques. Une nuit, n'en pouvant plus, je réveille Agnès et lui remets mon pistolet.

- Tue-moi Agnès ! je ne veux plus vivre. Chérie, tue-moi vite, exécute-moi, c'est la prière d'un désespéré.

- Chéri, calme-toi, je ne te tuerai pas, personne ne pourra rien contre toi dans ce pays. Reste calme ! Assieds-toi à mes côtés pour que je te borde et tu retrouveras tes esprits.

Les caresses de cette femme adultère me libèrent de toutes mes angoisses. Et je ne tarde pas à plonger dans un sommeil profond.

A mon réveil, je suis plein de louanges pour la femme. Que serait l'homme sans la femme ? Devant une grande

angoisse elle libère l'homme de tous ses soucis par sa seule présence. Le coït acte libérateur est un vrai remède contre les malheurs et les soucis. Réellement la femme est magique. Celles qu'on aime, qui sont désirables, représentent pour nous des potions magiques. Maintenant, je comprends pourquoi tous ces hommes riches, ces hommes au pouvoir ou tous ceux qui ont la célébrité et la gloire accumulent femmes et maîtresses. Atteints, plus que le commun des mortels, par l'inquiétude, les femmes les libèrent de leurs angoisses. Malheureusement, le temps de leur présence : d'où leur recherche permanente et obsessionnelle par ces hommes. Cette nuit-là, j'ai compris toute la puissance de la femme. Moi aussi, désormais j'aurai beaucoup de femmes. Kilimandjaro se chargera de m'en procurer, belles et désirables.

Ce matin-là, je me trouve en compagnie très intime avec l'épouse de mon Premier ministre quand Kilimandjaro frappe à la porte de la chambre à coucher. Message important. Double assassinat. Le curé de la paroisse et Emmanuel Gonian viennent d'être abattus par quatre hommes masqués et qui ont pris la fuite dans une voiture de marque allemande et de couleur rouge. Malgré ce double meurtre, je prends tout mon temps avec la femme de mon premier ministre séduite pour moi par Kilimandjaro. Un véritable exploit de sa part.

Elle a accepté de me rencontrer dans une suite de l'hôtel où loge toujours Aresh. Elle est tellement sensuelle que je n'arrive pas à m'en détacher. « Va résoudre ce problème mon amour, nous aurons le temps de nous rencontrer en d'autres occasions et même tous les jours, si tu le désires.

- Ton mari, dans quelques jours, ira pour quinze jours à l'intérieur du pays. Je viendrai régulièrement dans ta chambre.

- Quel honneur sera pour moi de recevoir le chef de l'Etat de ce pays et patron de mon mari dans ma chambre. »

Je me rends directement à l'hôpital ; je me découvre et m'incline devant les deux corps. L'archevêque présente me remercie d'être venu et pense que ce crime a été commis par ceux qui sont contre la politique d'enrichissement illícite. Il me donne le programme des obsèques. Je l'assure que tout mon gouvernement et moi-même prendrons part à toutes les cérémonies funéraires.

A la maison, Agnès Matou pense que ce crime a pour origine son mari, aveuglé par la jalousie. Ne pouvant pas

m'atteindre, il essaie de me nuire en assassinant des innocents qui me soutiennent. Par conséquent, elle me conseille de le faire arrêter et de l'exécuter. « Nos deux enfants resteront chez sa mère. »

Ainsi dit, ainsi fait. Un travail propre et soigné dirigé par Kalifa lui-même, personne ne pourrait soupçonner l'assassinat de M. Matou. Comme il fait de fréquents déplacements à l'étranger ou en province, la population n'imaginerait pas son exécution. Depuis la confirmation de la mort de son mari, Agnès Matou double d'intérêt pour moi.

Quand je rentre pour la première fois dans une église, une cathédrale, une grande paix m'enveloppe. Une cathédrale remplie. Je m'assois devant, sur un siège spécialement préparé pour moi.

La cérémonie commence par l'entrée des deux cercueils. L'archevêque officie lui-même. Tous ces gestes me font penser à un sorcier. Je me dis que l'église catholique cache un secret. Mais j'écoute attentivement.

« Mon âme, bénis l'Eternel !

Que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom !

Mon âme, bénis l'Eternel. Et n'oublie aucun de ses bienfaits !

C'est lui qui pardonne toutes les iniquités. Qui guérit toutes les maladies. C'est lui qui délivre ta vie de la fosse. Qui te couronne de bonté et de miséricorde.

C'est lui qui rassasie de biens ta vieillesse. Qui te fait rajeunir comme l'aigle.

L'Eternel fait justice. Il fait droit à tous les opprimés. Il a manifesté ses voies à Moïse. Ses œuvres aux enfants d'Israël.

L'Eternel est miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en bonté.

Il ne conteste pas sans cesse. Il ne garde pas sa colère pour toujours.

Il ne nous traite pas selon nos péchés. Il ne nous punit pas selon nos iniquités. Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa bonté est grande pour ceux qui le craignent, autant l'Orient est éloigné de l'Occident, autant il éloigne de nous nos transgressions. Comme un père compatit pour ses enfants, l'Eternel a de la compassion pour ceux qui le craignent. Car il sait de quoi nous sommes formés.

Il se souvient de quoi nous sommes formés. Il se souvient que nous sommes poussière. L'homme ! ses jours sont comme l'herbe. Il fleurit comme la fleur des champs. Lorsqu'un vent passe sur elle, elle n'est plus. Et le lieu qu'elle occupe ne la reconnaît plus. Mais la bonté de l'Eternel dure à jamais pour ceux qui le craignent, et sa miséricorde pour les enfants de leurs enfants, pour ceux qui gardent son alliance, et se souviennent de ce commandement afin de les accomplir. L'Eternel a établi son trône sous les cieux. Et son règne domine sur toutes choses. Bénissez l'Eternel, vous ses anges. Qui êtes puissants en force, et qui exécutez ses ordres. En obéissant à la voix de sa parole. Bénissez l'Eternel vous toutes ses armées qui êtes ses serviteurs et qui faites sa volonté ! bénissez l'Eternel, vous toutes ses œuvres. Dans tous les lieux de sa domination ! Mon âme, bénis l'Eternel. »

Le psaume 103 ! je vais certainement le relire, une fois, de retour chez moi.

Maintenant l'Evangile : « Alors Jésus dit à ses disciples : si quelqu'un veut venir après moi qu'il renonce à lui-même qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera. Et que servirait à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme ? Or, que donnerait un homme en échange de son âme ? Car le fils de l'homme doit venir dans la gloire de son père, avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres, je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le fils de l'homme venir dans son règne. »

Durant tout le sermon de l'archevêque, je me remémore mes péchés. Je les reconnais, graves et lourds, je tremble, curieusement de tout mon corps, moi l'antéchrist. Toutes les actions, les propos durant l'office ressemblent à des flèches contre mon cœur. A la fin de la cérémonie, au lieu de me sentir libéré, la peur, une peur inimaginable m'enveloppe, je m'excuse auprès de l'archevêque de ne pouvoir me rendre au cimetière. Je lui demande de me recevoir chez lui pour un entretien confidentiel de la plus haute importance.

Avant l'heure de ce rendez-vous je ne tiens plus en place. Je me lève, je m'assois, je me couche, je me lève, obsédé par la peur et le poids de mes péchés. J'entends des voix lointaines. Celles de toutes les personnes tuées et assassinées.

Je les vois me poursuivre de leurs lances et de leurs sagaies. Mon cœur semble s'arracher de ma poitrine, je me jette sur une bouteille de vodka. Je me saoule ; je tombe, je ne me réveille qu'à vingt-trois heures. je me rends aussitôt chez l'archevêque. Tout seul, conduisant la voiture personnelle d'Agnès Matou.

L'évêque me reçoit avec une grande cordialité, je ne perds pas mon temps dans les politesses, je m'agenouille devant lui.

« Excellence, je suis un pécheur. J'ai péché mille fois.

- Nous sommes tous pécheurs, c'est pourquoi nous sommes tous appelés à mourir un jour ou l'autre.

- Moi, j'ai davantage péché et gravement. J'ai fait un pacte avec le diable, j'ai tué et fait tuer. J'ai adoré et servi les fétiches.

- O mon pauvre, que désirez-vous ? Je suis troublé. Un pacte avec le diable. Vous avez vendu votre âme au diable, ô Da Monzon, pourquoi ?

- Excellence, je veux pour le restant de mes jours vivre avec le Seigneur. Implorez-le pour moi. Qu'il pardonne toutes mes fautes.

- Le Seigneur pardonne toujours.

- Mes fautes sont graves et impardonnables.

- Le Christ a pardonné à ses bourreaux. Sur la croix il a promis le paradis à un brigand. Le Christ ne craignait pas de fréquenter les hommes et les femmes de mauvaise vie.

- Que dois-je faire pour être sauvé ?

- Croire tout simplement que le Christ est ton sauveur, qu'il est le Fils de Dieu et tu seras sauvé.

- Je le crois.

- Es-tu prêt à accepter de renoncer au diable et à ses pompes ?

- Oui, je suis prêt, baptisez-moi pour que je sois sauvé. »

L'évêque prend de l'eau, me pose d'autres questions et il consent enfin à me baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le prélat me donne le prénom de Jules. Avant de me laisser repartir, il m'offre une Bible version Jérusalem, une statuette de la Vierge Marie et une effigie du pape.

Sur le chemin du retour au camp Chaka, je me sens définitivement libéré. Mon esprit fixé sur le Christ Sauveur, le véritable libérateur. A haute voix, je loue le Seigneur, je le remercie de m'avoir délivré du diable. Dans ma chambre,

je me débarrasse de tous mes fétiches et je charge des soldats de les jeter dans la mer. Enfin, la peur qui m'habitait toujours s'envole.

Couché, j'ouvre ma Bible, je commence par le chapitre II de Mathieu : « Jésus étant né à Bethléem de Judée, au temps du roi Hérode », quand des coups violents et répétés sont frappés sur la porte de ma chambre à coucher. Vêtu simplement d'un short et d'un maillot j'ouvre la porte. Qui vois-je ? Le lieutenant-colonel Kalifa, suivi de plus d'une centaine de soldats.

« Soldat Da Monzon, au nom du comité militaire de restructuration que je dirige, je vous arrête pour haute trahison à la patrie, pour corruption et pour divers assassinats. Et pour beaucoup d'autres choses encore. »

Agnès Matou réveillée par le vacarme se lève et lorsqu'elle entend les paroles de Kalifa, elle bondit sur lui et le gifle. Le lieutenant-colonel dégaine son arme à feu et l'abat. Sept soldats m'enchaînent et me jettent dans un camion. Un autre coup d'Etat venait d'avoir lieu dans le pays.

EPILOGUE

Le capitaine-président Da Monzon a été exécuté sans jugement. Ainsi que le lieutenant Kilimandjaro. Huit mois après l'accession du lieutenant-colonel Kalifa devenu général, un autre coup d'Etat survient au Khadougou. Cette fois-ci, le nouveau président adulé pendant des semaines par le peuple est le colonel Bandjougou. Mon cousin, je suis son conseiller technique. Le colonel Bandjougou m'a remis ce gros cahier du capitaine-président Da Monzon. Chaque jour, il écrivait ses pensées et ses actions dans ce cahier. Mon cousin, le nouveau président, le colonel Bandjougou, a pensé qu'étant romancier, je saurais en tirer profit. Le carnet avait été trouvé dans sa cellule. Il n'a jamais eu l'occasion de continuer dans sa geôle. Constamment battu, défiguré, les bras brisés, il n'écrivait plus malgré ses affaires personnelles en sa possession constituées surtout de livres, en particulier la Bible. Il ne resta pas plus de dix jours en prison. Un matin, le nouveau pouvoir de l'époque diffusa le message suivant :

« Dans sa tentative de fuite pour échapper à la justice de son pays pour fautes graves et haute trahison, le soldat de deuxième classe Da Monzon a été abattu par ses geôliers après avoir tué l'un d'eux qu'il avait réussi à désarmer. Peuple du Khadougou, enfin est mort celui qui causa tous vos maux, celui qui vous a menti et trompés. Le responsable du meurtre de vos frères, de vos maris, de vos cousins. Oui, l'assassin, le menteur, le brigand n'est plus. Oubliez-le. Et que sa mémoire s'efface à jamais de notre histoire. »

En réalité, Da Monzon a été purement et simplement tué pendant son sommeil. Dans sa geôle, aujourd'hui, attend de passer devant la justice de ce pays le général Kalifa.

Au moment où j'écris ces lignes, il est 6 h 15 du matin. J'allume mon transistor. La radio diffuse de la musique militaire. Que se passe-t-il encore ?

Table des matières

Chapitre I	5
Chapitre II	17
Chapitre III	33
Chapitre IV	47
Chapitre V	63
Chapitre VI	77
Chapitre VII	91
Chapitre VIII	105
Chapitre IX	119
Chapitre X	127
Chapitre XI	141
Chapitre XII	153
Epilogue	163

Collection Encres noires

sous la direction de Gérard da Silva

Patrick MÉRAND et Séwanou DABLA, *Guide de littérature africaine.*

Cyriaque R. YAVOUCKO, *Crépuscule et défi.*

Denis OUSSOU-ESSUI, *Les saisons sèches.*

Roger DORSINVILLE, *Renaître à Dendé.*

Abdoulaye MAMANI, *Sarraounia.*

Francis BEBEY, *Concert pour un vieux masque.*

Antony. O-BIAKOLO, *L'étonnante enfance d'Inotan.*

Sembène OUSMANE, *Le dernier de l'empire (2 tomes).*

J.-P. MAKOUTA-MBOUKOU, *Les exilés de la forêt vierge.*

Vincent DE PAUL NYONDA, *La mort de Guykafi.*

Tchicaya Unti B'KUNE, *Soleil sans lendemains.*

Boubacar Boris DIOP, *Le temps de Tamango.*

Werewere LIKING et MANUNA MA NJOCK, *Orphée d'Afrique.*

Maxime N'DEBEKA, *Le Président.*

Ibrahima LY, *Toiles d'araignées.*

Mongo BETI, *Remember Ruben.*

Ismailia SAMBA TRAORÉ, *Les ruchers de la capitale.*

B. Zadi ZAOUROU, *Les Sofas.*

Cheick Aliou N'DAO, *Du sang pour un trône.*

Werewere LIKING, *Elle sera de Jaspe et de Corail.*

Sylvain BEMBA, *Le dernier des cargonauts.*

Daniel EWANDÉ, *Vive le Président.*

Tandundu E.A. BISIKISI, *Quand les Afriques s'affrontent.*

Pius Ngandu NKASHAMA, *Le pacte de sang.*

B.K. BASSEK, *Les eaux qui débordent.*

DOUMBI-FAKOLY, *La retraite anticipée du Guide Suprême.*

Ernest PÉPIN, *Au verso du silence*.
 Moussa KONATÉ, *L'or du diable*, suivi de *Le cercle au féminin*.
 Ferdinand ALLOGHO-OKÉ, *Biboubouah, Chroniques équatoriales* suivi de *Bourrasque sur Mitzi*.
 TOWALLY, *Leur figure là... Nouvelles*.
 Mohamed A. TOIHIRI, *La République des Imberbes*.
 Thomas MPOYI-BUATU, *La re-production*.
 E. OLOGOUDOU, *Prisonniers du Ponant*.
 S. SEPAMLA, *Retour à Soweto*.
 M. KONATE, *Fils du chaos*.
 Pius NGANDU NKASHAMA, *La mort faite homme*.
 David NDACHI TAGNE, *La reine captive*.
 Hamidou DIA, *Les sanglots de l'espoir*.
 J.O. KIMBIDIMA, *Les filles du président*.
 Aïssatou CISSOKHO, *Dakar, la touriste autochtone*.
 Aminata SOW FALL, *L'ex-père de la nation*.
 Pius NGANDU NKASHAMA, *Vie et mœurs d'un primitif en Essonne Quatre-vingt-onze*.
 EL TAYEB EL MAHDI, *Le jeu des maîtres*.
 Caya MAKHELE, *L'homme au landau*.
 Moussa KONATE, *Chronique d'une journée de répression*.
 Mewa RANGOBIN, *Quand Durban sera libre*.
 Flora MWAPA, *Efuru* (traduction de M.-J. DESMOULIN-ASTRE, 1988).
 Ibrahima LY, *Les noctuelles vivent de larmes*.
 Alex LA GUMA, *Les résistants du Cap*.
 Alioune BADARA SECK, *Le monde des grands*.

L'HARMATTAN

Librairie — Centre

Plus de 80 000 titres

AFRIQUE - OCÉAN INDIEN
ANTILLES - MONDE ARABE - ASIE
ESPAGNE - PORTUGAL
AMÉRIQUE LATINE

16, rue des Écoles, 75005 PARIS
Tél. : 43-26-04-52

Métro : Maubert-Mutualité et Cardinal Lemoine

Heures d'ouverture :
Du lundi au samedi : 10 h - 12 h 30 et 13 h 30 - 19 h